

CIORAN

UNE ANTHOLOGIE

— Y a-t-il un titre auquel vous soyez attaché en particulier ?

— Sans aucun doute *De l'inconvénient d'être né*. J'adhère à chaque mot de ce livre qu'on peut ouvrir à n'importe quelle page et qu'il n'est pas nécessaire de lire en entier.

Je suis aussi attaché aux *Syllogismes de l'amertume* pour la simple raison que toute le monde en a dit du mal. On a prétendu que je m'étais compromis en écrivant ce livre. Au moment de sa parution, seul Jean Rostand a vu juste : " Ce livre ne sera pas compris " a-t-il dit.

Mais je tiens tout particulièrement aux sept dernières pages de *La chute dans le temps* qui représentent ce que j'ai écrit de plus sérieux. Elles m'ont beaucoup coûté et ont été généralement incomprises. On a peu parlé de ce livre bien qu'il soit à mon sens, le plus personnel et que j'y ai exprimé ce qui me tenait le plus à cœur. Y a-t-il plus grand drame en effet que de tomber du temps ? Peu de mes lecteurs hélas ont remarqué cet aspect essentiel de ma pensée.

Ces trois livres auraient certainement suffi et je n'hésite pas à redire que j'ai trop écrit.

(Entretiens avec Sylvie Jaudeau, éd. José Corti, 1990)



Cioran

De l'inconvénient d'être né



folio  essais

Écrit en français, publié à Paris en 1973

I

Trois heures du matin. Je perçois cette seconde, et puis cette autre, je fais le bilan de chaque minute.

Pourquoi tout cela? — *Parce que je suis né.*

C'est d'un type spécial de veilles que dérive la mise en cause de la naissance

*

« Depuis que je suis au monde » — ce *depuis* me paraît chargé d'une signification si effrayante qu'elle en devient insoutenable.

*

Il existe une connaissance qui enlève poids et portée à ce qu'on fait : pour elle; tout est privé de fondement, sauf elle-même. Pure au point d'abhorrer jusqu'à l'idée d'objet, elle traduit ce savoir extrême selon lequel commettre ou ne pas commettre un acte c'est tout un et qui s'accompagne d'une satisfaction extrême elle aussi : celle de pouvoir répéter, en chaque rencontre, qu'aucun geste qu'on exécute ne vaut qu'on y adhère, que rien n'est rehaussé par quelque trace de substance, que la « réalité » est du ressort de l'insensé. Une telle connaissance mériterait d'être appelée posthume : elle s'opère comme si le connaissant était vivant et non vivant, être et souvenir d'être. « C'est déjà du passé », dit-il de tout ce qu'il accomplit, dans l'instant même de l'acte, qui de la sorte est à jamais destitué de *présent*.

*

Nous ne courons pas vers la mort, nous fuyons la catastrophe de la naissance, nous nous démenons, rescapés qui essaient de l'oublier. La peur de la mort n'est que la projection dans l'avenir d'une peur qui remonte à notre premier instant.

Il nous répugne, c'est certain, de traiter la naissance de fléau : ne nous a-t-on pas inculqué qu'elle était le souverain bien, que le pire se situait à la fin et non au début de notre carrière? Le mal, le vrai mal est pourtant *derrière*, non devant nous. C'est ce qui a échappée au Christ, c'est ce qu'a saisi le Bouddha : « Si trois choses n'existaient pas dans le monde, ô disciples, le Parfait n'apparaîtrait pas dans le monde... » Et, avant la vieillesse et la mort, il place le fait de naître, source de toutes les infirmités et de tous les désastres.

*

On peut supporter n'importe quelle vérité, si destructrice soit-elle, à condition qu'elle tienne lieu de tout, qu'elle compte autant de vitalité que l'espoir auquel elle s'est substituée.

*

Je ne fais rien, c'est entendu. Mais je *vois* les heures passer — ce qui vaut mieux qu'essayer de les remplir.

*

Il ne faut pas s'astreindre à une œuvre, il faut seulement dire quelque chose qui puisse se murmurer à l'oreille d'un ivrogne ou d'un mourant.

*

A quel point l'humanité est en régression, rien ne le prouve mieux que l'impossibilité de trouver un seul peuple, une seule tribu, où la naissance provoque encore deuil et lamentation.

*

S'insurger contre l'hérédité c'est s'insurger contre des milliards d'années, contre la *première* cellule.

Il y a un dieu au départ, sinon au bout, de toute joie.

*

Jamais à l'aise dans l'immédiat, ne me séduit que ce qui me précède, que ce qui m'éloigne d'ici, les instants sans nombre où je ne fus pas : le non-né.

*

Besoins physique de déshonneur. J'aurais aimé être fils de bourreau.

*

De quel droit vous mettez-vous à prier pour moi? Je n'ai pas besoin d'intercesseur, je me débrouillerai *seul*. De la part d'un misérable, j'accepterais peut-être, mais de personne d'autre, fût-ce d'un saint. Je ne puis tolérer qu'on s'inquiète de mon salut. Si je l'appréhende et le fuis, quelle indiscretion que vos prières! Dirigez-les ailleurs; de toute manière, nous ne sommes pas au service des mêmes dieux. Si les miens sont impuissants, il y a tout lieu de croire que les vôtres ne le sont pas moins. En supposant même qu'ils soient tels que vous les imaginez, il leur manquerait encore le pouvoir de me guérir d'une horreur plus vieille que ma mémoire.

*

Quelle misère qu'une sensation! L'extase elle-même n'est, *peut-être*, rien de plus.

*

Défaire, dé-crée, est la seule tâche que l'homme puisse s'assigner, s'il aspire, comme tout l'indique, à se distinguer du Créateur.

*

Je sais que ma naissance est un hasard, un accident risible, et cependant, dès que je m'oublie, je me comporte comme si elle était un événement capital, indispensable à la marche et à l'équilibre du monde.

*

Avoir commis tous les crimes, hormis celui d'être père.

*

En règle générale, les hommes *attendent* la déception : ils savent qu'ils ne doivent pas s'impatienter, qu'elle viendra tôt ou tard, qu'elle leur accordera les délais nécessaires pour qu'ils puissent se livrer à leurs entreprises du moment. Il en va autrement du détrompé : pour lui, elle survient en même temps que l'acte; il n'a pas besoin de la guetter, elle est présente. En s'affranchissant de la succession, il a dévoré le possible et rendu le futur superflu. « Je ne puis vous rencontrer dans *votre* avenir, dit-il aux autres. Nous n'avons pas un seul instant qui nous soit commun. » C'est que pour lui l'ensemble de l'avenir est déjà là.

Lorsqu'on aperçoit la fin dans le commencement, on va plus vite que le temps. L'illumination, déception foudroyante, dispense une certitude qui transforme le détrompé en délivré.

*

Je me délie des apparences et m'y empêtre néanmoins; ou plutôt : je suis à mi-chemin entre ces apparences et *cela* qui les infirme, *cela* qui n'a ni nom ni contenu, *cela* qui est rien et qui est tout. Le pas décisif hors d'elles, je ne le franchirai jamais. Ma nature m'oblige à flotter, à m'éterniser dans l'équivoque, et si je tâchais de trancher dans un sens ou dans l'autre, je périrais par mon salut.

*

Ma faculté d'être déçu dépasse l'entendement. C'est elle qui me fait comprendre le Bouddha, mais c'est elle aussi qui m'empêche de le suivre.

*

Ce sur quoi nous ne pouvons plus nous apitoyer, ne compte et n'existe plus. On s'aperçoit pourquoi notre passé cesse si vite de nous appartenir pour prendre figure d'histoire, de quelque chose qui ne regarde plus personne.

*

Au plus profond de soi, aspirer à être aussi dépossédé, aussi lamentable que Dieu.

*

Le vrai contact entre les êtres ne s'établit que par la présence muette, par l'apparente non-communication, par l'échange mystérieux et sans parole qui ressemble à la prière intérieure.

*

Ce que je sais à soixante, je le savais aussi bien à vingt. Quarante ans d'un long, d'un superflu travail de vérification...

*

Que tout soit dépourvu de consistance, de fondement, de justification, j'en suis d'ordinaire si assuré, que, celui qui oserait me contredire, fût-il l'homme que j'estime le plus, m'apparaîtrait comme un charlatan ou un abruti.

*

Dès l'enfance, je percevais l'écoulement des heures, indépendantes de toute référence, de tout acte et de tout événement, la disjonction du temps de ce qui n'était pas lui, son existence autonome, son statut particulier, son empire, sa tyrannie. Je me rappelle on ne peut plus clairement cet après-midi

où, pour la première fois, en face de l'univers vacant, je n'étais plus que fuite d'instants rebelles à remplir encore leur fonction propre. Le temps se décollait de l'être à *mes dépens*.

*

A la différence de Job, je n'ai pas maudit le jour de ma naissance; les autres jours en revanche, je les ai tous couverts d'anathèmes...

*

Si la mort n'avait que des côtés négatifs, mourir serait un acte impraticable.

*

Tout est; rien n'est. L'une et l'autre formule apportent une égale sérénité. L'anxieux, pour son malheur, reste entre les deux, tremblant et perplexe, toujours à la merci d'une nuance, incapable de s'établir dans la sécurité de l'être ou de l'absence d'être.

*

Sur cette côte normande, à une heure aussi matinale, je n'avais besoin de personne. La présence des mouettes me dérangeait : je les fis fuir à coups de pierres. Et leurs cris d'une stridence surnaturelle, je compris que c'était justement cela qu'il me fallait, que le sinistre seul pouvait m'apaiser, et que c'est pour le rencontrer que je m'étais levé avant le jour.

*

Être en vie — tout à coup je suis frappé par l'étrangeté de cette expression, comme si elle ne s'appliquait à personne.

*

Chaque fois que cela ne va pas et que j'ai pitié de mon cerveau, je suis emporté par une irrésistible envie de *proclamer*. C'est alors que je devine de quels piètres abîmes surgissent réformateurs, prophètes et sauveurs.

*

J'aimerais être libre, éperdument libre. Libre comme un mort-né

*

S'il entre dans la lucidité tant d'ambiguïté et de trouble, c'est qu'elle est le résultat d'un mauvais usage que nous avons fait de nos veilles.

*

La hantise de la naissance, en nous transportant *avant* notre passé, nous fait perdre le goût de l'avenir, du présent et du passé même.

*

Rares sont les jours où, projeté dans la post-histoire, je n'assiste pas à l'hilarité des dieux au sortir de l'épisode humain.

Il faut bien une vision de rechange, quand celle du Jugement ne contente plus personne.

*

Une idée, un être, n'importe quoi qui s'incarne, perd sa figure, tourne au grotesque. Frustration de l'aboutissement. Ne jamais s'évader du possible, se prélasser en éternel velléitaire, *oublier* de naître.

*

La véritable, l'unique malchance : celle de voir le jour. Elle remonte à l'agressivité, au principe d'expansion et de rage logé dans les origines, à l'élan vers le pire qui les secoua.

*

Quand on revoit quelqu'un après de longues années, il faudrait s'asseoir l'un en face de l'autre et ne rien dire pendant des heures, afin qu'à la faveur du silence la consternation puisse se savourer elle-même.

*

Jours miraculeusement frappés de stérilité. Au lieu de m'en réjouir, de crier victoire, de convertir cette sécheresse en fête, d'y voir une illustration de mon accomplissement et de ma maturité, de mon détachement enfin, je me laisse envahir par le dépit et la mauvaise humeur, tant est tenace en nous le vieil homme, la canaille remuante, inapte à s'effacer.

*

Je suis requis par la philosophie hindoue, dont le propos essentiel est de surmonter le moi; et tout ce que je fais et tout ce que je pense n'est que moi et disgrâces du moi.

*

Pendant que nous agissons, nous avons un but; l'action finie, elle n'a pas plus de réalité pour nous que le but que nous recherchions. Il n'y avait donc rien de bien consistant dans tout cela, ce n'était que du jeu. Mais il en est qui ont conscience de ce jeu *pendant* l'action même : ils vivent la conclusion dans les prémisses, le réalisé dans le virtuel, ils savent le sérieux par le fait même qu'ils existent.

La vision de la non-réalité, de la carence universelle, est le résultat combiné d'une sensation quotidienne et d'un frisson brusque. *Tout est jeu* — sans cette révélation, la sensation qu'on traîne le long des jours n'aurait pas ce cachet d'évidence dont ont besoin les expériences métaphysiques pour se distinguer de leurs contrefaçons, les *malaises*. Car tout malaise n'est qu'une expérience métaphysique avortée.

*

Quand on usé l'intérêt que l'on prenait à la mort, et qu'on se figure n'avoir plus rien à en tirer, on se replie sur la naissance, on se met à affronter un gouffre autrement inépuisable...

*

En ce moment même, j'ai *mal*. Cet événement, crucial pour moi, est inexistant, voire inconcevable pour le reste des êtres, pour tous les êtres. Sauf pour Dieu, si ce mot peut avoir un sens.

*

On entend de tous côtés, que si tout est futile, faire bien ce que l'on fait, ne l'est pas. Cela même l'est pourtant. Pour arriver à cette conclusion, et la supporter, il ne faut pratiquer aucun métier, ou tout au plus celui de roi, comme Salomon.

*

Je réagis comme tout le monde et même comme ceux que je méprise le plus; mais je me rattrape en déplorant tout acte que je commets, bon ou mauvais.

*

Où sont mes sensations? Elles se sont évanouies en... moi, et ce moi qu'est-il, sinon la somme de ces sensations évaporées?

*

Extraordinaire et *nul* — ces deux adjectifs s'appliquent à un certain acte, et, par suite, à tout ce qui en résulte, à la vie en premier lieu.

*

La clairvoyance est le seul vice qui rend libre — libre *dans un désert*.

*

A mesure que les années passent, le nombre décroît de ceux avec lesquels on peut s'entendre. Quand on n'aura plus personne à qui s'adresser, on sera enfin tel qu'on était avant de choir dans un nom.

*

Quand on se refuse au lyrisme, noircir une page devient une épreuve : à quoi bon écrire pour dire *exactement* ce qu'on avait à dire?

*

Il est impossible d'accepter d'être jugé par quelqu'un qui a moins souffert que nous. Et comme chacun se croit un Job méconnu...

*

Je rêve d'un confesseur idéal, à qui tout dire, tout avouer, je rêve d'un saint blasé.

*

Depuis des âges et des âges que l'on meurt, le vivant a dû attraper le pli de mourir; sans quoi on ne s'expliquerait pas pourquoi un insecte ou un rongeur, et l'homme même, parviennent, après quelques simagrées, à crever si dignement.

*

Le paradis n'était pas supportable, sinon le premier homme s'en serait accommodé; ce monde ne l'est pas davantage, puisqu'on y regrette le paradis ou l'on en escompte un autre. Que faire? où aller? Ne faisons rien et n'allons nulle part, tout simplement.

*

La santé est un bien assurément; mais à ceux qui la possèdent a été refusée la chance de s'en apercevoir, une santé consciente d'elle-même étant une santé compromise ou sur le point de l'être. Comme nul ne jouit de son absence d'infirmités, on peut parler sans exagération aucune d'une punition *juste* des bien-portants.

*

Certains ont des malheurs; d'autres des obsessions. Lesquels sont les plus à plaindre?

*

Je n'aimerais pas qu'on fût équitable à mon endroit : je pourrais me passer de tout, sauf du tonique de l'injustice.

*

« Tout est douleur » — la formule bouddhique, modernisée, donnerait : « Tout est cauchemar. »

Du même coup, le nirvâna, appelé à mettre un terme à un tourment autrement répandu, cesserait d'être un recours réservé à quelques-uns seulement, pour devenir universel comme le cauchemar lui-même.

*

Qu'est-ce qu'une crucifixion unique, auprès de celle, quotidienne, qu'endure l'insomniaque?

*

Comme je me promenais à une heure tardive dans cette allée bordée d'arbres, une châtaigne tomba à mes pieds. Le bruit qu'elle fit en éclatant, l'écho qu'il suscita en moi, et un saisissement hors de proportion avec cet incident infime, me plongèrent dans le miracle, dans l'ébriété du définitif, comme s'il n'y avait plus de questions, rien que des réponses. J'étais ivre de mille évidences inattendues, dont je ne savais que faire...

C'est ainsi que je faillis toucher au suprême. Mais je crus préférable de continuer ma promenade.

*

Nous n'avouons nos chagrins à un autre que pour le faire souffrir, pour qu'il les prenne à son compte. Si nous voulions nous l'attacher, nous ne lui ferions part que de nos tourments abstraits, les seuls qu'accueillent avec empressement tous ceux qui nous aiment.

*

Je ne me pardonne pas d'être né. C'est comme si, en m'insinuant dans ce monde, j'avais profané un mystère, trahi quelque engagement de taille, commis une faute d'une gravité sans nom. Cependant il m'arrive d'être moins tranchant : naître m'apparaît alors comme une calamité que je serais inconsolable de n'avoir pas connue.

*

La pensée n'est jamais *innocente*. C'est parce qu'elle est sans pitié, c'est parce qu'elle est agression, qu'elle nous aide à faire sauter nos entraves. Supprimerait-on ce qu'elle a de mauvais et même de démoniaque, qu'il faudrait renoncer au concept même de délivrance.

*

Le moyen le plus sûr de ne pas se tromper est de miner certitude après certitude.
Il n'en demeure pas moins que tout ce qui compte fut fait *en dehors* du doute.

*

Depuis longtemps, depuis toujours, j'ai conscience que l'ici-bas n'est pas ce qu'il me fallait et que je ne saurais m'y faire; c'est par là, et par là uniquement, que j'ai acquis un rien d'orgueil spirituel, et que mon existence m'apparaît comme la dégradation et l'usure d'un psaume.

*

Nos pensées, à la solde de notre panique, s'orientent vers le futur, suivent le chemin de toute crainte, débouchent sur la mort. Et c'est inverser leurs cours, c'est les faire reculer, que de les diriger vers la naissance et de les obliger à s'y fixer. Elles perdent par là même cette vigueur, cette tension inapaisable qui gît au fond de l'horreur de la mort, et qui est utile à nos pensées si elles veulent se dilater, s'enrichir, gagner en force. On comprend alors pourquoi, en parcourant un trajet contraire, elles manquent d'allant, et sont si lasses quand elles butent enfin contre leur frontière primitive, qu'elles n'ont plus d'énergie pour regarder par-delà, vers le jamais-né.

*

Ce ne sont pas mes commencements, c'est le commencement qui m'importe. Si je me heurte à ma naissance, à une obsession mineure, c'est faute de pouvoir me colleter avec le premier moment du temps. Tout malaise individuel se ramène, en dernière instance, à un malaise cosmogonique, chacune de nos sensations expiant ce forfait de la sensation primordiale, par quoi l'être se glissa hors d'on ne sait où...

*

Nous avons beau nous préférer à l'univers, nous nous haïssons néanmoins beaucoup plus que nous ne pensons. Si le sage est une apparition tellement insolite, c'est qu'il semble inentamé par l'aversion, qu'à l'égal de tous les êtres, il doit nourrir pour lui-même.

*

Nulle différence entre l'être et le non-être, si on les appréhende avec une égale intensité.

*

Le non-savoir est le fondement de tout, il crée le tout par un acte qu'il répète à chaque instant, il produit ce monde et n'importe quel monde, puisqu'il ne cesse de prendre pour réel ce qui ne l'est pas. Le non-savoir est la gigantesque méprise qui sert de base à toutes nos vérités, le non-savoir est plus ancien et plus puissant que tous les dieux réunis.

*

On reconnaît à ceci celui qui a des dispositions pour la quête intérieure : il mettra au-dessus de n'importe quelle réussite l'échec, il le cherchera même, inconsciemment s'entend. C'est que l'échec, toujours *essentiel*, nous dévoile à nous-mêmes, il nous permet de nous voir comme Dieu nous voit, alors que le succès nous éloigne de ce qu'il y a de plus intime en nous et en tout.

*

Il fut un temps où le temps n'était pas encore... Le refus de la naissance n'est rien d'autre que la nostalgie de ce temps d'avant le temps.

*

Je pense à tant d'amis qui ne sont plus, et je m'apitoie sur eux. Pourtant ils ne sont pas tellement à plaindre, car ils ont résolu tous les problèmes, en commençant par celui de la mort.

*

Il y a dans le fait de naître une telle absence de nécessité, que lorsqu'on y songe un peu plus que de coutume, faute de savoir comment réagir, on s'arrête à un sourire niais.

*

Deux sortes d'esprit : diurnes et nocturnes. Ils n'ont ni la même méthode ni la même éthique. En plein jour, on se surveille; dans l'obscurité, on dit tout. Les suites salutaires ou fâcheuses de ce qu'il pense importent peu à celui qui s'interroge aux heures où les autres sont la proie du sommeil. Aussi rumine-t-il sur la déveine d'être né sans se soucier du mal qu'il peut faire à autrui ou à soi-même. Après minuit commence la griserie des vérités pernicieuses.

*

A mesure qu'on accumule les années, on se forme une image de plus en plus sombre de l'avenir. Est-ce seulement pour se consoler d'en être exclu? Oui en apparence, non en fait, car l'avenir a toujours été atroce, l'homme ne pouvant remédier à ses maux qu'en les aggravant, de sorte qu'à chaque époque l'existence est bien plus tolérable avant que ne soit trouvée la solution aux difficultés du moment.

*

Dans les grandes perplexités, astreins-toi à vivre comme si l'histoire était close et à réagir comme un monstre rongé par la sérénité.

*

Si, autrefois, devant un mort, je me demandais : « A quoi cela lui a-t-il servi de naître? », la même question, maintenant, je me la pose devant n'importe quel vivant.

*

L'appesantissement sur la naissance n'est rien d'autre que le goût de l'insoluble poussé jusqu'à l'insanité.

*

A l'égard de la mort, j'oscille sans arrêt entre le « mystère » et le « rien du tout », entre les Pyramides et la Morgue.

*

Il est impossible de *sentir* qu'il fut un temps où l'on n'existait pas. D'où cet attachement au personnage qu'on était avant de naître.

*

« Méditez seulement une heure sur l'inexistence du *moi* et vous vous sentirez un autre homme », disait un jour à un visiteur occidental un bonze de la secte japonaise Kousha.

Sans avoir couru les couvents bouddhiques, combien de fois ne me suis-je pas arrêté sur l'irréalité du monde, donc du moi? Je n'en suis pas devenu un autre homme, non, mais il m'en est resté effectivement ce sentiment que mon moi n'est réel d'aucune façon, et qu'en le perdant je n'ai rien perdu, sauf quelque chose, sauf *tout*.

*

Au lieu de m'en tenir au fait de naître, comme le bon sens m'y invite, je me risque, je me traîne en arrière, je rétrograde de plus en plus vers je ne sais quel commencement, je passe d'origine en origine. Un jour, peut-être, réussirai-je à atteindre l'origine même, pour m'y reposer, ou m'y effondrer.

*

X m'insulte. Je m'apprête à le gifler. Réflexion faite, je m'abstiens.

Qui suis-je? Quel est mon vrai moi : celui de la réplique ou celui de la reculade? Ma première réaction est toujours énergique; la seconde, flasque. Ce qu'on appelle « sagesse » n'est au fond qu'une perpétuelle « réflexion faite », c'est-à-dire la non-action comme premier mouvement.

*

Si l'attachement est un mal, il faut en chercher la cause dans le scandale de la naissance, car naître c'est s'attacher. Le détachement devrait donc s'appliquer à faire disparaître les traces de ce scandale, le plus grave et le plus intolérable de tous.

*

Dans l'anxiété et l'affolement, le calme soudain à la pensée du fœtus qu'on a été.

*

En cet instant précis, aucun reproche venu des hommes ou des dieux ne saurait m'atteindre : j'ai aussi bonne conscience que si je n'avais jamais existé.

*

C'est une erreur de croire à une relation directe entre subir des revers et s'acharner contre la naissance. Cet acharnement a des racines plus profondes et plus lointaines, et il aurait lieu, n'eût-on l'ombre d'un grief contre l'existence. Il n'est même jamais plus virulent que dans les chances extrêmes.

*

Thraces et Bogomiles — je ne puis oublier que j'ai hanté les mêmes parages qu'eux, ni que les uns pleuraient sur les nouveau-nés et que les autres, pour innocenter Dieu, rendaient Satan responsable de l'infamie de la Création.

*

Durant les longues nuits des cavernes, des Hamlet en quantité devaient monologuer sans cesse, car il est permis de supposer que l'apogée du tourment métaphysique se situe bien avant cette fadeur universelle, consécutive à l'avènement de la Philosophie.

*

L'obsession de la naissance procède d'une exacerbation de la mémoire, d'une omniprésence du passé, ainsi que d'une avidité de l'impasse, de la *première* impasse. — Point d'ouverture, ni partant de joie, qui vienne du révolu mais uniquement du présent, et d'un avenir *émancipé du temps*.

*

Pendant des années, en fait pendant une vie, n'avoir pensé qu'aux derniers moments, pour constater, quand on en approche enfin, que cela aura été inutile, que la pensée de la mort aide à tout, sauf à mourir!

*

Ce sont nos malaises qui suscitent, qui créent la conscience; leur œuvre une fois accomplie, ils s'affaiblissent et disparaissent l'un après l'autre. La conscience, elle, demeure et leur survit, sans se rappeler ce qu'elle leur doit, sans même l'avoir jamais su. Aussi ne cesse-t-elle de proclamer son autonomie, sa souveraineté, lors même qu'elle se déteste et qu'elle voudrait s'anéantir.

*

Selon le règle de saint Benoît, si un moine devenait fier ou seulement content du travail qu'il faisait, il devait s'en détourner et l'abandonner.

Voilà un danger que ne redoute pas celui qui aura vécu dans l'appétit de l'insatisfaction, dans l'orgie du remords et du dégoût.

*

S'il est vrai que Dieu répugne à prendre parti, je n'éprouverais nulle gêne en sa présence, tant il me plairait de l'imiter, d'être comme Lui, en tout, un sans-opinion.

*

Se lever, faire sa toilette et puis attendre quelque variété imprévue de cafard ou d'effroi.
Je donnerais l'univers entier et tout Shakespeare pour un brin d'ataraxie.

*

La grande chance de Nietzsche d'avoir fini comme il fini. Dans l'euphorie!

*

Se reporter sans cesse à un monde où rien encore ne s'abaissait à rougir, où l'on pressentait la conscience sans la désirer, où, vauté dans le virtuel, on jouissait de la plénitude nulle d'un moi antérieur au moi...

N'être pas né, rien que d'y songer, quel bonheur, quelle liberté, quel espace!

II

Si le dégoût du monde conférait à lui seul la sainteté, je ne vois pas comment je pourrais éviter la canonisation.

*

Personne n'aura vécu si près de son squelette que j'ai vécu du mien : il en est résulté un dialogue sans fin et quelques vérités que je n'arrive ni à accepter ni à refuser.

*

Il est plus aisé d'avancer avec des vices qu'avec des vertus. Les vices, accommodants de nature, s'entraident, sont pleins d'indulgence les uns à l'égard des autres, alors que les vertus, jalouses, se combattent et s'annulent, et montrent en tout leur incompatibilité et leur intolérance.

*

C'est s'emballer pour des bricoles que de croire à ce qu'on fait ou à ce que font les autres. On devrait fausser compagnie aux simulacres et même aux « réalités », se placer en dehors de tout et de tous, chasser ou broyer ses appétits, vivre, selon un adage hindou, avec aussi peu de désirs qu'un « éléphant solitaire ».

*

Je pardonne tout à X, à cause de son sourire démodé.

*

N'est pas humble celui qui se hait.

*

Chez certains, tout, absolument tout, relève de la physiologie : leur corps est leur pensée, leur pensée est leur corps.

*

Le Temps, fécond en ressources, plus inventif et plus charitable qu'on ne pense, possède une remarquable capacité de nous venir en aide, de nous procurer à toute heure quelque humiliation nouvelle.

*

J'ai toujours cherché le paysage d'avant Dieu. D'où mon faible pour le Chaos.

*

J'ai décidé de ne plus m'en prendre à personne depuis que j'ai observé que je finis toujours par ressembler à mon dernier ennemi.

*

Pendant bien longtemps, j'ai vécu avec l'idée que j'étais l'être le plus normal qui fut jamais. Cette idée me donna le goût, voire la passion, de l'improductivité : à quoi bon se faire valoir dans un monde peuplé de fous, enfoncé dans la niaiserie ou le délire? Pour qui se dépenser et à quelle fin? Reste à savoir si je me suis entièrement libéré de cette certitude, salvatrice dans l'absolu, ruineuse dans l'immédiat.

*

Les violents sont en général des chétifs, des « crevés ». Ils vivent en perpétuelle combustion, aux dépens de leur corps, exactement comme les ascètes, qui, eux, s'exerçant à la quiétude, à la paix, s'y usent et s'y épuisent, autant que des furieux.

*

On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne.

*

Quand Mâra, le Tentateur, essaie de supplanter le Bouddha, celui-ci lui dit entre autre : « De quel droit prétends-tu régner sur les hommes et sur l'univers? *Est-ce que tu as souffert pour la connaissance?* »

C'est la question capitale, peut-être unique, que l'on devrait se poser lorsqu'on s'interroge sur n'importe qui, principalement un penseur. On ne saurait assez faire le départ entre ceux qui ont payé pour le moindre pas vers la connaissance et ceux, incomparablement plus nombreux, à qui fut départi un savoir commode, indifférent, un savoir *sans épreuves*.

*

On dit : Tel n'a pas de talent, il n'a qu'un ton. Mais le ton est justement ce qu'on ne saurait inventer, avec quoi on naît. C'est une grâce héritée, le privilège qu'ont certains de faire sentir leur pulsation organique, le ton c'est plus que le talent, c'en est l'essence.

*

Le même sentiment d'inappartenance, de jeu inutile, où que j'aille : je feins de m'intéresser à ce qui ne m'importe guère, je me trémousse par automatisme ou par charité sans jamais être dans le coup, sans jamais être quelque part. Ce qui m'attire est ailleurs, et cet ailleurs je ne sais ce qu'il est.

*

Plus les hommes s'éloignent de Dieu, plus ils avancent dans la connaissance des religions.

*

« ... Mais Elohim sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront. »

A peine se sont-ils ouverts, que le drame commence. Regarder sans comprendre, c'est cela le paradis. L'enfer serait donc le lieu où l'on comprend, où l'on comprend trop...

*

Je ne m'entends tout à fait bien avec quelqu'un que lorsqu'il est au plus bas de lui-même et qu'il n'a ni le désir ni la force de réintégrer ses illusions habituelles.

*

En jugeant sans pitié ses contemporains, on a toutes chances de faire, aux yeux de la postérité, figure d'esprit clairvoyant. Du même coup on renonce au côté hasardeux de l'admiration, aux risques merveilleux qu'elle suppose. Car l'admiration est une aventure, la plus imprévisible qui soit parce qu'il peut arriver qu'elle finisse bien.

*

Les idées viennent en marchant, disait Nietzsche. La marche dissipe la pensée, professait Sankara.

Les deux thèses sont également fondées, donc également vraies, et chacun peut s'en assurer dans l'espace d'une heure, parfois d'une minute...

*

Aucune espèce d'originalité littéraire n'est encore possible si on ne torture, si on ne broie pas le langage. Il en va autrement si l'on s'en tient à l'expression de l'idée comme telle. On se trouve là dans un secteur où les exigences n'ont pas varié depuis les présocratiques.

*

Que ne peut-on remonter avant le concept, écrire à même les sens, enregistrer les variations infimes de ce qu'on touche, faire ce que ferait un reptile s'il se mettait à l'ouvrage!

*

Tout ce que nous pouvons avoir de bon vient de notre indolence, de notre incapacité de passer à l'acte, de mettre à exécution nos projets et nos desseins. C'est l'impossibilité ou le refus de nous réaliser qui entretient nos « vertus », et c'est la volonté de donner notre maximum qui nous porte aux excès et aux dérèglements.

*

Ce « glorieux délire », dont parle Thérèse d'Avila pour marquer une des phases de l'union avec Dieu, c'est ce qu'un esprit desséché, forcément jaloux, ne pardonnera jamais à un mystique.

*

Pas un seul instant où je n'aie été conscient de me trouver hors du Paradis.

*

N'est profond, n'est véritable que ce que l'on cache. D'où la force des sentiments vils.

*

Ama nesciri, dit *l'Imitation*. Aime à être ignoré. On n'est content de soi et du monde que lorsqu'on se conforme à ce précepte.

*

La valeur intrinsèque d'un livre ne dépend pas de l'importance du sujet (sans quoi les théologiens l'emporteraient, et de loin), mais de la manière d'aborder l'accidentel et l'insignifiant, de maîtriser l'infime. L'*essentiel* n'a jamais exigé le moindre talent.

*

Le sentiment d'avoir dix mille ans de retard, ou d'avance, sur les autres, d'appartenir aux débuts ou à la fin de l'humanité...

*

La négation ne sort jamais d'un raisonnement mais d'on ne sait quoi d'obscur et d'ancien. Les arguments viennent après, pour la justifier et l'étayer. Tout *non* surgit du sang.

*

A la faveur de l'érosion de la mémoire, se *rappeler* les premières initiatives de la matière et le risque de vie qui s'en est suivi...

*

Toutes les fois que je ne songe pas à la mort, j'ai l'impression de tricher, de tromper quelqu'un en moi.

*

Il est des nuits que le plus ingénieux des tortionnaires n'aurait pu inventer. On en sort en miettes, stupide, égaré, sans souvenirs ni pressentiments, et sans même savoir qui on est. Et c'est alors que le jour paraît inutile, la lumière pernicieuse, et plus oppressante encore que les ténèbres.

*

Un puceron *conscient* aurait à braver exactement les mêmes difficultés, le même genre d'insoluble que l'homme.

*

Il vaut mieux être animal qu'homme, insecte qu'animal, plante qu'insecte, et ainsi de suite. Le salut? Tout ce qui amoindrit le règne de la conscience et en compromet la suprématie.

*

J'ai tous les défauts des autres et cependant tout ce qu'ils font me paraît inconcevable.

*

A regarder les choses selon la nature, l'homme a été fait pour vivre tourné vers l'extérieur. S'il veut voir en lui-même, il lui faut fermer les yeux, renoncer à entreprendre, sortir du courant. Ce qu'on appelle « vie intérieure » est un phénomène tardif qui n'a été possible que par un ralentissement de nos activités vitales, « l'âme » n'ayant pu émerger ni s'épanouir qu'aux dépens du bon fonctionnement des organes.

*

La moindre variation atmosphérique remet en cause mes projets, je n'ose dire mes convictions. Cette forme de dépendance, la plus humiliante qui soit, ne laisse pas de m'abattre, en même temps qu'elle dissipe le peu d'illusions qui me restaient sur mes possibilités d'être libre, et sur la liberté tout court. A quoi bon se rengorger si on est à la merci de l'Humide et du Sec? On souhaiterait esclavage moins lamentable, et des dieux d'un autre acabit.

*

Ce n'est pas la peine de se tuer, puisqu'on se tue toujours trop tard.

*

Quand on sait de façon absolue que tout est irréel, on ne voit vraiment pas pourquoi on se fatiguerait à le prouver.

*

A mesure qu'elle s'éloigne de l'aube et quelle avance dans la journée, la lumière se prostitue, et ne se rachète — éthique du crépuscule — qu'au moment de disparaître.

*

Dans les écrits bouddhiques, il est souvent question de « l'abîme de la naissance ». Elle est bien un abîme, un gouffre, où l'on ne tombe pas, d'où au contraire l'on émerge, au plus grand dam de chacun.

*

A des intervalles de plus en plus espacés, accès de gratitude envers Job et Chamfort, envers la vocifération et le vitriol...

*

Chaque opinion, chaque vue est nécessairement partielle, tronquée, insuffisante. En philosophie et en n'importe quoi, l'originalité se ramène à des définitions incomplètes.

*

A bien considérer nos actes dits généreux, il n'en est aucun qui, par un certain côté, ne soit blâmable et même nuisible, de nature à nous inspirer le regret de l'avoir exécuté, si bien que nous n'avons à opter en définitive qu'entre l'abstention et le remords.

*

La force explosive de la moindre mortification. Tout désir vaincu rend puissant. On a d'autant plus de prise sur ce monde qu'on s'en éloigne, qu'on n'y adhère pas. Le renoncement confère un pouvoir infini.

*

Mes déceptions, au lieu de converger vers un centre et de se constituer, sinon en système, tout au moins en un ensemble, se sont éparpillées, chacune se croyant unique et se perdant ainsi, faute d'organisation.

*

Seules réussissent les philosophies et les religions qui nous flattent, que ce soit au nom du progrès ou de l'enfer. Damné ou non, l'homme éprouve un besoin absolu d'être au cœur de tout. C'est même uniquement pour cette raison qu'il est homme, qu'il est *devenu* homme. Et si un jour il ne ressentait plus ce besoin, il lui faudrait s'effacer au profit d'un autre animal plus orgueilleux et plus fou.

*

Il répugnait aux vérités objectives, à la corvée de l'argumentation, aux raisonnements soutenus. Il n'aimait pas démontrer, il ne tenait à convaincre personne. *Autrui* est une invention de dialecticien.

*

Plus on est lésé par le temps, plus on veut y échapper. Écrire une page sans défaut, une phrase seulement, vous élève au-dessus du devenir et de ses corruptions. On transcende la mort par la recherche de l'indestructible à travers le verbe, à travers le symbole même de la caducité.

*

Au plus vif d'un échec, au moment où la honte menace de nous terrasser, tout à coup nous emporte une frénésie d'orgueil, qui ne dure pas longtemps, juste assez pour nous vider, pour nous laisser sans énergie, pour faire baisser, avec nos forces, l'intensité de notre honte.

*

Si la mort est aussi horrible qu'on le prétend, comment se fait-il qu'au bout d'un certain temps nous estimons *heureux* n'importe quel être, ami ou ennemi, qui a cessé de vivre?

*

Plus d'une fois, il m'est arrivé de sortir de chez moi, parce que si j'y étais resté, je n'étais pas sûr de pouvoir résister à quelque résolution *soudaine*. La rue est plus rassurante, parce qu'on y pense moins à soi-même, et que tout s'y affaiblit et s'y dégrade, en commençant par le désarroi.

*

C'est le propre de la maladie de veiller quand tout dort, quand tout se repose, même le malade.

*

Jeune, on prend un certain plaisir aux infirmités. Elles semblent si nouvelles, si riches! Avec l'âge, elles ne surprennent plus, on les connaît trop. Or, sans un soupçon d'imprévu, elles ne méritent pas d'être endurées.

*

Dès qu'on fait appel au plus intime de soi, et qu'on se met à œuvrer et à se manifester, on s'attribue des dons, on devient insensible à ses propres lacunes. Nul n'est à même d'admettre que ce qui surgit de ses profondeurs pourrait ne rien valoir. La « connaissance de soi »? Une contradiction dans les termes.

*

Tous ces poèmes où il n'est question que du Poème, toute une poésie qui n'a d'autre matière qu'elle-même. Que dirait-on d'une prière dont l'objet serait la religion?

*

L'esprit qui met tout en question en arrive, au bout de mille interrogations, à une veulerie quasi totale, à une situation que le veule précisément connaît d'emblée, par instinct. Car la veulerie, qu'est-elle sinon une perplexité congénitale?

*

Quelle déception qu'Epicure, le sage dont j'ai le plus besoin, ait écrit plus de trois cents traités! Et quel soulagement qu'ils se soient perdus!

*

— Que faites-vous du matin au soir?
— Je me subis.

*

Mot de mon frère à propos des troubles et des maux qu'endura notre mère : « La vieillesse est l'autocritique de la nature. »

*

« Il faut être ivre ou fou, disait Sieyès, pour bien parler dans les langues connues. »
Il faut être ivre ou fou, ajouterai-je, pour oser encore se servir de mots, de n'importe quel mot.

*

Le fanatique du cafard elliptique est appelé à exceller dans n'importe quelle carrière, sauf dans celle d'écrivain.

*

Ayant toujours vécu avec la crainte d'être surpris par le pire, j'ai, en toute circonstance, essayer de prendre les devants, en me jetant dans le malheur bien avant qu'il ne survînt.

*

On ne jalouse pas ceux qui ont la faculté de prier, alors qu'on est plein d'envie pour les possesseurs de biens, pour ceux qui connaissent richesse et gloire. Il est étrange qu'on se résigne au salut d'un autre, et non à quelques avantages fugitifs dont il peut jouir.

*

Je n'ai pas rencontré un seul esprit *intéressant* qui n'ait été largement pourvu en déficiences inavouables.

*

Il n'est pas d'art vrai sans une forte dose de banalité. Celui qui use de l'insolite d'une manière constante lasse vite, rien n'étant plus insupportable que l'uniformité de l'exceptionnel.

*

L'inconvénient de pratiquer une langue d'emprunt est de n'avoir pas le droit d'y faire trop de fautes. Or, c'est en cherchant l'incorrection sans pourtant en abuser, c'est en frôlant à chaque moment le solécisme, qu'on donne une apparence de vie à l'écriture.

*

Chacun croit, d'une façon inconsciente s'entend, qu'il poursuit seul la vérité, que les autres sont incapables de la rechercher et indignes de l'atteindre. Cette folie est si enracinée et si utile, qu'il est impossible de se représenter ce qu'il adviendrait de chacun de nous, si elle disparaissait un jour.

*

Le premier penseur fut sans nul doute le premier maniaque du *pourquoi*. Manie inhabituelle, nullement contagieuse. Rares en effet sont ceux qui en souffrent, qui sont rongés par l'interrogation, et qui ne peuvent accepter aucune donnée parce qu'ils sont nés dans la consternation.

*

Être objectif, c'est traiter l'autre comme on traite un objet, un macchabée, c'est se comporter à son égard en croque-mort.

*

Cette seconde-ci a disparu pour toujours, elle s'est perdue dans la masse anonyme de l'irrévocable. Elle ne reviendra jamais. J'en souffre et n'en souffre pas. Tout est unique — et insignifiant.

*

Emily Brontë. Tout ce qui émane d'Elle a la propriété de me bouleverser. Haworth est mon lieu de pèlerinage.

*

Longer une rivière, passer, couler avec l'eau, sans effort, sans précipitation, tandis que la mort continue en nous ses ruminations, son soliloque ininterrompu.

*

Dieu seul a le privilège de nous abandonner. Les hommes ne peuvent que nous lâcher.

*

Sans la faculté d'oublier, notre passé pèserait d'un pas si lourd sur notre présent que nous n'aurions pas la force d'aborder un seul instant de plus, et encore moins d'y entrer. La vie ne paraît supportable qu'aux natures légères, à celles précisément qui ne se souviennent pas.

*

Plotin, raconte Porphyre, avait le don de lire dans les âmes. Un jour, sans autre préambule, il dit à son disciple, grandement surpris, de ne pas tenter de se tuer et d'entreprendre plutôt un voyage. Porphyre partit pour la Sicile : il s'y guérit de sa mélancolie mais, ajoute-t-il plein de regret, il manqua ainsi la mort de son maître, survenue pendant son absence.

Il y a longtemps que les philosophes ne lisent plus les âmes. Ce n'est pas leur métier, dira-t-on. C'est possible. Mais aussi qu'on ne s'étonne pas s'ils ne nous importent plus guère.

*

Une œuvre n'existe que si elle est préparée dans l'ombre avec l'attention, avec le soin de l'assassin qui médite son coup. Dans les deux cas, ce qui prime, c'est la volonté de *frapper*.

*

La connaissance de soi, la plus amère de toutes, est aussi celle que l'on cultive le moins : à quoi bon se surprendre du matin au soir en flagrant délit d'illusion, remonter sans pitié à la racine de chaque acte, et perdre cause après cause devant son propre tribunal?

*

Toutes les fois que j'ai un trou de mémoire, je pense à l'angoisse que doivent ressentir ceux qui *savent* qu'ils ne se souviennent plus de rien. Mais quelque chose me dit qu'au bout d'un certain temps une joie secrète les possède, qu'ils n'accepteraient d'échanger contre aucun de leurs souvenirs, même le plus exaltant.

*

Se prétendre plus détaché, plus étranger à tout que n'importe qui, et n'être qu'un forcené de l'indifférence!

*

Plus on est travaillé par des impulsions contradictoires, moins on sait à laquelle céder. *Manquer de caractère*, c'est cela et rien d'autre.

*

Le temps pur, le temps décanté, liberté d'événements, d'êtres et de choses, ne se signale qu'à certains moments de la nuit, quand vous le sentez avancer, avec l'unique souci de vous entraîner vers une catastrophe exemplaire.

III

Sentir brusquement qu'on en sait autant que Dieu sur toutes choses et tout aussi brusquement voir disparaître cette sensation.

*

Les penseurs de première main méditent sur des choses; les autres, sur des problèmes. Il faut vivre face à l'être, et non face à l'esprit.

*

« Qu'attends-tu pour te rendre? » — Chaque maladie nous envoie une sommation déguisée en interrogation. Nous faisons la sourde oreille, tout en pensant que la farce est par trop usée, et que la prochaine fois il faudra avoir enfin le courage de capituler.

*

Plus je vais, moins je réagis au délire. Je n'aime plus, parmi les penseurs, que les volcans refroidis.

*

Jeune, je m'ennuyais à mourir, mais je croyais en moi. Si je n'avais pas le pressentiment du personnage falot que j'allais devenir, je savais en revanche que, quoiqu'il advînt, la Perplexité ne me laisserait pas en plan, qu'elle veillerait sur mes années avec l'exactitude et le zèle de la Providence.

*

Si l'on pouvait se voir avec les yeux des autres, on disparaîtrait sur-le-champ.

*

Je disais à un ami italien que les Latins sont *sans secret*, car trop ouverts, trop bavards, que je leur préfère les peuples ravagés par la timidité, et qu'un écrivain qui ne la connaît pas dans la vie ne vaut rien dans ses écrits. « C'est vrai, me répondit-il. Quand, dans nos livres, nous relatons nos expériences, cela manque d'intensité et de prolongements, car nous les avons racontées cent fois auparavant. » Et la-dessus nous parlâmes de la littérature féminine, de son absence de mystère dans les pays où ont sévi les salons et le confessionnal.

*

On ne devrait pas, a remarqué je ne sais plus qui, se priver du « plaisir de la piété ». A-t-on jamais justifié d'une manière plus délicate la religion?

*

Cette envie de réviser ses emballements, de changer d'idoles, de prier *ailleurs*...

*

S'étendre dans un champ, humer la terre et se dire qu'elle est bien le terme et l'espoir de nos accabllements, et qu'il serait vain de chercher quelque chose de mieux pour se reposer et se dissoudre.

*

Quand il m'arrive d'être occupé, je ne pense pas un instant au « sens » de quoi que ce soit, et encore moins, il va sans dire, de ce que je suis en train de faire. Preuve que le secret de tout réside dans l'acte et non dans l'abstention, cause funeste de la conscience.

*

La physionomie de la peinture, de la poésie, de la musique, dans un siècle? Nul ne peut se la figurer. Comme après la chute d'Athènes ou de Rome, une longue pause interviendra, à cause de l'exténuation des moyens d'expression, ainsi que de l'exténuation de la conscience elle-même. L'humanité, pour renouer avec le passé, devra s'inventer une seconde naïveté, sans quoi elle ne pourra jamais recommencer les arts.

*

Dans une des chapelles de cette église laide à souhait, on voit la Vierge se dressant avec son Fils au-dessus du globe terrestre. Une secte agressive qui a miné et conquis un empire et en a hérité les tares, en commençant par le gigantisme.

*

Il est dit dans le *Zohar*, « Dès que l'homme a paru aussitôt ont paru les fleurs. »

Je croirais plutôt qu'elles étaient là bien avant lui, et que sa venue les plongeait toutes dans une stupéfaction dont elles ne sont pas encore revenues.

*

Il est impossible de lire une ligne de Kleist, sans penser qu'il s'est tué. C'est comme si son suicide avait précédé son œuvre.

*

En Orient, les penseurs occidentaux les plus curieux, les plus étranges, n'auraient jamais été pris au sérieux, à cause de leurs contradictions. Pour nous, c'est là précisément que réside la raison de l'intérêt que nous leur portons. Nous n'aimons pas une pensée, mais les péripéties, la *biographie* d'une pensée, les incompatibilités et les aberrations qui s'y trouvent, en somme les esprits qui, ne sachant comment se mettre en règle avec les autres et encore moins avec eux-mêmes, trichent autant par caprice que par fatalité. Leur marque distinctive? Un soupçon de feinte dans le tragique, un rien de jeu jusque dans l'incurable...

*

Si, dans ses *Fondations*, Thérèse d'Avila s'arrête longuement sur la mélancolie, c'est parce qu'elle la trouve inguérissable. Les médecins, dit-elle, n'y peuvent rien, et la supérieure d'un couvent, en présence de malades de ce genre, n'a qu'un recours : leur inspirer la crainte de l'autorité, les menacer, leur faire peur. La méthode que préconise la sainte reste encore la meilleure : en face d'un « dépressif », on sent bien que seuls seraient efficaces les coups de pied, les gifles, un bon passage à

tabac. Et c'est d'ailleurs ce que fait ce « dépressif » lui-même quand il décide d'en finir : il emploie les grands moyens.

*

Par rapport à n'importe quel acte de la vie, l'esprit joue le rôle de trouble-fête.

*

Les éléments, fatigués de ressasser un thème éculé, dégoûtés de leurs combinaisons toujours les mêmes, sans variation ni surprise, on les imagine très bien cherchant quelque divertissement : la vie ne serait qu'une digression, qu'une anecdote...

*

Tout ce qui se fait me semble pernicieux et, dans le meilleur des cas, inutile. A la rigueur, je peux m'agiter mais je ne peux agir. Je comprends bien, trop bien, le mot de Wordsworth sur Coleridge : *Eternal activity without action*.

*

Toutes les fois que quelque chose me semble encore possible, j'ai l'impression d'avoir été ensorcelé.

*

L'unique confession sincère est celle que nous faisons indirectement — en parlant des autres.

*

Nous n'adoptons pas une croyance parce qu'elle est vraie (elles le sont toutes), mais parce qu'une force obscure nous y pousse. Que cette force vienne à nous quitter, et c'est la prostration et le krach, le tête-à-tête avec ce qui reste de nous-même.

*

« C'est le propre de toute forme parfaite que l'esprit s'en dégage de façon immédiate et directe, tandis que la forme vicieuse le retient prisonnier, tel un mauvais miroir qui ne nous rappelle rien d'autre que lui-même. »

En faisant cet éloge — si peu allemand — de la limpidité, Kleist n'avait pas songé spécialement à la philosophie, ce n'est en tout cas pas elle qu'il visait; il n'empêche que c'est la meilleure critique qu'on ait faite du jargon philosophique, pseudo-langage qui, voulant refléter des idées, ne réussit qu'à prendre du relief à leurs dépens, qu'à les dénaturer et à les obscurcir, qu'à se mettre lui-même en valeur. Par une des usurpations les plus affligeantes, le mot est devenu vedette dans un domaine où il devrait être imperceptible.

*

« O Satan, mon Maître, je me donne à toi pour toujours! » — Que je regrette de n'avoir pas retenu le nom de la religieuse qui, ayant écrit cela avec un clou trempé dans son sang, mériterait de figurer dans une anthologie de la prière et du laconisme!

*

La conscience est bien plus que l'écharde, elle est le *poignard* dans la chair.

*

Il y a de la férocité dans tous les états, sauf dans la joie. Le mot *Schadenfreude*, joie maligne, est un contresens. Faire le mal est un plaisir, non une joie. La joie, seule vraie victoire sur le monde, est pure dans son essence, elle est donc irréductible au plaisir, toujours suspect et en lui-même et dans ses manifestations.

*

Une existence constamment transfigurée par l'échec.

*

Le sage est celui qui consent à tout, parce qu'il ne s'identifie avec rien. Un opportuniste *sans désirs*.

*

Je ne connais qu'une vision de la poésie qui soit entièrement satisfaisante : c'est celle d'Emily Dickinson quand elle dit qu'en présence d'un vrai poème elle est saisie d'un tel froid qu'elle a l'impression qu'aucun feu ne pourra la réchauffer.

*

Le grand tort de la nature est de n'avoir pas su se borner à un seul règne. A côté du végétal, tout paraît inopportun, mal venu. Le soleil aurait dû boudier à l'avènement du premier insecte, et déménager à l'irruption du chimpanzé.

*

Si, à mesure qu'on vieillit, on fouille de plus en plus son propre passé au détriment des « problèmes », c'est sans doute parce qu'il est plus facile de remuer des souvenirs que des idées.

*

Les derniers auxquels nous pardonnons leur infidélité à notre égard sont ceux que nous avons déçus.

*

Ce que les autres font, nous avons toujours l'impression que nous pourrions le faire mieux. Nous n'avons malheureusement pas le même sentiment à l'égard de ce que nous faisons nous-même.

*

« J'étais Prophète, nous avertit Mahomet, quand Adam était encore entre l'eau et l'argile. »
... Quand on n'a pas eu l'orgueil de fonder une religion — ou tout au moins d'en ruiner une — comment ose-t-on se montrer à la lumière du jour?

*

Le détachement ne s'apprend pas : il est inscrit dans une civilisation. On n'y tend pas, on le découvre en soi. C'est ce que je me disais en lisant qu'un missionnaire, au Japon depuis dix-huit ans, ne pouvait compter, en tout et pour tout, que soixante convertis, âgés par-dessus le marché. Encore

lui échappèrent-ils au dernier moment : ils moururent à la manière nippone, sans remords, sans tourments, en dignes descendants de leurs ancêtres qui, pour s'aguerrir au temps des luttes contre les Mongols, se laissaient imprégner du néant de toutes choses et de leur propre néant.

*

On ne peut ruminer sur l'éternité qu'allongé. Elle a été pendant une période considérable le souci principal des Orientaux : n'affectionnaient-ils pas la position horizontale?

Dès qu'on s'étend, le temps cesse de couler, et de compter. L'histoire est le produit d'une engeance *debout*.

En tant qu'animal vertical, l'homme devait prendre l'habitude de regarder devant soi, non seulement dans l'espace mais encore dans le temps. A quelle piètre origine remonte l'Avenir!

*

Tout misanthrope, si sincère soit-il, rappelle par moments ce vieux poète cloué au lit et complètement oublié, qui, furieux contre ses contemporains, avait décrété qu'il ne voulait plus en recevoir aucun. Sa femme, par charité, allait sonner de temps en temps à la porte.

*

Un ouvrage est fini quand on ne peut plus l'améliorer, bien qu'on le sache insuffisant et incomplet. On en est tellement excédé, qu'on n'a plus le courage d'y ajouter une seule virgule, fût-elle indispensable. Ce qui décide du degré d'achèvement d'une œuvre, ce n'est nullement une exigence d'art ou de vérité, c'est la fatigue et, plus encore, le dégoût.

*

Alors que la moindre phrase qu'on doit écrire exige un simulacre d'invention, il suffit en revanche d'un peu d'attention pour entrer dans un texte, même difficile. Griffonner une carte postale se rapproche plus d'une activité créatrice que lire la *Phénoménologie de l'esprit*.

*

Le bouddhisme appelle la colère « souillure de l'esprit »; le manichéisme, « racine de l'arbre de mort ».

Je le sais. Mais à quoi me sert-il de le savoir?

*

Elle m'était complètement indifférente. Songeant tout à coup, après tant d'années, que, quoi qu'il arrive, je ne la reverrai plus jamais, j'ai failli me trouver mal. Nous ne comprenons ce qu'est la mort qu'en nous rappelant soudain la figure de quelqu'un qui n'aura été rien pour nous.

*

A mesure que l'art s'enfonce dans l'impasse, les artistes se multiplient. Cette anomalie cesse d'être une, si l'on songe que l'art, en voie d'épuisement, est devenu à la fois impossible et facile.

*

Nul n'est responsable de ce qu'il est ni même de ce qu'il fait. Cela est évident et tout le monde en convient plus ou moins. Pourquoi alors célébrer ou dénigrer? Parce qu'exister équivaut à évaluer, à émettre des jugements, et que l'abstention, quand elle n'est pas l'effet de l'apathie ou de la lâcheté, exige un effort que personne n'entend fournir.

*

Toute forme de hâte, même vers le bien, trahit quelque dérangement mental.

*

Les pensées les moins impures sont celles qui surgissent entre nos tracas, dans les intervalles de nos ennuis, dans ces moments de luxe que s'offre notre misère.

*

Les douleurs imaginaires sont de loin les plus réelles, puisqu'on en a un besoin constant et qu'on les invente parce qu'il n'y a pas moyen de s'en passer.

*

Si c'est le propre du sage de ne rien faire d'inutile, personne ne me surpassera en sagesse : je ne m'abaisse pas même aux choses utiles.

*

Impossible d'imaginer un animal dégradé, un sous-animal.

*

Si on avait pu naître avant l'homme!

*

J'ai beau faire, je n'arrive pas à mépriser tous ces siècles pendant lesquels on ne s'est employé à rien d'autre qu'à mettre au point une définition de Dieu.

*

La façon la plus efficace de se soustraire à un abattement motivé ou gratuit, est de prendre un dictionnaire, de préférence d'une langue que l'on connaît à peine, et d'y chercher des mots et des mots, en faisant bien attention qu'ils soient de ceux dont on ne se servira jamais...

*

Tant qu'on vit en deçà du terrible, on trouve des mots pour l'exprimer; dès qu'on le connaît du dedans, on n'en trouve plus aucun.

*

Il n'y a pas de chagrin limite.

*

Les inconsolations de toute sorte passent, mais le fond dont elles procèdent subsiste toujours, et rien n'a de prise sur lui. Il est inattaquable et inaltérable. Il est notre *fatum*.

*

Se souvenir, et dans la fureur et dans la désolation, que la nature, comme dit Bossuet, ne consentira pas à nous laisser longtemps « ce peu de matière qu'elle nous prête ».

« Ce peu de matière » — à force d'y penser on en arrive au calme, à un calme, il est vrai, qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais connu.

*

Le paradoxe n'est pas de mise aux enterrements, ni du reste aux mariages ou aux naissances. Les événements sinistres — ou grotesques — exigent le lieu commun, le terrible, comme le pénible, ne s'accommodant que du cliché.

*

Si détrompé qu'on soit, il est impossible de vivre sans aucun espoir. On en garde toujours un, à son insu, et cet espoir inconscient compense tous les autres, explicites, qu'on a rejetés ou épuisés.

*

Plus quelqu'un est chargé d'années, plus il parle de sa disparition comme d'un événement lointain, hautement improbable. Il a tellement attrapé le pli de la vie, qu'il en est devenu inapte à la mort.

*

Un aveugle, véritable pour une fois, tendait la main : dans son attitude, dans sa rigidité, il y avait quelque chose qui vous saisissait, qui vous coupait la respiration. Il vous passait sa cécité.

*

Nous ne pardonnons qu'aux enfants et aux fous d'être francs avec nous : les autres, s'ils ont l'audace de les imiter, s'en repentiront tôt ou tard.

*

Pour être « heureux », il faudrait constamment avoir présente à l'esprit l'image des malheurs auxquels on a échappé. Ce serait là pour la mémoire une façon de se racheter, vu que, ne conservant d'ordinaire que les malheurs survenus, elle s'emploie à saboter le bonheur et qu'elle y réussit à merveille.

*

Après une nuit blanche, les passants paraissent des automates. Aucun n'a l'air de respirer, de marcher. Chacun semble mû par un ressort : rien de spontané; sourires mécaniques, gesticulations de spectres. Spectre toi-même, comment dans les autres verrais-tu des vivants?

*

Être stérile — avec tant de sensations! Perpétuelle poésie sans mots.

*

La fatigue pure, sans cause, la fatigue qui survient comme un cadeau ou un fléau : c'est par elle que je réintègre mon moi, que je me sais « moi ». Dès qu'elle s'évanouit, je ne suis plus qu'un objet inanimé.

*

Tout ce qui est encore vivant dans le folklore vient d'avant le christianisme. — Il en est de même de tout ce qui est vivant en chacun de nous.

*

Celui qui redoute le ridicule n'ira jamais loin en bien ni en mal, il restera en deçà de ses talents, et lors même qu'il aurait du génie, il serait encore voué à la médiocrité.

*

« Au milieu de vos activités les plus intenses, arrêtez-vous un moment pour “ regarder ” votre esprit », — cette recommandation ne s'adresse certainement pas à ceux qui « regardent » leur esprit nuit et jour, et qui de ce fait n'ont pas à suspendre un instant leurs activités, pour la bonne raison qu'ils n'en déploient aucune.

*

Ne dure que ce qui a été conçu dans la solitude, *face à Dieu*, que l'on soit croyant ou non.

*

La passion de la musique est déjà en elle-même un *aveu*. Nous en savons plus long sur un inconnu qui s'y adonne que sur quelqu'un qui y est insensible et que nous côtoyons tous les jours.

*

Point de méditation sans un penchant au ressassement.

*

Tant que l'homme était à la remorque de Dieu, il avançait lentement, si lentement qu'il ne s'en apercevait même pas. Depuis qu'il ne vit plus dans l'ombre de personne, il se dépêche, et s'en désole, et donnerait n'importe quoi pour retrouver l'ancienne cadence.

*

Nous avons perdu en naissant autant que nous perdrons en mourant. Tout.

*

Satiété — je viens à l'instant de prononcer ce mot, et déjà je ne sais plus à propos de quoi, tant il s'applique à tout ce que je ressens et pense, à tout ce que j'aime et déteste, à la satiété elle-même.

*

Je n'ai tué personne, j'ai fait mieux : j'ai tué le Possible, et, tout comme Macbeth, ce dont j'ai le plus besoin est de prier, mais, pas plus que lui, je ne peux dire *Amen*.

IV

Distribuer des coups dont aucun ne porte, attaquer tout le monde sans que personne s'en aperçoive, lancer des flèches dont on est seul à recevoir le poison!

*

X, que j'ai toujours traité aussi mal que possible, ne m'en veut pas parce qu'il n'en veut à personne. Il pardonne toutes les injures, il ne se souvient d'aucune. Que je l'envie! Pour l'égaliser, il me faudrait parcourir plusieurs existences, et épuiser toutes mes possibilités de transmigration.

*

Du temps que je partais en vélo pour des mois à travers la France, mon plus grand plaisir était de m'arrêter dans des cimetières de campagne, de m'allonger entre deux tombes, et de fumer ainsi des heures durant. J'y pense comme à l'époque la plus active de ma vie.

*

Comment se dominer, comment être maître de soi, quand on vient d'une contrée où l'on rugit aux enterrements?

*

Certains matins, à peine ai-je mis le pied dehors, que j'entends des voix qui m'appellent par mon nom. Suis-je vraiment moi? Est-ce bien mon nom? C'est lui, en effet, il remplit l'espace, il est sur les lèvres des passants. Tous l'articulent, même cette femme dans la cabine voisine, au bureau de poste.

Les veilles dévorent nos derniers restes de bon sens et de modestie, et elles nous feraient perdre la raison, si la peur du ridicule ne venait nous sauver.

*

Ma curiosité et ma répulsion, ma terreur aussi devant son regard d'huile et de métal, devant son obséquiosité, sa ruse sans vernis, son hypocrisie étrangement non voilée, ses continuelles et évidentes dissimulations, devant ce mélange de canaille et de fou. Imposture et infamie en pleine lumière. Son insincérité est perceptible dans tous ses gestes, dans toutes ses paroles. Le mot n'est pas exact, car être insincère c'est cacher la vérité, c'est la connaître, mais en lui nulle trace, nulle idée, nul soupçon de vérité, ni de mensonge d'ailleurs, rien, sinon une âpreté immonde, une démence *intéressée*...

*

Vers minuit une femme en pleurs m'aborde dans la rue : « Ils ont zigouillé mon mari, la France est dégueulasse, heureusement que je suis bretonne, ils m'ont enlevé mes enfants, ils m'ont droguée pendant six mois... »

Ne m'étant pas aperçu tout de suite qu'elle était folle, tant son chagrin paraissait réel (et, en un sens, il l'était), je l'ai laissée monologuer pendant une bonne demi-heure : parler lui faisait du bien.

Puis, je l'ai abandonnée, en me disant que la différence entre elle et moi serait bien mince si, à mon tour, je me mettais à débiter mes récriminations devant le premier venu.

*

Un professeur d'un pays de l'Est me raconte que sa mère, une paysanne, fut très étonnée d'apprendre qu'il souffrait d'insomnie. Lorsque le sommeil ne venait pas, elle n'avait, elle, qu'à se représenter un vaste champ de blé ondulé par le vent, et elle s'endormait aussitôt après.

Ce n'est pas avec l'image d'une ville qu'on parviendrait au même résultat. Il est inexplicable, il est miraculeux qu'un citoyen arrive jamais à fermer l'œil.

*

Le bistrot est fréquenté par les vieillards qui habitent l'asile au bout du village. Ils sont là, un verre à la main, se regardant sans se parler. Un d'eux se met à raconter je ne sais quoi qui se voudrait drôle. Personne ne l'écoute, en tout cas personne ne rit. Tous ont trimé pendant de longues années pour en arriver là. Autrefois, dans les campagnes, on les aurait étouffés sous un oreiller. Formule sage, perfectionnée par chaque famille, et incomparablement plus humaine que celle de les rassembler, de les parquer, pour les guérir de l'ennui par la stupeur.

*

Si on en croit la Bible, c'est Caïn qui créa la première ville, pour avoir, selon la remarque de Bossuet, où *étourdir ses remords*.

Quel jugement! Et combien de fois n'en ai-je pas éprouvé la justesse dans mes déambulations nocturnes!

*

Telle nuit, en montant l'escalier, en pleine obscurité, je fus arrêté par une force invisible, surgie du dehors et du dedans. Incapable de faire un pas de plus, je restai là cloué sur place, pétrifié. IMPOSSIBILITÉ — ce mot si courant vint, plus à propos que de coutume, m'éclairer sur moi-même, non moins que sur lui : il m'avait si souvent secouru, jamais cependant comme cette fois-là. Je compris enfin pour toujours ce qu'il voulait dire...

*

Une ancienne femme de chambre à mon « Ça va? » me répondit sans s'arrêter : « *Ça suit son cours.* » Cette réponse archibanale m'a secoué jusqu'aux larmes.

Les tournures qui touchent au devenir, au passage, au *cours*, plus elles sont usées, plus elles acquièrent parfois la portée d'une révélation. La vérité cependant est qu'elles ne créent pas un état exceptionnel mais qu'on se trouvait dans cet état sans le savoir, et qu'il ne fallait qu'un signe ou un prétexte pour que l'extraordinaire eût lieu.

*

Nous habitons la campagne, j'allais à l'école, et, détail important, je couchais dans la même chambre que mes parents. Le soir mon père avait l'habitude de faire la lecture à ma mère. Bien qu'il fût prêtre, il lisait n'importe quoi, pensant sans doute que, vu mon jeune âge, je n'étais pas censé comprendre. En général, je n'écoutais pas et m'endormais, sauf s'il s'agissait de quelque récit saisissant. Une nuit je dressai l'oreille. C'était, dans une biographie de Raspoutine, la scène où le père, à l'article de la mort, fait venir son fils pour lui dire : « Va à Saint-Pétersbourg, rends-toi maître de la ville, ne recule devant rien et ne crains personne, *car Dieu est un vieux porc.* »

Une telle énormité dans la bouche de mon père, pour qui le sacerdoce n'était pas une plaisanterie, m'impressionna autant qu'un incendie ou un séisme. Mais je me rappelle aussi très nettement — il y

a de cela plus de cinquante ans — que mon émotion fut suivie d'un plaisir étrange, je n'ose dire pervers.

*

Ayant pénétré, au cours des ans, assez avant dans deux ou trois religions, j'ai reculé chaque fois, au seuil de la « conversion », par peur de me mentir à moi-même. Aucune d'elles n'était, à mes yeux, assez libre pour admettre que la vengeance est un besoin, le plus intense et le plus profond qui existe, et que chacun doit le satisfaire, ne fût-ce qu'en paroles. Si on l'étouffe, on s'expose à des troubles graves. Plus d'un déséquilibre — peut-être même tout déséquilibre — provient d'une vengeance qu'on a différé trop longtemps. Sachons exploser! N'importe quel malaise est plus *sain* que celui que suscite une rage thésaurisée.

*

Philosophie à la Morgue. « Mon neveu, c'est clair, n'a pas réussi; s'il avait réussi, il aurait eu une autre fin. — Vous savez, madame, ai-je répondu à cette grosse matrone, qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, cela revient au même. — Vous avez raison », me répliqua-t-elle après quelques secondes de réflexion. Cet acquiescement si inattendu de la part d'une telle commère me remua presque autant que la mort de mon ami.

*

Les tarés... Il me semble que leur *aventure*, mieux que n'importe quelle autre, jette une lumière sur l'avenir, qu'eux seuls permettent de l'entrevoir et de le déchiffrer, et que, faire abstraction de leurs exploits, c'est se rendre à jamais impropre à *décrire* les jours qui s'annoncent.

*

— Dommage, me disiez-vous, que N. n'ait rien produit.

— Qu'importe! Il existe. S'il avait pondu des livres, s'il avait eu la malchance de se « réaliser », nous ne serions pas en train de parler de lui depuis une heure. L'avantage d'être quelqu'un est plus rare que celui d'œuvrer. Produire est facile; ce qui est difficile, c'est dédaigner de faire usage de ses dons.

*

On tourne, on recommence la même scène nombre de fois. Un passant, un provincial visiblement, n'en revient pas : « Après ça, je n'irai plus jamais au cinéma. »

On pourrait réagir de la même manière à l'égard de n'importe quoi dont on a entrevu les dessous et saisi le secret. Cependant, par une obnubilation qui tient du prodige, des gynécologues s'entichent de leurs clientes, des fossoyeurs font des enfants, des incurables abondent en projets, des sceptiques écrivent...

*

T., fils de rabbin, se plaint que cette période de persécutions sans précédent n'ait vu naître aucune prière *originale*, susceptible d'être adoptée par la communauté et dite dans les synagogues. Je l'assure qu'il a tort de s'en affliger ou de s'en alarmer : les grands désastres ne rendent rien sur le plan littéraire ni religieux. Seuls les demi-malheurs sont féconds, parce qu'ils peuvent être, parce qu'ils sont un point de départ, alors qu'un enfer trop parfait est presque aussi stérile que le paradis.

*

J'avais vingt ans. Tout me pesait. Un jour je m'effondrai sur un canapé avec un « Je n'en peux plus ».

Ma mère, affolée déjà par mes nuits blanches, m'annonça qu'elle venait de faire dire une messe pour mon « repos ». *Pas une mais trente mille*, aurais-je voulu crier, songeant au chiffre inscrit par Charles Quint dans son testament, pour un repos autrement long, il sont vrai.

*

Je l'ai revu par hasard après un quart de siècle. Il est inchangé, intact, plus frais que jamais, il semble même avoir reculé vers l'adolescence.

Où s'est-il tapi, et qu'a-t-il machiné pour se dérober à l'action des années, pour esquiver les grimaces et les rides? Et comment a-t-il vécu, si toutefois il a vécu? Un revenant plutôt. Il a sûrement triché, il n'a pas rempli son devoir de vivant, il n'a pas joué le jeu. Un revenant, oui, et un resquilleur. Je ne discerne aucun signe de destruction sur son visage, aucune de ces marques qui attestent qu'on est un être réel, un individu, et non une apparition. Je ne sais quoi lui dire, je ressens de la gêne, j'ai même peur. Tant nous démonte quiconque échappe au temps, ou l'escamote seulement.

*

D.C., qui, dans son village, en Roumanie, écrivait ses souvenirs d'enfance, ayant raconté à son voisin, un paysan nommé Coman, qu'il n'y serait pas oublié, celui-ci vint le voir le lendemain de bonne heure et lui dit : « Je sais que je ne vaudrai rien mais tout de même je ne croyais pas être tombé si bas pour qu'on parle de moi dans un livre. »

Le monde oral, combien il était supérieur au nôtre! Les êtres (je devrais dire, les peuples) ne demeurent dans le vrai qu'aussi longtemps qu'ils ont horreur de l'écrit. Dès qu'ils en attrapent le préjugé, ils entrent dans le faux, ils perdent leurs anciennes superstitions pour en acquérir une nouvelle, pire que toutes les autres ensemble.

*

Incapable de me lever, rivé au lit, je me laisse aller aux caprices de ma mémoire, et me vois vagabonder, enfant, dans les Carpates. Un jour je tombai sur un chien que son maître, pour s'en débarrasser sans suite, avait attaché à un arbre, et qui était transparent de maigreur et si vidé de toute vie, qu'il n'eut que la force de me regarder, sans pouvoir bouger. Cependant il se tenait *debout*, lui..

*

Un inconnu vient me raconter qu'il a tué je ne sais qui. Il n'est pas recherché par la police, parce que personne ne le soupçonne. Je suis seul à savoir que c'est lui le meurtrier. Que faire? Je n'ai pas l'audace ni la déloyauté (car il m'a confié un secret, et quel secret!) d'aller le dénoncer. Je me sens son complice, et me résigne à être arrêté et puni comme tel. En même temps, je me dis que ce serait trop bête. Peut-être vais-je le dénoncer quand même. Et c'est ainsi jusqu'au réveil.

L'interminable est la spécialité des indécis. Ils ne peuvent rien trancher dans la vie, et encore moins dans leurs rêves, où ils perpétuent leurs hésitations, leurs lâchetés, leurs scrupules. Ils sont idéalement aptes au cauchemar.

*

Un film sur les bêtes sauvages : cruauté sans répit sous toutes les latitudes. La « nature », tortionnaire de génie, imbue d'elle-même et de son œuvre, exulte non sans raison : à chaque seconde, tout ce qui vit tremble et fait trembler. La pitié est un luxe bizarre, que seul le plus perfide et le plus féroce des êtres pouvait inventer, par besoin de se châtier et de se torturer, par férocité encore.

*

Sur une affiche qui, à l'entrée d'une église, annonce *L'Art de la Fugue*, quelqu'un a tracé en gros caractères : *Dieu est mort*. Et cela à propos du musicien qui témoigne que Dieu, dans l'hypothèse qu'il soit défunt, peut ressusciter, le temps que nous entendons telle cantate ou telle fugue justement!

*

Nous avons passé un peu plus d'une heure ensemble. Il en a profité pour parader, et, à force de vouloir dire des choses intéressantes sur lui-même, il y est parvenu. S'il se fût adressé seulement des éloges raisonnables, je l'aurais trouvé assommant et quitté au bout de quelques minutes. En exagérant, en jouant bien son rôle de fanfaron, il a frôlé l'esprit, il a failli en avoir. Le désir de paraître subtil ne nuit pas à la subtilité. Un débile mental, s'il pouvait ressentir l'envie d'épater, réussirait à donner le change et même à rejoindre l'intelligence.

*

X, qui a dépassé l'âge des patriarches, après s'être acharné, pendant un long tête-à-tête, contre les uns et les autres, me dit : « La grande faiblesse de ma vie aura été de n'avoir jamais haï personne. »

La haine ne diminue pas avec les années : elle augmente plutôt. Celle d'un gâteux atteint à des proportions à peine imaginables : devenu insensible à ses anciennes affections, il met toutes ses facultés au service de ses rancunes, lesquelles, miraculeusement revigorées, survivront à l'effritement de sa mémoire et même de sa raison.

... Le danger de fréquenter des vieillards vient de ce qu'en les voyant si loin du détachement et si incapables d'y accéder, on s'arroge tous les avantages qu'ils devraient avoir et qu'ils n'ont pas. Et il est inévitable que l'avance, réelle ou fictive, que l'on croit avoir sur eux en matière de lassitude ou de dégoût, incite à la présomption.

*

Chaque famille a sa philosophie. Un de mes cousins, mort jeune, m'écrivait : « Tout est comme cela a toujours été et comme cela sera sans doute jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. »

Ma mère, de son côté, finissait le dernier mot qu'elle m'envoya par cette phrase testament : « Quoi que l'homme entreprenne, il le regrettera tôt ou tard. »

Ce vice du regret, je ne peux donc même pas me vanter de l'avoir acquis par mes propres déboires. Il me précède, il fait partie du patrimoine de ma tribu. Quel legs que l'inaptitude à l'illusion!

*

A quelques kilomètres de mon village natal se trouvait, perché sur des hauteurs, un hameau uniquement habité par des tziganes. En 1910, un ethnologue amateur s'y rendit, accompagné d'un photographe. Il réussit à rassembler les habitants, qui acceptèrent de se laisser photographier, sans savoir ce que cela signifiait. Au moment où on leur demanda de ne plus bouger, une vieille s'écria : « Méfiez-vous! Ils sont en train de nous voler notre âme. » Là-dessus, tous se précipitèrent sur les deux visiteurs, qui eurent le plus grand mal à s'en tirer.

Ces gitans à demi sauvages, n'était-ce pas l'Inde, leur pays d'origine, qui, dans cette circonstance, parlait à travers eux?

*

En continuelle insurrection contre mon ascendance, toute ma vie j'ai souhaité être autre : Espagnole, Russe, cannibale, — tout, excepté ce que j'étais. C'est une aberration de se vouloir différent de ce qu'on est, d'épouser en théorie toutes les conditions, sauf la sienne.

*

Le jour où je lus la liste d'à peu près tous les mots dont dispose le sanscrit pour désigner l'absolu, je compris que je m'étais trompé de voie, de pays, et d'idiome.

*

Une amie, après je ne sais combien d'années de silence, m'écrit qu'elle n'en a plus pour longtemps, qu'elle s'apprête à « entrer dans l'Inconnu »... Ce cliché m'a fait tiqué. Par la mort, je discerne mal *dans quoi* on peut entrer. Toute affirmation, ici, me paraît abusive. La mort n'est pas un état, elle n'est peut-être même pas un passage. Qu'est-elle donc.? Et par cliché, à mon tour, vais-je répondre à cette amie?

*

Sur le même sujet, sur le même événement, il peut se faire que je change d'opinion dix, vingt, trente fois dans l'espace d'une journée. Et dire qu'à chaque coup, comme le dernier des imposteurs, j'ose prononcer le mot de « vérité »!

*

La femme, encore solide, traînait après elle son mari, grand, voûté, les yeux ahuris; elle le traînait comme s'il avait été une survivance d'une autre ère, un diplodocus apoplectique et suppliant.

Une heure après, seconde rencontre : une vieille très bien mise, courbée à l'extrême, « avançait ». Décrivant un parfait demi-cercle, elle regardait, par la force des choses, le sol, et comptait sans doute ses petits pas inimaginablement lents. On aurait cru qu'elle apprenait à marcher, qu'elle avait peur de ne pas savoir où et comment mettre ses pieds pour bouger.

... Tout m'est bon de ce qui me rapproche du Bouddha.

*

Malgré ses cheveux blancs, elle faisait encore le trottoir. Je la rencontrais souvent, au Quartier, vers trois heures du matin, et n'aimais pas rentrer sans l'entendre raconter quelques exploits ou quelques anecdotes. Les anecdotes, comme les exploits, je les ai oubliés. Mais je n'ai pas oublié la promptitude avec laquelle, une nuit que je m'étais mis à tempêter contre tous ces « pouilleux » qui dormaient, elle enchaîna, l'index dressé vers le ciel : « Et que dites-vous du *pouilleux d'en haut*? »

*

« Tout est démuné d'assise et de substance », je ne me le redis jamais sans ressentir quelque chose qui ressemble au bonheur. L'ennui est qu'il y a quantité de moments où je ne parviens pas à me le redire...

V

Je le lis pour la sensation de naufrage que me donne tout ce qu'il écrit. Au début, on comprend, puis on tourne en rond, ensuite on est pris dans un tourbillon fade, sans effroi, et on se dit qu'on va couler, et on coule effectivement. Ce n'est pourtant pas une véritable noyade — ce serait trop beau! On remonte à la surface, on respire, on comprend de nouveau, on est surpris de voir qu'il a l'air de dire quelque chose et de comprendre ce qu'il dit, puis on tourne de nouveau en rond, et on coule derechef... Tout cela se veut profond et paraît tel. Mais aussitôt qu'on se ressaisit, on s'aperçoit que ce n'est qu'abscons, et que l'intervalle entre la profondeur vraie et la profondeur concertée est aussi importante qu'entre une révélation et une marotte.

*

Quiconque se voue à une œuvre croit — sans en être conscient — qu'elle survivra aux années, aux siècles, au temps lui-même... S'il *sentait*, pendant qu'il s'y consacre, qu'elle est périssable, il l'abandonnerait en chemin, il ne pourrait pas l'achever. Activité et duperie sont termes corrélatifs.

*

« Le rire disparut, puis disparut le sourire. »

Cette remarque d'apparence naïve d'un biographe d'Alexandre Blok définit, on ne saurait mieux, le schéma de toute déchéance.

*

Il n'est pas facile de parler de Dieu quand on n'est ni croyant ni athée : et c'est sans doute notre drame à tous, théologiens y compris, de ne plus pouvoir être ni l'un ni l'autre.

*

Pour un écrivain, le progrès vers le détachement et la délivrance est un désastre sans précédent. Lui, plus que personne, a besoin de ses défauts : s'il en triomphe, il est perdu. Qu'il se garde donc bien de devenir meilleur, car s'il y arrive, il le regrettera amèrement.

*

On doit se méfier des lumières qu'on possède sur soi. La connaissance que nous avons de nous-même indispose et paralyse notre démon. C'est là qu'il faut chercher la raison pour laquelle Socrate n'a rien écrit.

*

Ce qui rend les mauvais poètes plus mauvais encore, c'est qu'ils ne lisent que des poètes (comme les mauvais philosophes ne lisent que des philosophes), alors qu'ils tireraient un plus grand profit d'un livre de botanique ou de géologie. On ne s'enrichit qu'en fréquentant des disciplines étrangères à la sienne. Cela n'est vrai, bien entendu, que pour les domaines où le *moi* sévit.

*

Tertullien nous apprend que, pour se guérir, les épileptiques allaient « sucer avec avidité le sang des criminels égorgés dans l'arène ».

Si j'écoutais mon instinct, ce serait là, pour toute maladie, le seul genre de thérapeutique que j'adopterais.

*

A-t-on le droit de se fâcher contre quelqu'un qui vous traite de monstre? Le monstre est seul par définition, et la solitude, même celle de l'infamie, suppose quelque chose de positif, une élection un peu spéciale, mais élection, indéniablement.

*

Deux ennemis, c'est un même homme *divisé*.

*

« Ne juge personne avant de te mettre à sa place. » Ce vieux proverbe rend tout jugement impossible, car nous ne jugeons quelqu'un que parce que justement nous ne pouvons nous mettre à sa place.

*

Qui aime son indépendance doit se prêter, pour la sauvegarder, à n'importe quelle turpitude, risquer même, s'il le faut, l'ignominie.

*

Rien de plus abominable que le critique et, à plus forte raison, le philosophe en chacun de nous : si j'étais poète, je réagisrais comme Dylan Thomas, qui, lorsqu'on commentait ses poèmes en sa présence, se laissait tomber par terre et se livrait à des contorsions.

*

Tous ceux qui se démènent commettent injustice sur injustice, sans en ressentir le moindre remords. De la mauvaise humeur seulement. — Le remords est réservé à ceux qui n'agissent pas, qui ne peuvent agir. Il leur tient lieu d'action, il les console de leur inefficacité.

*

La plupart de nos déboires nous viennent de nos premiers mouvements. Le moindre élan se paye plus cher qu'un crime.

*

Comme nous ne nous rappelons avec précision que nos épreuves, les malades, les persécutés, les victimes de toute sorte auront vécu, en fin de compte, avec le maximum de profit. Les autres, les chanceux, ont bien une vie mais non le *souvenir* d'une vie.

*

Est ennuyeux quiconque ne condescend pas à faire impression. Le vaniteux est presque toujours irritant mais il se dépense, il fait un effort : c'est un raseur qui ne voudrait pas l'être, et on lui en est reconnaissant : on finit par le supporter, et même par le rechercher. En revanche, on est pâle de rage

devant quelqu'un qui d'aucune façon ne vise à l'effet. Que lui dire et qu'en attendre? Il faut garder quelques traces du singe, ou alors rester chez soi.

*

Ce n'est pas la peur d'entreprendre, c'est la peur de réussir, qui explique plus d'un échec.

*

Je voudrais une prière avec des mots-poignards. Par malheur, dès qu'on prie, on doit prier comme tout le monde. C'est là que réside une des plus grandes difficultés de la foi.

*

On ne redoute l'avenir que lorsqu'on n'est pas sûr de pouvoir se tuer au moment voulu.

*

Ni Bossuet, ni Malebranche, ni Fénelon n'ont daigné parler des *Pensées*. Apparemment Pascal ne leur semblait pas assez *sérieux*.

*

L'antidote de l'ennui est la peur. Il faut que le remède soit plus fort que le mal.

*

Si je pouvais m'élever au niveau de celui que j'aurais aimé être! Mais je ne sais quelle force, qui s'accroît avec les années, me tire vers le bas. Même pour remonter à *ma* surface, il me faut user de stratagèmes auxquels je ne peux penser sans rougir.

*

Il fut un temps où, chaque fois que j'essuyais quelque affront, pour éloigner de moi toutes velléité de vengeance, je m'imaginais bien calme dans ma tombe. Et je me radoucissais aussitôt. Ne méprisons pas trop notre cadavre : il peut servir à l'occasion.

*

Toute pensée dérive d'une sensation contrariée.

*

La seule façon de rejoindre autrui en profondeur est d'aller vers ce qu'il y a de plus profond en soi-même. En d'autres termes, de suivre le chemin inverse de celui que prennent les esprits dits « généreux ».

*

Que ne puis-je dire avec ce rabbin hassidique : « La bénédiction de ma vie, c'est que jamais je n'ai eu besoin d'une chose avant de la posséder! »

*

En permettant l'homme, la nature a commis beaucoup plus qu'une erreur de calcul : un attentat contre elle-même.

*

La peur rend *conscient*, la peur morbide et non la peur naturelle. Sans quoi les animaux auraient atteint un degré de conscience supérieur au nôtre.

*

En tant qu'orang-outang proprement dit, l'homme est vieux; en tant qu'orang-outang historique, il est relativement récent : un parvenu, qui n'a pas eu le temps d'apprendre comment *se tenir* dans la vie.

*

Après certaines expériences, on devrait changer de nom, puisque aussi bien on n'est plus le même. Tout prend un autre aspect, en commençant par la mort. Elle paraît proche et désirable, on se réconcilie avec elle, et on en arrive à la tenir pour « la meilleure amie de l'homme », comme l'appelle Mozart dans une lettre à son père agonisant.

*

Il faut souffrir jusqu'au bout, jusqu'au moment où l'on cesse de *croire* à la souffrance.

*

« La vérité demeure cachée pour celui qu'emplissent le désir et la haine. » (Le Bouddha.)
... C'est-à-dire pour tout *vivant*.

*

Attiré par la solitude, il reste pourtant dans le siècle : un stylite *sans colonne*.

*

« Vous avez eu tort de miser sur moi. »
Qui pourrait tenir ce langage? — Dieu et le Raté.

*

Tout ce que nous accomplissons, tout ce qui sort de nous, aspire à oublier ses origines, et n'y parvient qu'en se dressant contre nous. De là le signe négatif qui marque toutes nos réussites.

*

On ne peut rien dire de rien. C'est pourquoi il ne saurait y avoir une limite au nombre de livres.

*

L'échec, même répété, paraît toujours nouveau, alors que le succès, en se multipliant, perd tout intérêt, tout attrait. Ce n'est pas le malheur, c'est le bonheur, le bonheur insolent, il est vrai, qui conduit à l'aigreur et au sarcasme.

*

« Un ennemi est aussi utile qu'un Bouddha. » C'est bien cela. Car notre ennemi veille sur nous, il nous empêche de nous laisser aller. En signalant, en divulguant la moindre de nos défaillances, il nous conduit en ligne droite à notre salut, il met tout en œuvre pour que nous ne soyons pas indigne de l'idée qu'il s'est faite de nous. Aussi notre gratitude à son égard devrait-elle sans bornes.

*

On se ressaisit, et on adhère d'autant mieux à l'être, qu'on a réagi contre les livres négateurs, dissolvants, contre leur force nocive. Des livres fortifiants en somme, puisqu'ils suscitent l'énergie qui les nie. Plus ils contiennent de poison, plus ils exercent un effet salutaire, à condition qu'on les lise à contre-courant, comme on devrait lire tout livre, en commençant par le catéchisme.

*

Le plus grand service qu'on puisse rendre à un auteur est de lui interdire de travailler pendant un certain temps. Des tyrannies de courte durée seraient nécessaires, qui s'emploieraient à suspendre toute activité intellectuelle. La liberté d'expression *sans interruption aucune* expose les talents à un péril mortel, elle les oblige à se dépenser au-delà de leurs ressources et les empêche de stocker des sensations et des expériences. La liberté sans limites est un attentat contre l'esprit.

*

La pitié de soi est moins stérile qu'on ne croit. Dès que quelqu'un en ressent le moindre accès, il prend une pose de penseur, et, merveille des merveilles, il arrive à penser.

*

La maxime stoïcienne selon laquelle nous devons nous plier sans murmure aux choses qui ne dépendent pas de nous, ne tient compte que des malheurs extérieurs, qui échappent à notre volonté. Mais ceux qui viennent de nous-mêmes, comment nous en accommoder? Si nous sommes la source de nos maux, à qui nous en prendre? à nous-mêmes? Nous nous arrangeons heureusement pour oublier que nous sommes les vrais coupables, et d'ailleurs l'existence n'est tolérable que si nous renouvelons chaque jour ce mensonge et cet oubli.

*

Toute ma vie j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été éloigné de mon véritable lieu. Si l'expression « exil métaphysique » n'avait aucun sens, mon existence à elle seule lui en prêterait un.

*

Plus quelqu'un est comblé de dons, moins il avance sur le plan spirituel. Le talent est un obstacle à la vie intérieure.

*

Pour sauver le mot « grandeur » du pompiérisme, il ne faudrait s'en servir qu'à propos de l'insomnie ou de l'hérésie.

*

Dans l'Inde classique, le sage et le saint se rencontraient dans une seule et même personne. Pour avoir une idée d'une telle réussite, qu'on se représente, si on peut, une fusion entre la résignation et l'extase, entre un stoïcien froid et un mystique échevelé.

*

L'être est suspect. Que dire alors de la « vie », qui en est la déviation et la flétrissure?

*

Lorsqu'on nous rapporte un jugement défavorable sur nous, au lieu de nous fâcher, nous devrions songer à tout le mal que nous avons dit des autres, et trouver que c'est justice si on en dit également de nous. L'ironie veut qu'il n'y ait personne de plus vulnérable, de plus susceptible, de moins disposé à reconnaître ses propres défauts, que le médisant. Il suffit de lui citer une réserve infime qu'on a faite à son sujet, pour qu'il perde contenance, se déchaîne et se noie dans sa bile.

*

De l'extérieur, dans tout clan, toute secte, tout parti, règne l'harmonie; de l'intérieur, la discorde. Les conflits dans un monastère sont aussi fréquents et aussi envenimés que dans n'importe quelle société. Même lorsqu'ils désertent l'enfer, les hommes ne le font que pour le reconstituer ailleurs.

*

La moindre conversion est vécue comme un avancement. Il existe par bonheur des exceptions.

J'aime cette secte juive du dix-huitième siècle, dans laquelle on se ralliait au christianisme par volonté de déchoir, et j'aime non moins cet Indien de l'Amérique du Sud, qui, s'étant converti lui aussi, se lamentait de devenir la proie des vers, au lieu d'être dévoré par ses enfants, honneur qu'il aurait eu s'il n'avait pas abjuré les croyances de sa tribu.

*

Il est normal que l'homme ne s'intéresse plus à la religion mais aux religions, car ce n'est qu'à travers elles qu'il sera à même de comprendre les versions multiples de son affaïssement spirituel.

*

En récapitulant les étapes de notre carrière, il est humiliant de constater que nous n'avons pas eu les revers que nous méritions, que nous étions en droit d'espérer.

*

Chez certains, la perspective d'une fin plus ou moins proche excite l'énergie, bonne ou mauvaise, et les plonge dans une rage d'activité. Assez candides pour vouloir se perpétuer par leur entreprise ou par leur œuvre, ils s'acharnent à la terminer, à la conclure : plus un instant à perdre.

La même perspective invite d'autres à s'engouffrer dans l'à quoi bon, dans une clairvoyance stagnante, dans les irrécusables vérités du marasme.

*

« Maudit soit celui qui, dans les futures réimpressions de mes ouvrages, y aura changé sciemment quoi que ce soit, une phrase, ou seulement un mot, une syllabe, une lettre, un signe de ponctuation! »

Est-ce le philosophe, est-ce l'écrivain qui fit parler ainsi Schopenhauer? Les deux à la fois, et cette conjonction (que l'on songe au style effarant de n'importe quel ouvrage philosophique) est très rare. Ce n'est pas un Hegel qui aurait proféré malédiction semblable. Ni aucun autre philosophe de première grandeur, Platon excepté.

*

Rien de plus exaspérant que l'ironie sans faille, sans répit, qui ne vous laisse pas le temps de respirer, et encore moins de réfléchir, qui, au lieu d'être inapparente, occasionnelle, est massive, automatique, aux antipodes de sa nature essentiellement délicate. Tel est en tout cas l'usage qu'en fait l'Allemand, l'être qui, pour avoir le plus médité sur elle, est le moins capable de la manier.

*

L'anxiété n'est provoquée par rien, elle cherche à se donner une justification, et, pour y parvenir, se sert de n'importe quoi, des prétextes les plus misérables, auxquels elle s'accroche, après les avoir inventés. Réalité en soi qui précède ses expressions particulières, ses variétés, elle se suscite, elle s'engendre elle-même, elle est « création infinie », plus propre, comme telle, à rappeler les agissements de la divinité que ceux de la psyché.

*

Tristesse automatique : un robot élégiaque.

*

Devant une tombe, les mots : jeu, imposture, plaisanterie, rêve, s'imposent. Impossible de penser qu'exister soit un phénomène sérieux. Certitude d'une tricherie au départ, à la base. On devrait marquer au fronton des cimetières : « Rien n'est tragique. Tout est irréel. »

*

Je n'oublierai pas de sitôt l'expression d'horreur sur ce qui fut son visage, le rictus, l'effroi, l'extrême inconsolation, et l'agressivité. Il n'était pas content, non. Jamais je n'ai vu quelqu'un de si mal à l'aise dans son cercueil.

*

Ne regarde ni en avant ni en arrière, regarde en toi-même, sans peur ni regret. Nul ne descend en soi tant qu'il demeure esclave du passé ou de l'avenir.

*

Il est inélégant de reprocher à quelqu'un sa stérilité, quand elle est postulée, quand elle est son mode d'accomplissement, son rêve...

*

Les nuits où nous avons dormi sont comme si elles n'avaient jamais été. Restent seules dans notre mémoire celles où nous n'avons pas fermé l'œil : *nuit* veut dire nuit blanche.

*

J'ai transformé, pour n'avoir pas à les résoudre, toutes mes difficultés pratiques en difficultés théoriques. Face à l'Insoluble, je respire enfin...

*

A un étudiant qui voulait savoir où j'en étais par rapport à l'auteur de *Zarathoustra*, je répondis que j'avais cessé de le pratiquer depuis longtemps. Pourquoi? me demanda-t-il. — Parce que je le trouve trop *naïf*...

Je lui reproche ses emballements et jusqu'à ses ferveurs. Il n'a démolé des idoles que pour les remplacer par d'autres. Un faux iconoclaste, avec des côtés d'adolescent, et je ne sais quelle virginité, quelle innocence, inhérentes à sa carrière de solitaire. Il n'a observé les hommes que de loin. Les aurait-il regardé de près, jamais il n'eût pu concevoir ni prôner le surhomme, vision farfelue, risible, sinon grotesque, chimère ou lubie qui ne pouvait surgir que dans l'esprit de quelqu'un qui n'avait pas eu le temps de vieillir, de connaître le détachement, le long dégoût serein.

Bien plus proche m'est un Marc Aurèle. Aucune hésitation de ma part entre le lyrisme de la frénésie et la prose de l'acceptation : je trouve plus de réconfort, et même plus d'espoir, auprès d'un empereur fatigué qu'auprès d'un prophète fulgurant.

VI

J'aime cette idée hindoue suivant laquelle nous pouvons confier notre salut à quelqu'un d'autre, à un « saint » de préférence, et lui permettre de prier à notre place, de faire n'importe quoi pour nous sauver. C'est vendre son âme à Dieu...

*

« Le talent a-t-il donc besoin de passions? Oui, de beaucoup de passions réprimées. » (Joubert)
Il n'est pas un seul moraliste qu'on ne puisse convertir en précurseur de Freud.

*

On est toujours surpris de voir que les grands mystiques ont tant produit, qu'ils ont laissé un nombre si important de traités. Ils pensaient sans doute y célébrer Dieu et rien d'autre. Cela est vrai en partie, mais en partie seulement.

On ne crée pas une œuvre sans s'y attacher, sans s'y asservir. Écrire est l'acte le moins ascétique qui soit.

*

Quand je veille bien avant dans la nuit, je suis visité par mon mauvais génie comme le fut Brutus par le sien avant la bataille de Philippes...

*

« Est-ce que j'ai la gueule de quelqu'un qui doit faire quelque chose ici-bas? » — Voilà ce que j'aurais envie de répondre aux indiscrets qui m'interrogent sur mes activités.

*

On a dit qu'une métaphore « doit pouvoir être dessinée ». — Tout ce qu'on a fait d'original et de vivant en littérature depuis un siècle contredit cette remarque. Car si quelque chose a vécu, c'est la métaphore aux contours définis, la métaphore « cohérente ». C'est contre elle que la poésie n'a cessé de se rebeller, au point qu'une poésie morte est une poésie *frappée* de cohérence.

*

En écoutant le bulletin météorologique, forte émotion à cause de « pluies *éparses* ». Ce qui prouve bien que la poésie est en nous et non dans l'expression, encore qu'*épars* soit un adjectif susceptible de faire naître une certaine vibration.

*

Dès que je formule un doute, plus exactement : dès que je ressens le besoin d'en formuler un, j'éprouve un bien-être curieux, inquiétant. Il me serait de loin plus aisé de vivre sans trace de croyance que sans trace de doute. Doute dévastateur, doute nourricier!

*

Il n'y a pas de sensation *fausse*.

*

Rentrer en soi, y percevoir un silence aussi ancien que l'être, plus ancien même.

*

On ne désire la mort que dans les malaises vagues; on la fuit au moindre malaise précis.

*

Si je déteste l'homme, je ne pourrais pas dire avec la même facilité : je déteste l'*être* humain, pour la raison qu'il y a malgré tout dans ce mot *être* un rien de plein, d'énigmatique et d'attachant, qualités étrangères à l'idée d'homme.

*

Dans le *Dhammapada*, il est recommandé, pour obtenir la délivrance, de secouer la double chaîne du Bien et du Mal. Que le Bien lui-même soit une entrave, nous sommes trop arriérés spirituellement pour pouvoir l'admettre. Aussi ne serons-nous pas délivrés.

*

Tout tourne autour de la douleur; le reste est accessoire, voire inexistant, puisqu'on ne se souvient que de ce qui fait mal. Les sensations douloureuses étant seules réelles, il est à peu près inutile d'en éprouver d'autres.

*

Je crois avec ce fou de Calvin qu'on est prédestiné au salut ou à la réprobation dans le ventre de sa mère. On a déjà vécu sa vie avant de naître.

*

Est libre celui qui a discerné l'inanité de tous les points de vue, et libéré celui qui en a tiré les conséquences.

*

Point de sainteté sans un penchant pour le scandale. Cela n'est pas vrai seulement des saints. Quiconque se manifeste, de n'importe quelle manière, prouve qu'il possède, plus ou moins développé, le goût de la provocation.

*

Je *sens* que je suis libre, mais je *sais* que je ne le suis pas.

*

Je supprimai de mon vocabulaire mot après mot. Le massacre fini, un seul rescapé : *Solitude*.
Je me réveillai comblé.

*

Si j'ai pu tenir jusqu'à présent, c'est qu'à chaque abattement, qui me paraissait intolérable, un second succédait, plus atroce, puis un troisième, et ainsi de suite. Serais-je en enfer, que je souhaiterais en voir les cercles se multiplier, pour pouvoir escompter une épreuve nouvelle, plus riche que la précédente. Politique salubre, en matière de tourments tout au moins.

*

A quoi la musique fait appel en nous, il est difficile de le savoir; ce qui est certain, c'est qu'elle touche une zone si profonde que la folie elle-même n'y saurait pénétrer.

*

Nous aurions dû être dispensés de traîner un corps. Le fardeau du *moi* suffisait.

*

Pour reprendre goût à certaines choses, pour me refaire une « âme », un sommeil de plusieurs périodes cosmiques serait le bienvenu.

*

Je n'ai jamais pu comprendre cet ami qui, revenu de Laponie, me disait l'oppression qu'on ressent quand on ne rencontre pas durant des jours et des jours la moindre trace d'homme.

*

Un écorché érigé en théoricien du détachement, un convulsionnaire qui joue au sceptique.

*

Enterrement dans un village normand. Je demande des détails à un paysan qui regardait de loin le cortège. « Il était encore jeune, à peine soixante ans. On l'a trouvé mort dans les champs. Que voulez-vous? C'est comme ça... C'est comme ça... C'est comme ça... »

Ce refrain, qui me parut cocasse sur le coup, me harcela ensuite. Le bonhomme ne se doutait pas qu'il disait de la mort tout ce qu'on peut en dire et tout ce qu'on en sait.

*

J'aime lire comme lit une concierge : m'identifier à l'auteur et au livre. Toute autre attitude me fait penser au dépeceur de cadavres.

*

Dès que quelqu'un se convertit à quoi que ce soit, on l'envie tout d'abord, puis on le plaint, ensuite on le méprise.

*

Nous n'avions rien à nous dire, et, tandis que je proférais des paroles oiseuses, je sentais que la terre coulait et que je dégringolais avec elle à une vitesse qui me donnait le tournis.

*

Des années et des années pour se réveiller de ce sommeil où se prélassent les autres; et puis des années et des années, pour fuir ce réveil...

*

Quand il me faut mener à bien une tâche que j'ai assumée par nécessité ou par goût, à peine m'y suis-je attaqué, que tout me semble important, tout me séduit, sauf elle.

*

Réfléchir à ceux qui n'en ont plus pour longtemps, qui savent que tout est aboli pour eux, sauf le temps où se déroule la pensée de leur fin. S'adresser à ce temps là. Écrire pour des *gladiateurs*...

*

L'érosion de notre être par nos infirmités : le vide qui en résulte est rempli par la présence de la conscience, que dis-je? — ce vide *est* la conscience elle-même.

*

La désagrégation morale lorsqu'on séjourne dans un endroit trop beau. Le moi se dissout au contact du paradis.

C'est sans doute pour éviter ce péril, que le premier homme fit le choix que l'on sait.

*

Tout bien considéré, il y a eu plus d'affirmations que de négations — jusqu'ici tout au moins. Nions donc sans remords. Les croyances pèseront toujours plus lourd dans la balance.

*

La substance d'une œuvre c'est l'impossible — ce que nous n'avons pu atteindre, ce qui ne pouvait pas nous être donné : c'est la somme de toutes les choses qui nous furent refusées.

*

Gogol, dans l'espoir d'une « régénération », se rendant à Nazareth et s'y ennuyant comme « dans une gare en Russie », c'est bien ce qui nous arrive à tous quand nous cherchons au-dehors ce qui ne peut exister qu'en nous.

*

Se tuer parce qu'on est ce qu'on est, oui, mais non parce que l'humanité entière vous cracherait à la figure!

*

Pourquoi craindre le néant qui nous attend alors qu'il ne diffère pas de celui qui nous précède, cet argument des Anciens contre la peur de la mort est irrecevable en tant que consolation. *Avant*, on avait la chance de ne pas exister; maintenant on existe, et c'est cette parcelle d'existence, donc d'infortune, qui redoute de disparaître. Parcelle n'est pas le mot, puisque chacun se préfère ou, tout au moins, s'égale, à l'univers.

*

Quand nous discernons l'irréalité en tout, nous devenons nous-mêmes irréels, nous commençons à nous survivre, si forte que soit notre vitalité, si impérieux nos instincts. Mais ce ne sont plus que de faux instincts, et de la fausse vitalité.

*

Si tu es voué à te ronger, rien ne pourra t'en empêcher : une vétille t'y poussera à l'égal d'un grand chagrin. Résigne-toi à te morfondre en toute occasion : ainsi le veut ton lot.

*

Vivre, c'est perdre du terrain.

*

Dire que tant et tant ont *réussi* à mourir!

*

Impossible de ne pas en vouloir à ceux qui nous écrivent des lettres bouleversantes.

*

Dans une province reculée de l'Inde, on expliquait tout par les rêves et, ce qui est plus important, on s'en inspirait pour guérir les maladies. C'est d'après eux aussi qu'on réglait les affaires, quotidiennes ou capitales. Jusqu'à l'arrivée des Anglais. Depuis qu'ils sont là, disait un indigène, nous ne rêvons plus.

Dans ce qu'il est convenu d'appeler « civilisation », réside indéniablement un principe diabolique dont l'homme a pris conscience trop tard, quand il n'était plus possible d'y remédier.

*

La lucidité sans le correctif de l'ambition conduit au marasme. Il faut que l'une s'appuie sur l'autre, que l'une combatte l'autre *sans la vaincre*, pour qu'une œuvre, pour qu'une vie soit possible.

*

On ne peut pardonner à ceux qu'on a portés aux nues, on est impatient de rompre avec eux, de briser la chaîne la plus délicate qui existe : celle de l'admiration..., non par insolence mais par aspiration à se retrouver, à être libre, à être soi. On n'y parvient que par un acte d'injustice.

*

Le problème de la responsabilité n'aurait de sens que si on nous avait consulté avant notre naissance et que nous eussions consenti à être précisément celui que nous sommes.

*

L'énergie et la virulence de mon *taedium vitae* ne laissent pas de me confondre. Tant de vigueur dans un mal si défaillant! Je dois à ce paradoxe l'incapacité où je suis de choisir enfin ma dernière heure.

*

Pour nos actes, pour notre vitalité tout simplement, la prétention à la lucidité est aussi funeste que la lucidité elle-même.

*

Les enfants se retournent, doivent se retourner contre leurs parents, et les parents n'y peuvent rien, car ils sont soumis à une loi qui régit les rapports des vivants en général, à savoir que chacun engendre son propre ennemi.

*

On nous a tant appris à nous cramponner aux choses que, lorsque nous voulons nous en affranchir, nous ne savons pas comment nous y prendre. Et si la mort ne venait pas nous y aider, notre entêtement à subsister nous ferait trouver une formule d'existence par-delà l'usure, par-delà la sénilité elle-même.

*

Tout s'explique à merveille si on admet que la naissance est un événement néfaste ou tout au moins inopportun; mais si l'on est d'un autre avis, on doit se résigner à l'inintelligible, ou alors tricher comme tout le monde.

*

Dans un livre gnostique du deuxième siècle de notre ère, il est dit : « La prière de l'homme triste n'a jamais la force de monter jusqu'à Dieu. »

... Comme on ne prie que dans l'abattement, on en déduira qu'aucune prière jamais n'est parvenue à destination.

*

Il était au-dessus de tous, et il n'y était pour rien : il avait simplement *oublié* de désirer...

*

Dans l'ancienne Chine, les femmes, lorsqu'elles étaient en proie à la colère ou au chagrin, montaient sur de petites estrades, dressées spécialement pour elles dans la rue, et y donnaient libre cours à leur fureur ou à leurs lamentations. Ce genre de confessionnal devrait être ressuscité et adopté un peu partout, ne fût-ce que pour remplacer celui, désuet, de l'Église, ou celui, inopérant, de telle ou telle thérapeutique.

*

Ce philosophe manque de tenue ou, pour sacrifier au jargon, de « forme intérieure ». Il est trop fabriqué pour être vivant ou seulement « réel ». C'est une poupée sinistre. Quel bonheur de savoir que je ne rouvrirai plus jamais ses livres!

*

Personne ne clame qu'il se porte bien et qu'il est libre, et pourtant c'est ce que devraient faire tous ceux qui connaissent cette double bénédiction. Rien ne nous dénonce davantage que notre incapacité à hurler nos chances.

*

Avoir toujours tout raté, par amour du découragement!

*

L'unique moyen de sauvegarder sa solitude est de blesser tout le monde, en commençant par ceux qu'on aime.

*

Un livre est un suicide différé.

*

On a beau dire, la mort est ce que la nature a trouvé de mieux pour contenter tout le monde. Avec chacun de nous, tout s'évanouit, tout cesse pour toujours. Quel avantage, quel abus! Sans le moindre effort de notre part, nous disposons de l'univers, nous l'entraînons dans notre disparition. Décidément, mourir est immoral...

VII

Si vos épreuves, au lieu de vous dilater, de vous mettre dans un état d'euphorie énergique, vous dépriment et vous aigrissent, sachez que vous n'avez pas de vocation spirituelle.

*

Vivre dans l'expectative, miser sur le futur ou sur un simulacre de futur, à tel point nous y sommes habitués, que nous n'avons conçu l'idée d'immortalité que par un besoin d'attendre *durant l'éternité*.

*

Toute amitié est un drame inapparent, une suite de blessures subtiles.

*

Luther mort par Lucas Fortnagel. Masque terrifiant, agressif, plébéien, d'un sublime porc... qui rend bien les traits de celui qu'on ne saurait assez louer d'avoir proclamé : « Les rêves sont menteurs; chier dans son lit, il n'y a que ça de vrai. »

*

Plus on vit, moins il semble utile d'avoir vécu.

*

A vingt ans, ces nuits où des heures durant je restais le front collé à la vitre, en regardant dans le noir...

*

Aucun autocrate n'a disposé d'un pouvoir comparable à celui dont jouit un pauvre bougre qui envisage de se tuer.

*

S'éduquer à ne pas laisser de traces, c'est une guerre de chaque instant qu'on se fait à soi-même, à seule fin de se prouver qu'on pourrait, si l'on y tenait, devenir un sage...

*

Exister est un état aussi peu concevable que son contraire, que dis-je? plus inconcevable encore.

*

Dans l'Antiquité, les « livres » étaient si coûteux, qu'on ne pouvait en amasser, à moins d'être roi, tyran ou... Aristote, le premier à posséder une bibliothèque digne de ce nom.

Une pièce à charge de plus au dossier de ce philosophe, si funeste déjà à tant d'égards.

*

Si je me conformais à mes convictions les plus intimes, je cesserais de me manifester, de réagir de quelque manière que ce soit. Or je suis encore capable de *sensations*...

*

Un monstre, si horrible soit-il, nous attire secrètement, nous poursuit, nous hante. Il représente, grossis, nos avantages et nos misères, il *nous* proclame, il est notre porte-drapeau.

*

Au cours des siècles, l'homme s'est échiné à croire, il est passé de dogme en dogme, d'illusion en illusion, et a consacré très peu de temps aux doutes, brefs intervalles entre ses périodes d'aveuglement. A vrai dire, ce n'étaient pas des doutes mais des pauses, des moments de répit, consécutifs aux fatigues de la foi, de toute foi.

*

L'innocence, état parfait, le seul peut-être, il est incompréhensible qui celui qui en jouit veuille en sortir. Pourtant l'histoire, depuis ses commencements jusqu'à nous, n'est que cela et rien que cela.

*

Je ferme les rideaux, et j'attends. En fait je n'attends rien, je me rends seulement *absent*. Nettoyé, ne serait-ce que pour quelques minutes, des impuretés qui ternissent et encombrant l'esprit, j'accède à une conscience d'où le moi est évacué, et je suis aussi apaisé que si je reposais en dehors de l'univers.

*

Dans un exorcisme du Moyen Age, on énumère toutes les parties du corps, même les moindres, que le démon est invité à quitter : on dirait un traité d'anatomie fou, qui séduit par l'excès de précision, la profusion de détails et l'inattendu. Une incantation minutieuse. *Sors des ongles!* C'est insensé mais non exempt d'effet poétique. Car la vraie poésie n'a rien de commun avec la « poésie ».

*

Dans tous nos rêves, même s'ils remontent au Déluge, est présent sans exception, ne fût-ce que pendant une fraction de seconde, quelque incident minime dont nous avons été témoins la veille. Cette régularité, que je n'ai pas cessé de vérifier pendant des années, est la seule constante, la seule loi ou apparence de loi, qu'il m'a été donné de constater dans l'incroyable gâchis nocturne.

*

La force dissolvante de la conversation. On comprend pourquoi et la méditation et l'action exigent le silence.

*

La certitude de n'être qu'un accident m'a escorté dans toutes les circonstances, propices ou contraires, et si elle m'a préservé de la tentation de me croire nécessaire, elle ne m'a pas en revanche tout à fait guéri d'une certaine infatuation inhérente à la perte des illusions.

*

Il est rare de tomber sur un esprit libre, et quand on en rencontre un, on s'aperçoit que le meilleur de lui-même ne se révèle pas dans ses ouvrages (quand on écrit, on porte mystérieusement des chaînes) mais dans ces confidences où, dégagé de ses convictions ou de ses poses, comme de tout souci de rigueur ou d'honorabilité, il étale ses faiblesses. Et où il fait figure d'hérétique par rapport à lui-même.

*

Si le métèque n'est pas créateur en matière de langage, c'est parce qu'il veut faire *aussi bien* que les indigènes : qu'il y arrive ou non, cette ambition est sa perte.

*

Je commence et recommence une lettre, je n'avance pas, je piétine : quoi dire et comment? Je ne sais même plus à qui elle était destinée. Il n'est guère que la passion ou l'intérêt qui trouve immédiatement le ton qu'il faut. Par malheur, le détachement est indifférence au langage, insensibilité aux mots. Or, c'est en perdant le contact avec les mots qu'on perd le contact avec les êtres.

*

Chacun a fait, à un moment donné, une expérience extraordinaire, qui sera pour lui, à cause du souvenir qu'il en garde, l'obstacle capital à sa métamorphose intérieure.

*

Je ne connais la paix que lorsque mes ambitions s'endorment. Dès qu'elles se réveillent, l'inquiétude me reprend. La vie est un état d'ambition. La taupe qui creuse ses couloirs est ambitieuse. L'ambition est en effet partout, et on en voit les traces jusque sur le visage des morts.

*

Aller aux Indes, à cause du Védânta ou du bouddhisme, autant venir en France à cause du jansénisme. Encore celui-ci est-il plus récent, puisqu'il n'a disparu que depuis trois siècles.

*

Pas le moindre soupçon de réalité nulle part, sinon dans mes sensations de non-réalité.

*

Exister serait une entreprise totalement impraticable si on cessait d'accorder de l'importance à ce qui n'en a pas.

*

Pourquoi la Gîtâ place-t-elle si haut « le renoncement au fruit des actes »?

Parce que ce renoncement est rare, irréalisable, contraire à notre nature, et que, y parvenir, c'est détruire l'homme qu'on a été et qu'on est, tuer en soi-même tout le passé, l'œuvre de millénaires, s'affranchir, en un mot, de l'Espèce, de cette hideuse et immémoriale racaille.

*

Il fallait s'en tenir à l'état de larve, se dispenser d'évoluer, demeurer inachevé, se plaire à la sieste des éléments, et se consumer paisiblement dans une extase embryonnaire.

*

La vérité réside dans le drame individuel. Si je souffre réellement, je souffre beaucoup plus qu'un individu, je dépasse la sphère de mon moi, je rejoins l'essence des autres. La seule manière de nous acheminer vers l'universel est de nous occuper uniquement de ce qui nous regarde.

*

Quand on est *fixé* au doute, on ressent plus de volupté à faire des considérations sur lui qu'à le pratiquer.

*

Si on veut connaître un pays, on doit pratiquer ses écrivains de second ordre, qui seuls en reflètent la vraie nature. Les autres dénoncent ou transfigurent la nullité de leurs compatriotes : ils ne veulent ni ne peuvent se mettre de plain-pied avec eux. Ce sont des témoins suspects.

*

Dans ma jeunesse il m'arrivait de ne pas fermer l'œil pendant des semaines. Je vivais dans le jamais vécu, j'avais le sentiment que le temps de toujours, avec l'ensemble de ses instants, s'était ramassé et concentré en moi, où il culminait, où il triomphait. Je le faisais, bien entendu, avancer, j'en étais le promoteur et le porteur, la cause et la substance, et c'est en agent et en complice que je participais à son apothéose. Dès que le sommeil s'en va, l'inouï devient quotidien, facile : on y entre sans préparatifs, on s'y installe, on s'y vautre.

*

Le nombre prodigieux d'heures que j'aurais gaspillées à m'interroger sur le « sens » de tout ce qui est, de tout ce qui arrive... Mais ce tout n'en comporte aucun, les esprits sérieux le savent. Aussi emploient-ils leur temps et leur énergie à des tâches plus utiles.

*

Mes affinités avec le byronisme russe, de Pétchorine à Stavroguine, mon ennui et ma passion pour l'ennui.

*

X, que je n'apprécie pas spécialement, était en train de raconter une histoire si stupide que je m'éveillai en sursaut. Ceux que nous n'aimons pas brillent rarement dans nos rêves.

*

Les vieux, faute d'occupations, ont l'air de vouloir résoudre on ne sait quoi de très compliqué et d'y vouer toutes les capacités dont ils disposent encore. Telle est peut-être la raison pour laquelle ils ne se tuent pas en masse, comme ils devraient le faire s'ils étaient un tantinet moins absorbés.

*

L'amour le plus passionné ne rapproche pas deux êtres autant que le fait la calomnie. Inséparables, le calomniateur et le calomnié constituent une unité « transcendante », ils sont pour toujours soudés l'un à l'autre. Rien ne pourra les disjoindre. L'un fait le mal, l'autre le subit, mais s'il le subit, c'est qu'il s'y est accoutumé, qu'il ne peut plus s'en passer, qu'il le réclame même. Il sait que ses vœux seront comblés, qu'on ne l'oubliera jamais, qu'il sera, quoiqu'il arrive, éternellement présent dans l'esprit de son infatigable bienfaiteur.

*

Le moine errant, c'est ce qu'on a fait de mieux jusqu'ici. En arriver à n'avoir plus à *quoi* renoncer! Tel devrait être le rêve de tout esprit détrompé.

*

La négation sanglotante — seule forme tolérable de négation.

*

Heureux Job, qui n'étais pas obligé de commenter tes cris!

*

Tard dans la nuit. J'aimerais me déchaîner et fulminer, entreprendre une action sans précédent pour me décrisper, mais je ne vois pas contre qui ni contre quoi...

*

M^{me} d'Heudicourt, observe Saint-Simon, n'avait de sa vie dit du bien de personne qu'avec « quelques *mais* accablants ».

Merveilleuse définition, non pas de la médisance, mais de la conversation en général.

*

Tout ce qui vit fait du *bruit*. — Quel plaidoyer pour le minéral!

*

Bach était querelleur, processif, regardant, avide de titres, d'honneurs, etc. Eh bien! qu'est-ce que cela peut faire? Un musicologue, énumérant les cantates qui ont la mort pour thème, a pu dire que jamais mortel n'en eut autant la nostalgie. Cela seul compte. Le reste relève de la biographie.

*

Le malheur d'être incapable d'états neutres autrement que par la réflexion et l'effort. Ce qu'un idiot obtient d'emblée, il faut qu'on se démène nuit et jour pour y atteindre, et seulement par à-coups!

*

J'ai toujours vécu avec la vision d'une immensité d'instants en marche contre moi. Le temps aura été ma forêt de Dunsinane.

*

Les questions pénibles ou blessantes que nous posent les malappris, nous irritent, nous troublent, et peuvent avoir sur nous le même effet que certains procédés dont use telle technique orientale. Une stupidité épaisse, agressive, pourquoi ne déclencherait-elle pas l'illumination? Elle vaut bien un coup de bâton sur la tête.

*

La connaissance n'est pas possible, et, si même elle l'était, elle ne résoudrait rien. Telle est la position du douteur. Que veut-il, que cherche-t-il donc? Ni lui ni personne ne le saura jamais.

Le scepticisme est l'ivresse de l'impasse.

*

Assiégé par les autres, j'essaie de m'en dégager, sans grand succès, il faut bien le dire. Je parviens néanmoins à me ménager chaque jour quelques secondes d'entretien avec *celui que j'aurais voulu être*.

*

Arrivé à un certain âge, on devrait changer de nom et se réfugier dans un coin perdu où l'on ne connaîtrait personne, où l'on ne risquerait de revoir ni amis ni ennemis, où l'on mènerait la vie paisible d'un malfaiteur surmené.

*

On ne peut réfléchir et être modeste. Dès que l'esprit se met en branle, il se substitue à Dieu et à n'importe quoi. Il est indiscretion, empiètement, profanation. Il ne « travaille » pas, il disloque. La tension que trahissent ses démarches en révèle le caractère brutal, implacable. Sans une bonne dose de férocité, on ne saurait conduire une pensée jusqu'au bout.

*

La plupart des chambardeurs, des visionnaires et des sauveurs ont été soit épileptiques, soit dyspeptiques. Sur les vertus du haut mal, il y a unanimité; aux embarras gastriques en revanche on reconnaît moins de mérites. Cependant rien n'invite davantage à tout chambouler qu'une digestion qui ne se laisse pas oublier.

*

Ma mission est de souffrir pour tous ceux qui souffrent *sans le savoir*. Je dois payer pour eux, expier leur inconscience, la chance qu'ils ont d'ignorer à quel point ils sont malheureux.

*

Chaque fois que le Temps me martyrise, je me dis que l'un de nous deux doit sauter, qu'il n'est pas possible de continuer indéfiniment dans ce cruel face à face...

*

Quand nous sommes aux extrémités du cafard, tout ce qui vient l'alimenter, lui offrir un surcroît de matière, l'élève à un niveau où nous ne pouvons plus le suivre, et le rend ainsi trop grand, trop démesuré : quoi d'étonnant que nous en arrivions à ne plus le regarder comme nôtre?

*

Un malheur prédit, lorsqu'il survient enfin, est dix, cent fois plus dur à supporter qu'un malheur que nous n'attendions pas. Tout au long de nos appréhensions, nous l'avons vécu d'avance, et, quand il surgit, ces tourments passés s'ajoutent aux présents, et forment ensemble une masse d'un poids intolérable.

*

Il tombe sous le sens que Dieu était une solution, et qu'on n'en trouvera jamais une aussi satisfaisante.

*

Je n'admirerais pleinement qu'un homme déshonoré — et heureux. Voilà quelqu'un, me dirais-je, qui fait fi de l'opinion de ses semblables et qui puise bonheur et consolation en lui seul.

*

L'homme du Rubicon avait, après Pharsale, pardonné à trop de monde. Une telle magnanimité parut offensante à ceux de ses amis qui l'avaient trahi et qu'il avait humiliés en les traitant sans rancune. Ils se sentaient diminués, bafoués, et ils le punirent pour sa clémence ou pour son mépris : il refusait donc de s'abaisser au ressentiment ! Se fût-il comporté en tyran, qu'ils l'auraient épargné. Mais ils lui en voulaient parce qu'il n'avait pas daigné leur inspirer suffisamment de peur.

*

Tout ce qui *est* engendre, tôt ou tard, le cauchemar. Tâchons donc d'inventer quelque chose de mieux que l'être.

*

La philosophie, qui s'était donné pour tâche de miner les croyances, lorsqu'elle vit le christianisme se répandre et sur le point de vaincre, fit cause commune avec le paganisme, dont les superstitions lui semblèrent préférables aux insanités triomphantes. En attaquant les dieux et en les démolissant, elle avait cru libérer les esprits ; en réalité, elle les livrait à une servitude nouvelle, pire que l'ancienne, le dieu qui allait se substituer aux dieux n'ayant un faible spécial ni pour la tolérance ni pour l'ironie.

La philosophie, objectera-t-on, n'est pas responsable de l'avènement de ce dieu, ce n'est pas lui qu'elle recommandait. Sans doute, mais elle aurait dû se douter qu'on ne saurait pas impunément les dieux, que d'autres viendraient prendre leur place et qu'elle n'avait rien à gagner au change.

*

Le fanatisme est la mort de la conversation. On ne bavarde pas avec un candidat au martyre. Que dire à quelqu'un qui refuse de pénétrer vos raisons et qui, du moment que l'on ne s'incline pas devant les siennes, aimerait mieux périr que céder ? Vivement des dilettantes et des sophistes qui, eux du moins, entrent dans *toutes* les raisons...

*

C'est s'investir d'une supériorité bien abusive que de dire à quelqu'un ce qu'on pense de lui et de ce qu'il fait. La franchise n'est pas compatible avec un sentiment délicat, elle ne l'est même pas avec une exigence éthique.

*

Nos proches, entre tous, mettent le plus volontiers nos mérites en doute. La règle est universelle : le Bouddha lui-même n'y échappa pas : c'est un de ses cousins qui s'acharna le plus contre lui, et ensuite seulement, Mârâ, le diable.

*

Pour l'anxieux, il n'existe pas de différence entre succès et fiasco. Sa réaction à l'égard de l'un et de l'autre est la même. Les deux le dérangent également.

*

Quand je me tracasse un peu trop parce que je ne travaille pas, je me dis que je pourrais aussi bien être mort et qu'ainsi je travaillerais encore moins...

*

Plutôt dans un égout que sur un piédestal.

*

Les avantages d'un état d'éternelle virtualité me paraissent si considérables, que, lorsque je me mets à les dénombrer, je n'en reviens pas que le passage à l'être ait pu s'opérer jamais.

*

Existence = Tourment. L'équation me paraît évidente. Elle ne l'est pas pour tel de mes amis. Comment l'en convaincre? Je ne peux lui *prêter* mes sensations; or, elles seules auraient le pouvoir de le persuader, de lui apporter ce supplément de mal-être qu'il réclame avec insistance depuis si longtemps.

*

Si on voit les choses en noir, c'est parce qu'on les pèse dans le noir, parce que les pensées sont en général fruit de veilles, partant d'obscurité. Elles ne peuvent s'adapter à la vie pour la raison qu'elles n'ont pas été pensées *en vue* de la vie. L'idée des suites qu'elles pourraient comporter n'effleure même pas l'esprit. On est en dehors de tout calcul humain, de toute idée de salut ou de perdition, d'être ou de non-être, on est dans un silence à part, modalité supérieure du vide.

*

N'avoir pas encore digéré l'affront de naître.

*

Se dépenser dans des conversations autant qu'un épileptique dans ses crises.

*

Pour vaincre l'affolement ou une inquiétude tenace, il n'est rien de tel que de se figurer son propre enterrement. Méthode efficace, à la portée de tous. Pour n'avoir pas à y recourir trop souvent dans la journée, le mieux serait d'en éprouver le bienfait dès le lever. Ou alors de n'en user qu'à des moments exceptionnels, comme le pape Innocent IX qui, ayant commandé un tableau où il était représenté sur son lit de mort, y jetait un regard chaque fois qu'il lui fallait prendre une décision importante.

*

Il n'est pas de négateur qui ne soit assoiffé de quelque catastrophique *oui*.

*

On peut être certain que l'homme n'atteindra jamais à des profondeurs comparables à celles qu'il connut pendant des siècles d'entretien égoïste avec *son* Dieu.

*

Pas un instant où je ne sois extérieur à l'univers!

... A peine m'étais-je apitoyé sur moi-même, sur ma condition de pauvre type, que je m'aperçus que les termes par lesquels je qualifiais mon malheur étaient ceux-là mêmes qui définissent la première particularité de « l'être suprême ».

*

Aristote, Thomas d'Aquin, Hegel — trois asservisseurs de l'esprit. La pire forme de despotisme est le *système*, en philosophie et en tout.

*

Dieu est ce qui survit à l'évidence que rien ne mérite d'être pensé.

*

Jeune, aucun plaisir ne valait celui de me créer des ennemis. Maintenant, dès que je m'en fais un, ma première pensée est de me réconcilier avec lui, pour que je n'aie plus à m'en occuper. Avoir des ennemis est une grande responsabilité. Mon fardeau me suffit, je ne peux plus porter celui des autres.

*

La joie est une lumière qui se dévore elle-même, intarissablement; c'est le soleil à ses *débuts*.

*

Quelques jours avant sa mort, Claudel remarquait qu'on ne devrait pas appeler Dieu infini mais inépuisable. Comme si cela ne revenait pas au même, ou presque! N'empêche que ce souci d'exactitude, ce scrupule verbal au moment où il notait que son « bail » avec la vie était sur le point de cesser, est plus exaltant qu'un mot ou un geste « sublime ».

*

L'insolite n'est pas un critère. Paganini est plus surprenant et plus imprévisible que Bach.

*

Il faudrait se répéter chaque jour : Je suis l'un de ceux qui, par milliards, se traînent sur la surface du globe. L'un d'eux, et rien de plus. Cette banalité justifie n'importe quelle conclusion, n'importe quel comportement ou acte : débauche, chasteté, suicide, travail, crime, paresse ou rébellion.

... D'où il suit que chacun a raison de faire ce qu'il fait.

*

Tzintzoum. Ce mot risible désigne un concept majeur de la Kabbale. Pour que le monde existât, Dieu, qui était tout et partout, consentit à se rétrécir, à laisser un espace vide qui ne fût pas habité par lui : c'est dans ce « trou » que le monde prit place.

Ainsi occupons-nous le terrain vague qu'il nous a concédé par miséricorde ou par caprice. Pour que nous soyons, il s'est contracté, il a limité sa souveraineté. Nous sommes le produit de son amenuisement volontaire, de son effacement, de son absence partielle. Dans sa folie, il s'est donc amputé de nous. Que n'eut-il le bon sens et le bon goût de rester *entier*!

*

Dans l'« Évangile selon les Égyptiens », Jésus proclame : « Les hommes seront les victimes de la mort, tant que les femmes enfanteront. » Et précise : « Je suis venu détruire les œuvres de la femme. »

Quand on fréquente les vérités extrêmes des gnostiques, on aimerait aller, si possible, encore plus loin, dire quelque chose de jamais dit, qui pétrifie ou pulvérise l'histoire, quelque chose qui relève d'un néronisme cosmique, d'une démence à l'échelle de la matière.

*

Traduire une obsession, c'est la projeter hors de soi, c'est la chasser, c'est l'exorciser. Les obsessions sont les *démons* d'un monde sans foi.

*

L'homme accepte la mort mais non l'heure de sa mort. Mourir n'importe quand, sauf quand il faut que l'on meure!

*

Dès qu'on pénètre dans un cimetière, un sentiment de complète dérision bannit tout souci métaphysique. Ceux qui cherchent du « mystère » partout ne vont pas nécessairement au fond des choses. Le plus souvent le « mystère », comme l'« absolu », ne correspond qu'à un tic de l'esprit. C'est un mot dont on ne devrait se servir que lorsqu'on ne peut faire autrement, dans des cas vraiment désespérés.

*

Si je récapitule mes projets qui sont restés tels et ceux qui se sont réalisés, j'ai tout lieu de regretter que ces derniers n'aient pas eu le sort des premiers.

*

« Celui qui est enclin à la luxure est compatissant et miséricordieux; ceux qui sont enclins à la pureté ne le sont pas. » (Saint Jean Climaque.)

Pour dénoncer avec une telle netteté et une telle vigueur, non pas les mensonges, mais l'essence même de la morale chrétienne, et de toute morale, il y fallait un saint, ni plus ni moins.

*

Nous acceptons sans frayeur l'idée d'un sommeil ininterrompu; en revanche un éveil *éternel* (l'immortalité, si elle était concevable, serait bien cela), nous plonge dans l'effroi.

L'inconscience est une patrie; la conscience, un exil.

*

Toute impression profonde est voluptueuse ou funèbre, ou les deux à la fois.

*

Personne n'a été autant que moi persuadé de la futilité de tout, personne non plus n'aura pris au tragique un si grand nombre de choses futiles.

*

Ishi, Indien américain, le dernier de son clan, après s'être caché pendant des années par peur des Blancs, réduit aux abois, se rendit un jour de plein gré aux exterminateurs des siens. Il croyait qu'on lui réserverait le même traitement. On le fêta. Il n'avait pas de postérité, il était vraiment le dernier.

L'humanité, une fois détruite ou simplement éteinte, on peut se figurer un survivant, l'unique, qui errerait sur la terre, sans même avoir *à qui* se livrer...

*

Au plus intime de lui-même, l'homme aspire à rejoindre la condition qu'il avait *avant* la conscience. L'histoire n'est que le détour qu'il emprunte pour y parvenir.

*

Une seule chose importe : apprendre à être perdant.

*

Tout phénomène est une version dégradée d'un autre phénomène plus vaste : le temps, une tare de l'éternité; l'histoire, une tare du temps; la vie, tare encore, de la matière.

Qu'est-ce qui est alors normal, qu'est-ce qui est sain? L'éternité? Elle-même n'est qu'une infirmité de Dieu.

VIII

Sans l'idée d'un univers raté, le spectacle de l'injustice sous tous les régimes conduirait même un aboulique à la camisole de force.

*

Anéantir donne un sentiment de puissance et flatte quelque chose d'obscur, d'*originel* en nous. Ce n'est pas en érigeant, c'est en pulvérisant que nous pouvons deviner les satisfactions secrètes d'un dieu. D'où l'attrait de la destruction et les illusions qu'elle suscite chez les frénétiques de tout âge.

*

Chaque génération vit dans l'absolu : elle se comporte comme si elle était parvenue au sommet, sinon à la fin, de l'histoire.

*

N'importe quel peuple, à un certain moment de sa carrière, se croit *élu*. C'est alors qu'il donne le meilleur et le pire de lui-même.

*

Que la Trappe soit née en France plutôt qu'en Italie ou en Espagne, ce n'est pas là un hasard. Les Espagnols et les Italiens parlent sans arrêt, c'est entendu, mais ils ne *s'écoutent* pas parler, alors que le Français savoure son éloquence, n'oublie jamais qu'il parle, en est on ne peut plus conscient. Lui seul pouvait considérer le silence comme une épreuve et une ascèse.

*

Ce qui me gâte la grande Révolution, c'est que tout s'y passe sur une scène, que les promoteurs en sont des comédiens-nés, que la guillotine n'est qu'un décor. L'histoire de France, dans son ensemble, paraît une histoire sur commande, une histoire *jouée* : tout y est parfait du point de vue théâtral. C'est une représentation, une suite de gestes, d'événements qu'on regarde plutôt qu'on ne subit, un spectacle de dix siècles. De là l'impression de frivolité que donne même la Terreur, vue de loin.

*

Les sociétés prospères sont de loin plus fragiles que les autres, puisqu'il ne leur reste à attendre que leur propre ruine, le bien-être n'étant pas un idéal quand on le possède, et encore moins quand il est là depuis des générations. Sans compter que la nature ne l'a pas inclus dans ses calculs et qu'elle ne saurait le faire sans périr.

*

Si les nations devenaient apathiques en même temps, il n'y aurait plus de conflits, plus de guerres, plus d'empires. Mais le malheur veut qu'il y ait des peuples jeunes, et des jeunes tout court — obstacle majeur aux rêves des philanthropes : faire en sorte que tous les hommes parviennent au même degré de lassitude ou d'avachissement...

*

On doit se ranger du côté des opprimés en toute circonstance, même quand ils ont tort, sans pourtant perdre de vue qu'ils sont pétris de la même boue que leurs oppresseurs.

*

Le propre des régimes agonisants est de permettre un mélange confus de croyances et de doctrines, et de donner en même temps l'illusion qu'on pourra retarder indéfiniment l'heure du choix...

C'est de là — et uniquement de là — que dérive le charme des périodes prérévolutionnaires.

*

Seules les fausses valeurs ont cours, pour la raison que tout le monde peut les assimiler, les contrefaire (le faux au second degré). Une idée qui réussit est nécessairement une pseudo-idée.

*

Les révolutions sont le *sublime* de la mauvaise littérature.

*

Ce qui est fâcheux dans les malheurs publics, c'est que n'importe qui s'estime assez compétent pour en parler.

*

Le droit de supprimer tous ceux qui nous agacent devrait figurer en première place dans la constitution de la Cité idéale.

*

La seule chose qu'on devrait apprendre aux jeunes est qu'il n'y a rien, mettons presque rien, à attendre de la vie. On rêve d'un *Tableau des Déceptions* où figureraient tous les mécomptes réservés à chacun, et qu'on afficherait dans les écoles.

*

Au dire de la princesse Palatine, M^{me} de Maintenon avait coutume de répéter pendant les années où, le roi mort, elle ne jouait plus aucun rôle : « Depuis quelque temps, il règne un esprit de vertige qui se répand partout. »

Cet « esprit de vertige », c'est ce que les perdants ont toujours constaté, à juste titre d'ailleurs, et on pourrait reconsidérer toute l'histoire en partant de cette formule.

*

Le Progrès est l'injustice que chaque génération commet à l'égard de celle qui l'a précédée.

*

Les repus se haïssent eux-mêmes non pas secrètement mais publiquement, et souhaitent être balayés d'une manière ou d'une autre. Ils préfèrent en tout cas que ce soit avec leur propre concours. C'est là l'aspect le plus curieux, le plus original d'une situation révolutionnaire.

*

Un peuple ne fait qu'une seule révolution. Les Allemands n'ont jamais réédité l'exploit de la Réforme, ou plutôt ils l'ont réédité sans l'égaliser. La France est restée pour toujours tributaire de quatre-vingt-neuf. Également vraie pour la Russie et pour tous les pays, cette tendance à se plagier soi-même en matière de révolution, est tout ensemble rassurante et affligeante.

*

Les Romains de la décadence n'appréciaient que le repos grec (*otium graecum*), la chose qu'ils avaient méprisée le plus au temps de leur vigueur.

L'analogie avec les nations civilisées d'aujourd'hui est si flagrante, qu'il serait indécent d'y insister.

*

Alaric disait qu'un « démon » le poussait contre Rome.

Toute civilisation exténuée attend son barbare, et tout barbare attend son démon.

*

L'Occident : une pourriture qui sent bon, un cadavre parfumé.

*

Tous ces peuples étaient grands, parce qu'ils avaient de grands préjugés. Ils n'en ont plus. Sont-ils encore des nations? Tout au plus des foules désagrégées.

*

Les Blancs méritent de plus en plus le nom de *pâles* que leur donnaient les Indiens d'Amérique.

*

En Europe, le bonheur finit à Vienne. Au-delà, malédiction sur malédiction, depuis toujours.

*

Les Romains, les Turcs et les Anglais ont pu fonder des empires durables parce que, réfractaires à toute doctrine, ils n'en ont imposé aucune aux nations assujetties. Jamais ils n'auraient réussi à exercer une si longue hégémonie s'ils avaient été affligés de quelque vice messianique. Oppresseurs inespérés, administrateurs et parasites, seigneurs sans convictions, ils avaient l'art de combiner autorité et indifférence, rigueur et laisser-aller. C'est cet art, secret du vrai maître, qui manqua aux Espagnols jadis, comme il devait manquer aux conquérants de notre temps.

*

Tant qu'une nation conserve la conscience de sa supériorité, elle est féroce, et respectée; — dès qu'elle la perd, elle s'humanise, et ne compte plus.

*

Lorsque je fulmine contre l'époque, il me suffit, pour me rasséréner, de songer à ce qui arrivera, à la jalousie rétrospective de ceux qui nous suivront. Par certains côtés, nous appartenons à la vieille

humanité, à celle qui pouvait encore regretter le paradis. Mais ceux qui viendront après nous n'auront même pas la ressource de ce regret, ils en ignoreront jusqu'à l'idée, jusqu'au mot!

*

Ma vision de l'avenir est si *précise* que, si j'avais des enfants, je les étranglerais sur l'heure.

*

Quand on pense aux salons berlinois, à l'époque romantique, au rôle qui jouèrent une Henriette Hertz ou une Rachel Levin, à l'amitié qui liait cette dernière au prince héritier Louis-Ferdinand, et lorsqu'on se dit ensuite que si elles avaient vécu en ce siècle elles auraient péri dans quelque chambre à gaz, on ne peut s'empêcher de considérer la croyance au progrès comme la plus fausse et la plus niaise des superstitions.

*

Hésiode est le premier à avoir élaboré une philosophie de l'histoire. C'est lui aussi qui a lancé l'idée de déclin. Par là, quelle lumière n'a-t-il pas jetée sur le devenir historique! Si, au cœur des origines, en plein monde posthomérique, il estimait que l'humanité en était à l'âge de fer, qu'aurait-il dit quelques siècles plus tard? que dirait-il aujourd'hui?

Sauf à des époques obnubilées par la frivolité ou l'utopie, l'homme a toujours pensé qu'il était parvenu au seuil du pire. Sachant ce qu'il savait, par quel miracle a-t-il pu varier sans cesse ses désirs et ses terreurs?

*

Quand, au lendemain de la guerre de quatorze, on introduisit l'électricité dans mon village natal, ce fut un murmure général, puis la désolation muette. Mais lorsqu'on l'installa dans les églises (il y en avait trois), chacun fut persuadé que l'Antéchrist était venu et, avec lui, la fin des temps.

Ces paysans des Carpates avaient vu juste, avaient vu *loin*. Eux, qui sortaient de la préhistoire, savaient déjà, à l'époque, ce que les civilisés ne savent que depuis peu.

*

C'est de mon préjugé contre tout ce qui finit bien que m'est venu le goût des lectures historiques.

Les idées sont impropres à l'agonie; elles meurent, c'est entendu, mais sans savoir mourir, alors qu'un événement n'existe qu'en vue de sa fin. Raison suffisante pour qu'on préfère la compagnie des historiens à celle des philosophes.

*

Lors de sa célèbre ambassade à Rome, au deuxième siècle avant notre ère, Carnéade en profita pour parler le premier jour en faveur de l'idée de justice, le lendemain contre. Dès ce moment, la philosophie, jusqu'alors inexistante dans ce pays aux mœurs saines, commença à y exercer ses ravages. Qu'est-ce donc que la philosophie? *Le ver dans le fruit...*

Caton le Censeur, qui avait assisté aux performances dialectiques du Grec, en fut effrayé et demanda au Sénat de donner satisfaction aux délégués d'Athènes le plus tôt possible, tant il jugeait nuisible et même dangereuse leur présence. La jeunesse romaine ne devait pas fréquenter des esprits aussi dissolvants.

Sur le plan moral, Carnéade et ses compagnons étaient aussi redoutables que les Carthaginois sur le plan militaire. Les nations montantes craignent par-dessus tout l'absence de préjugés et d'interdits, l'impudeur intellectuelle, qui fait l'attrait des civilisations finissantes.

*

Pour avoir réussi dans toutes ses entreprises, Héraclès est puni. De même, trop heureuse, Troie devait périr.

En songeant à cette vision commune aux tragiques, on est malgré soi amené à penser que le monde dit libre, comblé de toutes les chances, connaîtra inévitablement le sort d'Ilion, car la jalousie des dieux survit à leur disparition.

*

« Les Français ne veulent plus travailler, ils veulent tous *écrire* », me disait ma concierge, qui ne savait pas qu'elle faisait ce jour-là le procès des vieilles civilisations.

*

Une société est condamnée quand elle n'a plus la force d'être bornée. Comment, avec un esprit ouvert, trop ouvert, se garantirait-elle des excès, des risques mortels de la liberté?

*

Les querelles idéologiques n'atteignent au paroxysme que dans les pays où l'on s'est battu pour des mots, où l'on s'est fait tuer pour eux..., dans les pays, en somme, qui ont connu des guerres de religion.

*

Un peuple qui a épuisé sa mission est comme un auteur qui se répète, non, qui n'a plus rien à dire. Car se répéter, c'est prouver que l'on croit encore à soi-même, et à ce qu'on a soutenu. Mais une nation finie n'a même plus la force de rabâcher des devises de jadis, qui lui avaient assuré sa prééminence et son éclat.

*

Le français est devenu une langue provinciale. Les indigènes s'en accommodent. Le métèque seul en est inconsolable. Lui seul prend le deuil de la Nuance...

*

L'interprète des ambassadeurs envoyés par Xerxès pour demander aux Athéniens la terre et l'eau, Thémistocle, par un décret approuvé de tous, le fit condamner à mort, « pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer les ordres d'un barbare ».

Un peuple ne commet un geste pareil qu'au sommet de sa carrière. Il est en pleine décadence, il est hors circuit dès qu'il ne croit plus à sa langue, dès qu'il cesse de penser qu'elle est la forme suprême d'expression, la langue même.

*

Un philosophe du siècle dernier a soutenu, dans sa candeur, que La Rochefoucauld avait raison *pour le passé*, mais qu'il serait infirmé par l'avenir. L'idée de progrès déshonore l'intellect.

*

Plus l'homme avance, moins il est à même de résoudre ses problèmes, et quand, au comble de l'aveuglement, il sera persuadé qu'il est sur le point d'aboutir, c'est alors que surviendra l'inouï.

*

Je me dérangerais, à la rigueur, pour l'Apocalypse, mais pour une révolution... Collaborer à une fin ou à une genèse, à une calamité ultime ou initiale, oui, mais non à un changement vers un mieux ou vers un pire quelconque.

*

N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi.

*

A la longue, la tolérance engendre plus de maux que l'intolérance. — Si ce fait est exact, il constitue l'accusation la plus grave qu'on puisse porter contre l'homme.

*

Dès que les animaux n'ont plus besoin d'avoir peur les uns des autres, ils tombent dans l'hébétude et prennent cet air accablé qu'on leur voit dans les jardins zoologiques. Les individus et les peuples offriraient le même spectacle, si un jour ils arrivaient à vivre en harmonie, à ne plus trembler ouvertement ou en cachette.

*

Avec le recul, plus rien n'est bon, ni mauvais. L'historien qui se mêle de juger le passé fait du journalisme *dans un autre siècle*.

*

Dans deux cents ans (puisque'il faut être précis!), les survivants des peuples trop chanceux seront parqués dans des réserves, et on ira les voir, les contempler avec dégoût, commisération ou stupeur, et aussi avec une admiration maligne.

*

Les singes vivant en groupe rejettent, paraît-il, ceux d'entre eux qui d'une façon ou d'une autre ont frayed avec des humains. Un tel détail, combien on regrette qu'un Swift ne l'ait pas connu!

*

Faut-il exécrer son siècle ou tous les siècles?
Se représente-t-on le Bouddha quittant le monde *à cause de ses contemporains*?

*

Si l'humanité aime tant les sauveurs, forcenés qui croient sans vergogne en eux-mêmes, c'est parce qu'elle se figure que c'est en elle qu'ils croient.

*

La force de ce chef d'État est d'être chimérique et cynique. Un rêveur *sans scrupules*.

*

Les pires forfaits sont commis par enthousiasme, état morbide, responsable de presque tous les malheurs publics et privés.

*

L'avenir, allez-y voir, si cela vous chante. Je préfère m'en tenir à l'incroyable présent et à l'incroyable passé. Je vous laisse à vous le soin d'affronter l'Incroyable même.

*

— Vous êtes contre tout ce qu'on a fait depuis la dernière guerre, me disait cette dame à la page.
— Vous vous trompez de date. Je suis contre tout ce qu'on a fait depuis Adam.

*

Hitler est sans aucun doute le personnage le plus sinistre de l'histoire. Et le plus pathétique. Il a réussi à réaliser le contraire, exactement, de ce qu'il voulait, il a détruit point par point son idéal. C'est pour cela qu'il est un monstre à part, c'est-à-dire deux fois monstre, car son pathétique même est monstrueux.

*

Tous les grands événements ont été déclenchés par des fous, par des fous... médiocres. Il en sera ainsi, soyons-en certains, de la « fin du monde » elle-même.

*

Le *Zohar* enseigne que tous ceux qui font le mal sur terre ne valaient guère mieux dans le ciel, qu'ils étaient impatients d'en partir et que, se précipitant à l'entrée de l'abîme, ils ont « devancé le temps où ils devaient descendre dans ce monde ».

On discerne aisément ce qu'a de profond cette vision de la préexistence des âmes et de quelle utilité elle peut être lorsqu'il s'agit d'expliquer l'assurance et le triomphe des « méchants », leur solidité et leur compétence. Ayant de longue main préparé leur coup, il n'est pas étonnant qu'ils se partagent la terre : ils l'ont conquise avant d'y être..., de toute éternité en fait.

*

Ce qui distingue le véritable prophète des autres, c'est qu'il se trouve à l'origine de mouvements et de doctrines qui s'excluent et se combattent.

*

Dans une métropole, comme dans un hameau, ce qu'on aime encore le mieux est d'assister à la chute d'un des ses semblables.

*

L'appétit de destruction est si ancré en nous, que personne n'arrive à l'extirper. Il fait partie de la constitution de chacun, le fond de l'être même étant certainement démoniaque.

Le sage est un destructeur apaisé, retraité. Les autres sont des destructeurs *en exercice*.

*

Le malheur est un état passif, subi, tandis que la malédiction suppose une élection à rebours, partant une idée de mission, de force intérieure, qui n'est pas impliquée dans le malheur. Un individu — ou un peuple — maudit a nécessairement une autre classe qu'un individu — ou un peuple — malheureux.

*

L'histoire, à proprement parler, ne se répète pas, mais, comme les illusions dont l'homme est capable sont limitées en nombre, elles reviennent toujours sous un autre déguisement, donnant ainsi à une saloperie archidécrépète un air de nouveauté et un vernis tragique.

*

Je lis des pages sur Jovinien, saint Basile et quelques autres. Le conflit, aux premiers siècles, entre l'orthodoxie et l'hérésie, ne paraît pas plus insensé que celui auquel nous ont accoutumés les idéologies modernes. Les modalités de la controverse, les passions en jeu, les folies et les ridicules, sont quasi identiques. Dans les deux cas, tout tourne autour de l'irréel et de l'invérifiable, qui forment les assises mêmes des dogmes tant religieux que politiques. L'histoire ne serait tolérable que si on échappait et aux uns et aux autres. Il est vrai qu'elle cesserait alors, pour le plus grand bien de tous, de ceux qui la subissent, comme de ceux qui la font.

*

Ce qui rend la destruction suspecte, c'est sa facilité. Le premier venu peut y exceller. Mais si détruire est aisé, se détruire l'est moins. Supériorité du déchu sur l'agitateur ou l'anarchiste.

*

Si j'avais vécu aux commencements du christianisme, j'en aurais, je le crains, subi la séduction. Je hais ce sympathisant, ce fanatique hypothétique, je ne me pardonne pas ce ralliement d'il y a deux mille ans...

*

Tirailé entre la violence et le désabusement, je me fais l'effet d'un terroriste qui, sorti avec l'idée de perpétrer quelque attentat, se serait arrêté en chemin pour consulter l'Ecclésiaste ou Epictète.

*

L'homme, à en croire Hegel, ne sera tout à fait libre « qu'en s'entourant d'un monde entièrement créé par lui ».

Mais c'est précisément ce qu'il a fait, et il n'a jamais été aussi enchaîné, aussi esclave que maintenant.

*

La vie ne deviendrait supportable qu'au sein d'une humanité qui n'aurait plus aucune illusion en réserve, d'une humanité complètement détrompée et *ravie* de l'être.

*

Tout ce que j'ai pu sentir et penser se confond avec un exercice d'anti-utopie.

*

L'homme ne durera pas. Guetté par l'épuisement, il devra payer pour sa carrière trop originale. Car il serait inconcevable et contre nature qu'il traînât longtemps et qu'il finît bien. Cette perspective est déprimante, donc vraisemblable.

*

Le « despotisme éclairé » : seul régime qui puisse séduire un esprit revenu de tout, incapable d'être complice des révolutions, puisqu'il ne l'est pas de l'histoire.

*

Rien de plus pénible que deux prophètes contemporains. L'un d'eux doit s'effacer et disparaître, s'il ne veut s'exposer au ridicule. A moins qu'ils n'y tombent tous les deux, ce qui serait la solution la plus équitable.

*

Je suis remué, bouleversé même, chaque fois que je tombe sur un *innocent*. D'où vient-il? Que cherche-t-il? Son apparition n'annonce-t-elle pas quelque événement fâcheux? C'est un trouble bien particulier qu'on éprouve devant quelqu'un qu'on ne saurait en aucune manière appeler son semblable.

*

Partout où les civilisés firent leur apparition pour la première fois, ils furent considérés par les indigènes comme des êtres malfaisants, comme des revenants, des spectres. Jamais comme des *vivants*!

Intuition inégalée, coup d'œil prophétique, s'il en fut.

*

Si chacun avait « compris », l'histoire aurait cessé depuis longtemps. Mais on est foncièrement, on est biologiquement inapte à « comprendre ». Et si même tous comprenaient, sauf un, l'histoire se perpétuerait à cause de lui, à cause de son aveuglement. A cause d'une *seule* illusion!

*

X soutient que nous sommes au bout d'un « cycle cosmique » et que tout va bientôt craquer. De cela, il ne doute pas un instant.

En même temps, il est père de famille, et d'une famille nombreuse. Avec des certitudes comme les siennes, par quelle aberration s'est-il appliqué à jeter dans un monde fichu enfant après enfant? Si on prévoit la Fin, si on est sûr qu'elle ne tardera pas, si on l'escompte même, autant l'attendre seul. On ne procréé pas à Patmos.

*

Montaigne, un sage, n'a pas eu de postérité; Rousseau, un hystérique, remue encore les nations. Je n'aime que les penseurs qui n'ont inspiré aucun tribun.

*

En 1441, au concile de Florence, il est décrété que les païens, les juifs, les hérétiques et les schismatiques n'auront aucune part à la « vie éternelle » et que tous, à moins de se tourner, avant de mourir, vers la véritable religion, iront droit en enfer.

C'est du temps que l'Église professait de pareilles énormités qu'elle était vraiment l'Église. Une institution n'est vivante et forte que si elle rejette tout ce qui n'est pas elle. Par malheur, il en est de même d'une nation ou d'un régime.

*

Un esprit sérieux, honnête, ne comprend rien, ne peut rien comprendre, à l'histoire. Elle est en échange merveilleusement apte à pourvoir en délices un érudit sardonique.

*

Extraordinaire douceur à la pensée qu'étant homme, on est né sous une mauvais étoile, et que tout ce qu'on a entrepris et tout ce qu'on va entreprendre sera choyé par la malchance.

*

Plotin s'était pris d'amitié pour un sénateur romain qui avait renvoyé ses esclaves, renoncé à ses biens, et qui mangeait et couchait avec ses amis, parce qu'il ne possédait plus rien. Ce sénateur, du point de vue « officiel », était un égaré, son cas devait paraître inquiétant, et il l'était du reste : un *saint* au Sénat... Sa présence, sa possibilité même, quel signe ! Les hordes n'étaient pas loin...

*

L'homme qui a complètement vaincu l'égoïsme, qui n'en garde plus aucune trace, ne peut durer au-delà de vingt et un jours, est-il enseigné dans une école védantine moderne.

Aucun moraliste occidental, même le plus noir, n'aurait osé avancer sur la nature humaine une précision aussi effrayante, aussi révélatrice.

*

On invoque de moins en moins le « progrès » et de plus en plus la « mutation », et tout ce qu'on allègue pour en illustrer les avantages n'est que symptôme sur symptôme d'une catastrophe hors pair.

*

On ne peut respirer — et gueuler — que dans un régime pourri. Mais on ne s'en avise qu'après avoir contribué à sa destruction, et lorsqu'on n'a plus que la faculté de le regretter.

*

Ce qu'on appelle instinct créateur n'est qu'une déviation, qu'une perversion de notre nature : nous n'avons pas été mis au monde pour innover, pour bouleverser mais pour jouir de notre semblant d'être, pour le liquider doucement et disparaître ensuite sans bruit.

*

Les Aztèques avaient raison de croire qu'il fallait apaiser les dieux, leur offrir tous les jours du sang humain pour empêcher l'univers de s'écrouler, de retomber dans le chaos.

Depuis longtemps nous ne croyons plus aux dieux et ne leur offrons plus de sacrifices. Le monde est pourtant toujours là. Sans doute. Seulement nous n'avons plus la chance de savoir pourquoi il ne se défait pas sur-le-champ.

IX

Tout ce que nous poursuivons, c'est par besoin de tourment. La quête du salut est elle-même un tourment, le plus subtil et le mieux camouflé de tous.

*

S'il est vrai que par la mort on redevienne ce qu'on était avant d'être, n'aurait-il pas mieux valu s'en tenir à la pure possibilité, et n'en point bouger? A quoi bon ce crochet, quand on pouvait demeurer pour toujours dans une plénitude irréalisée?

*

Quand mon corps me fausse compagnie, je me demande comment, avec une charogne pareille, lutter contre la démission des organes...

*

Les dieux antiques se moquaient des humains, les enviaient, les traquaient et, à l'occasion, les frappaient. Le Dieu des Évangiles étant moins railleur et moins jaloux, les mortels n'ont même pas, dans leurs infortunes, la consolation de pouvoir l'accuser. C'est là qu'il faudrait chercher la raison de l'absence ou de l'impossibilité d'un Eschyle chrétien. Le Dieu *bon* a tué la tragédie. Zeus a mérité autrement de la littérature.

*

Hantise, folie de l'abdication, d'aussi loin qu'il me souvienne. Seulement, abdiquer quoi?

Si jadis je souhaitais tant être quelqu'un, ce n'était que pour la satisfaction de pouvoir dire un jour, comme Charles Quint à Yuste : « Je ne suis plus rien. »

*

Certaines *Provinciales* furent réécrites jusqu'à dix-sept fois. On reste interdit que Pascal ait pu dépenser tant de verve et de temps pour une œuvre dont l'intérêt nous paraît aujourd'hui minime. Toute polémique date, toute polémique avec les hommes. Dans les *Pensées*, le débat était avec Dieu. Cela nous regarde encore un peu.

*

Saint Séraphim de Sarov, durant les quinze ans qu'il passa dans une réclusion complète, n'ouvrait la porte de sa cellule à personne, pas même à l'évêque qui visitait de temps en temps l'ermitage. « Le silence, disait-il, rapproche l'homme de Dieu et le rend sur la terre semblable aux anges. »

Ce que le saint aurait dû ajouter est que le silence n'est jamais plus profond que dans l'impossibilité de prier...

*

Les modernes ont perdu le sens du destin et, par là même, le goût de la lamentation. Au théâtre, on devrait, toute affaire cessante, ressusciter le chœur, et, aux funérailles, les pleureuses.

*

L'anxieux s'agrippe à tout ce qui peut renforcer, stimuler son providentiel malaise : vouloir l'en guérir c'est ébranler son équilibre, l'anxiété étant la base de son existence et de sa prospérité. Le confesseur malin sait qu'elle est nécessaire, qu'on ne peut s'en passer une fois qu'on l'a connue. Comme il n'ose en proclamer les bienfaits, il se sert d'un détour, il vante le remords, anxiété admise, anxiété honorable. Ses clients lui en sont reconnaissants. Aussi réussit-il à les conserver sans peine, alors que ses collègues laïcs se débattent et s'aplatissent pour garder les leurs.

*

Vous me disiez que la mort n'existe pas. J'y consens, à condition de préciser aussitôt que rien n'existe. Accorder la réalité à n'importe quoi et la refuser à ce qui paraît si manifestement réel, est pure extravagance.

*

Lorsqu'on a commis la folie de confier à quelqu'un un secret, le seul moyen d'être sûr qu'il le gardera pour lui, est de le tuer sur-le-champ.

*

« Les maladies, les unes de jour, les autres de nuit, à leur guise, visitent les hommes, apportant la souffrance aux mortels — en silence, car le sage Zeus leur a refusé la parole. » (Hésiode.)

Heureusement, car, muettes, elles sont déjà atroces. Bavardes, que seraient-elles? Peut-on en imaginer une seule *s'annonçant*? A la place des symptômes, des proclamations! Zeus, pour une fois, aura fait preuve de délicatesse.

*

Dans les époques de stérilité, on devrait hiberner, dormir jour et nuit pour conserver ses forces, au lieu de les dépenser en mortifications et en rages.

*

On ne peut admirer quelqu'un que s'il est aux trois quarts irresponsable. L'admiration n'a rien à voir avec le respect.

*

L'avantage non négligeable d'avoir beaucoup haï les hommes est d'en arriver à les supporter par épuisement de cette haine même.

*

Les volets une fois fermés, je m'allonge dans l'obscurité. Le monde extérieur, rumeur de moins en moins distincte, se volatilise. Il ne subsiste plus que moi et... c'est là le hic. Des ermites ont passé leur vie à dialoguer avec ce qu'il y avait de plus caché en eux. Que ne puis-je, à leur exemple, me livrer à cet exercice extrême, où l'on rejoint l'intimité de son propre être! C'est cet entretien du moi avec le soi, c'est ce passage de l'un à l'autre qui importe, et qui n'a de valeur que si on le renouvelle sans arrêt, de telle manière que le moi finisse par être résorbé dans l'autre, dans sa version essentielle.

*

Même auprès de Dieu, le mécontentement grondait, comme en témoigne la rébellion des anges, la première en date. C'est à croire qu'à tous les niveaux de la création, on ne pardonne à personne sa supériorité. On peut même concevoir une fleur *envieuse*.

*

Les vertus n'ont pas de visage. Impersonnelles, abstraites, conventionnelles, elles s'usent plus vite que les vices, lesquels, autrement chargés de vitalité, se définissent et s'aggravent avec l'âge.

*

« Tout est rempli de dieux », disait Thalès, à l'aube de la philosophie; à l'autre bout, ce crépuscule où nous sommes parvenus, nous pouvons proclamer, non seulement par besoin de symétrie, mais encore par respect de l'évidence, que « tout est vide de dieux ».

*

J'étais seul dans ce cimetière dominant le village, quand une femme enceinte y entra. J'en sortis aussitôt, pour n'avoir pas à regarder de près cette porteuse de cadavre, ni à ruminer sur le contraste entre un ventre agressif et des tombes effacées, entre une fausse promesse et la fin de toute promesse.

*

L'envie de prier n'a rien à voir avec la foi. Elle émane d'un accablement spécial, et durera autant que lui, quand bien même les dieux et leur souvenir disparaîtraient à jamais.

*

« Aucune parole ne peut espérer autre chose que sa propre défaite. » (Grégoire Palamas.)

Une condamnation aussi radicale de toute littérature ne pouvait venir que d'un mystique, d'un professionnel de l'Inexprimable.

*

Dans l'Antiquité, on recourait volontiers, parmi les philosophes surtout, à l'asphyxie volontaire, on retenait son souffle jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce mode si élégant, et cependant si pratique, d'en finir, a disparu complètement, et il n'est pas du tout sûr qu'il puisse ressusciter un jour.

*

On l'a dit et redit : l'idée de destin, qui suppose changement, histoire, ne s'applique pas à un être immuable. Ainsi, on ne saurait parler du « destin » de Dieu.

Non sans doute, en théorie. En pratique, on ne fait que cela, singulièrement aux époques où les croyances se dissolvent, où la foi est branlante, où plus rien ne semble pouvoir braver le temps, où Dieu lui-même est entraîné dans la déliquescence générale.

*

Dès qu'on commence à *vouloir*, on tombe sous la juridiction du Démon.

*

La vie n'est rien; la mort est tout. Cependant il n'existe pas quelque chose qui soit la mort, indépendamment de la vie. C'est justement cette absence de réalité distincte, autonome, qui rend la mort universelle; elle n'a pas de domaine à elle, elle est omniprésente, comme tout ce qui manque d'identité, de limite, et de tenue : une infinitude indécente.

*

Euphorie. Incapable de me représenter mes humeurs coutumières et les réflexions qu'elles engendrent, poussé par je ne sais quelle force, j'exultais sans motifs, et c'est, me disais-je, cette jubilation d'origine inconnue que doivent ressentir ceux qui s'affairent et combattent, ceux qui produisent. Ils ne veulent ni ne peuvent penser à ce qui les nie. Y penseraient-ils que cela ne tirerait pas à conséquence, comme ce fut le cas pour moi durant cette journée mémorable.

*

Pourquoi broder sur ce qui exclut le commentaire? Un texte expliqué n'est plus un texte. On vit avec une idée, on ne la désarticule pas; on lutte avec elle, on n'en décrit pas les étapes. L'histoire de la philosophie est la négation de la philosophie.

*

Ayant voulu savoir, par un scrupule assez douteux, de quelles choses exactement j'étais fatigué, je me mis à en dresser la liste : bien qu'incomplète, elle me parut si longue, et si déprimante, que je crus préférable de me rabattre sur la *fatigue en soi*, formule flatteuse qui, grâce à son ingrédient philosophique, remonterait un pestiféré.

*

Destruction et éclatement de la syntaxe, victoire de l'ambiguïté et de l'à-peu-près. Tout cela est très bien. Seulement essayez de rédiger votre testament, et vous verrez si la défunte rigueur était si méprisable.

*

L'aphorisme? Du feu sans flamme. On comprend que personne ne veuille s'y réchauffer.

*

La « prière ininterrompue », telle que l'ont préconisée les hésychastes, je ne pourrais m'y élever, lors même que je perdrais la raison. De la piété je ne comprends que les débordements, les excès suspects, et l'ascèse ne me retiendrait pas un instant si on n'y rencontrait toutes ces choses qui sont le partage du mauvais moine : indolence, gloutonnerie, goût de la désolation, avidité et aversion du monde, tiraillement entre tragédie et équivoque, espoir d'un éboulement intérieur...

*

Contre l'acédie, je ne me rappelle plus quel Père recommande le travail manuel.

Admirable conseil, que j'ai toujours pratiqué spontanément : il n'y a pas de cafard, cette acédie séculière, qui résiste au bricolage.

*

Depuis des années, sans café, sans alcool, sans tabac! Par bonheur, l'anxiété est là, qui remplace utilement les excitants les plus forts.

*

Le reproche le plus grave à faire aux régimes policiers est qu'ils obligent à détruire, par mesure de prudence, lettres et journaux intimes, c'est-à-dire ce qu'il y a de moins faux en littérature.

*

Pour tenir l'esprit en éveil, la calomnie se révèle aussi efficace que la maladie : le même sur le qui-vive, la même attention crispée, la même insécurité, le même affolement qui vous fouette, le même enrichissement funeste.

*

Je ne suis rien, c'est évident, mais, comme pendant longtemps j'ai voulu être quelque chose, cette volonté, je n'arrive pas à l'étouffer : elle existe puisqu'elle a existé, elle me travaille et me domine, bien que je la rejette. J'ai beau la reléguer dans mon passé, elle se rebiffe et me harcèle : n'ayant jamais été satisfaite, elle s'est maintenue intacte, et n'entend pas se plier à mes injonctions. Pris entre ma volonté et moi, que puis-je faire?

*

Dans son *Échelle du Paradis*, saint Jean Climaque note qu'un moine orgueilleux n'a pas besoin d'être persécuté par le démon : il est lui-même son propre démon.

Je pense à X, qui a raté sa vie au couvent. Personne n'était mieux fait pour se distinguer dans le monde et y briller. Inapte à l'humilité, à l'obéissance, il a choisi la solitude et s'y est enlisé. Il n'avait rien en lui pour devenir, selon l'expression du même Jean Climaque, « l'amant de Dieu ». Avec du sarcasme, on ne peut faire son salut, ni aider les autres à faire le leur. Avec du sarcasme, on peut seulement masquer ses blessures, sinon ses dégoûts.

*

C'est une grande force, et une grande chance, que de pouvoir vivre sans ambition aucune. Je m'y astreins. Mais le fait de m'y astreindre participe encore de l'ambition.

*

Le temps vide de la méditation est, à la vérité, le seul temps plein. Nous ne devrions jamais rougir d'accumuler des instants vacants. Vacants en apparence, remplis en fait. Méditer est un loisir suprême, dont le secret s'est perdu.

*

Les gestes nobles sont toujours suspects. On regrette, chaque fois, de les avoir faits. C'est du faux, du théâtre, de la pose. Il est vrai qu'on regrette presque autant les gestes ignobles.

*

Si je repense à n'importe quel moment de ma vie, au plus fébrile comme au plus neutre, qu'en est-il resté, et quelle différence y a-t-il maintenant entre eux? Tout étant devenu semblable, sans relief et sans réalité, c'est quand je ne *senta*is rien que j'étais le plus près de la vérité, j'entends de mon état actuel où je récapitule mes expériences. A quoi bon avoir éprouvé quoi que ce soit? Plus aucune « extase » que la mémoire ou l'imagination puisse ressusciter!

*

Personne n'arrive, avant son dernier moment, à *user* totalement sa mort : elle conserve, même pour l'agonisant-né, un rien de nouveauté.

*

Suivant la Kabbale, Dieu créa les âmes dès le commencement, et elles étaient toutes devant lui sous la forme qu'elles allaient prendre plus tard en s'incarnant. Chacune d'elle, quand son temps est venu, reçoit l'ordre d'aller rejoindre le corps qui lui est destiné mais chacune, en pure perte, implore son Créateur de lui épargner cet esclavage et cette souillure.

Plus je pense à ce qui ne put manquer de se produire lorsque le tour de la mienne fut arrivé, plus je me dis que s'il en est une qui, plus que les autres, dut renâcler à s'incarner, ce fut bien elle.

*

On accable le sceptique, on parle de « l'automatisme du doute », tandis qu'à propos d'un croyant on ne dit jamais qu'il est tombé dans l'« automatisme de la foi ». Cependant la foi comporte un caractère autrement machinal que le doute, lequel a l'excuse de passer de surprise en surprise, — à l'intérieur du désarroi, il est vrai.

*

Ce rien de lumière en chacun de nous et qui remonte bien avant notre naissance, bien avant toutes les naissances, c'est ce qu'il importe de sauvegarder, si nous voulons renouer avec cette clarté lointaine, dont nous ne saurons jamais pourquoi nous fûmes séparés.

*

Je n'ai pas connu une seule sensation de plénitude, de bonheur véritable, sans penser que c'était le moment où jamais de m'effacer pour toujours.

*

Un moment vient où il nous paraît oiseux d'avoir à choisir entre la métaphysique et l'amateurisme, entre l'insondable et l'anecdote.

*

Pour bien mesurer le recul que représente le christianisme par rapport au paganisme, on n'a qu'à comparer les pauvretés qu'ont débitées les Pères de l'Église sur le suicide avec les opinions émises sur le même sujet par un Pline, un Sénèque et même un Cicéron.

*

A quoi rime ce qu'on dit? Cette suite de propositions qui constitue le discours, a-t-elle un sens? Et ces propositions, prises une à une, ont-elles un objet?

On ne peut *parler* que si on fait abstraction de cette question, ou qu'on se la pose le moins souvent possible.

*

« Je me fous de *tout* » — si ces paroles ont été prononcées, ne serait-ce qu'une seule fois, froidement, en parfaite connaissance de ce qu'elles signifient, l'histoire est justifiée, et avec elle, nous tous.

*

« Malheur à vous quand tout le monde dira du bien de vous! »

Le Christ prophétisait là sa propre fin. Tous disent maintenant du bien de lui, même les incroyants les plus endurcis, eux surtout. Il savait bien qu'il succomberait un jour à l'approbation universelle.

Le christianisme est perdu s'il ne subit des persécutions aussi impitoyables que celles dont il fut l'objet à ses débuts. Il devrait se susciter coûte que coûte des ennemis, se préparer à lui-même de grandes calamités. Seul un nouveau Néron pourrait peut-être le sauver encore...

*

Je crois la parole récente, je me figure mal un dialogue qui remonte au-delà de dix mille ans. Je me figure encore plus mal qu'il puisse y en avoir un, je ne dis pas dans dix mille, dans mille ans seulement.

*

Dans un ouvrage de psychiatrie, ne me retiennent que les propos des malades; dans un livre de critique, que les citations.

*

Cette Polonaise, qui est au-delà de la santé et de la maladie, au-delà même du vivre et du mourir, personne ne peut rien pour elle. On ne guérit pas un fantôme, et encore moins un délivré-vivant. On ne guérit que ceux qui appartiennent à la terre, et y ont encore des racines, si superficielles soient-elles.

*

Les périodes de stérilité que nous traversons coïncident avec une exacerbation de notre discernement, avec l'éclipse du dément en nous.

*

Aller jusqu'aux extrémités de son art et, plus encore, de son être, telle est la loi de quiconque s'estime tant soit peu *élu*.

*

C'est à cause de la parole que les hommes donnent l'illusion d'être libres. S'ils faisaient — sans un mot — ce qu'ils font, on les prendrait pour des robots. En parlant, ils se trompent eux-mêmes, comme ils trompent les autres : en annonçant ce qu'ils vont exécuter, comment pourrait-on penser qu'ils ne sont pas maîtres de leurs actes?

*

Au fond de soi, chacun se sent et se croit immortel, dût-il savoir qu'il va expirer dans un instant. On peut tout comprendre, tout admettre, tout *réaliser*, sauf sa mort, alors même qu'on y pense sans relâche et que l'on y est résigné.

*

Aux abattoirs, je regardai, ce matin-là, les bêtes qu'on acheminait au massacre. Presque toutes, au dernier moment, refusaient d'avancer. Pour les y décider, on les frappait sur les pattes de derrière.

Cette scène me revient souvent à l'esprit lorsque, éjecté du sommeil, je n'ai pas la force d'affronter le supplice quotidien du Temps.

*

Percevoir le caractère transitoire de tout, je me targue d'y exceller. Drôle d'excellence qui m'aura gâté toutes mes joies; mieux : toutes mes sensations.

*

Chacun expie son premier instant.

*

Pendant une seconde, je crois avoir ressenti ce que l'absorption dans le Brahman peut bien signifier pour un fervent du Védânta. J'aurais tant voulu que cette seconde fût extensible, indéfiniment!

*

J'ai cherché dans le doute un remède contre l'anxiété. Le remède a fini par faire cause commune avec le mal.

*

« Si une doctrine se répand, c'est que le ciel l'aura voulu. » (Confucius.)

... C'est ce dont j'aimerais me persuader toutes les fois que, devant telle ou telle aberration victorieuse, ma rage frise l'apoplexie.

*

La quantité d'exaltés, de détraqués et de dégénérés que j'ai pu admirer! Soulagement voisin de l'orgasme à l'idée qu'on n'embrassera plus jamais une cause, quelle qu'elle soit...

*

Est-ce un acrobate? est-ce un chef d'orchestre happé par l'Idée? Il s'emballe, puis se modère, il alterne l'allegro et l'andante, il est maître de soi comme le sont les fakirs ou les escrocs. Tout le temps qu'il parle, il donne l'impression de chercher, mais on ne saura jamais quoi : un expert dans l'art de contrefaire le penseur. S'il disait une seule chose parfaitement nette il serait perdu. Comme il ignore, autant que ses auditeurs, où il veut en venir, il peut continuer pendant des heures, sans épuiser l'émerveillement des fantoches qui l'écoutent.

*

C'est un privilège que de vivre en conflit avec son temps. A chaque moment on est conscient qu'on ne pense pas comme les autres. Cet état de dissemblance aigu, si indigent, si stérile qu'il paraisse, possède néanmoins un statut philosophique, qu'on chercherait en pure perte dans les cogitations accordées aux événements.

*

« On n'y peut rien », ne cessait de répondre cette nonagénaire à tout ce que je lui disais, à tout ce que je hurlais dans ses oreilles, sur le présent, sur l'avenir, sur la marche des choses...

Dans l'espoir de lui arracher quelque autre réponse, je continuais avec mes appréhensions, mes griefs, mes plaintes. N'obtenant d'elle que le sempiternel « On n'y peut rien », je finis par en avoir assez, et m'en allai, irrité contre moi, irrité contre elle. Quelle idée de s'ouvrir à une imbécile!

Une fois dehors, revirement complet. « Mais la vieille a raison. Comment n'ai-je pas saisi immédiatement que sa rengaine renfermait une vérité, la plus importante sans doute, puisque tout ce qui arrive la proclame et que tout en nous la refuse? »

X

Deux sortes d'intuitions : les originelles (Homère, Upanishads, folklore) et les tardives (bouddhisme Mahâyâna, stoïcisme romain, gnose alexandrine). Éclairs premiers et lueurs exténuées. L'éveil de la conscience et la lassitude d'être éveillé.

*

S'il est vrai que ce qui périt n'a jamais existé, la naissance, source du périssable, existe aussi peu que le reste.

*

Attention aux euphémismes! Ils aggravent l'horreur qu'ils sont censés déguiser.
A la place de *décédé* ou de *mort*, employer *disparu*, me semble saugrenu, voire insensé.

*

Quand l'homme oublie qu'il est mortel, il se sent porté à faire de grandes choses et parfois il y arrive. Cet oubli, fruit de la démesure, est en même temps la cause de ses malheurs. « Mortel, pense en mortel. » L'Antiquité a inventé la *modestie tragique*.

*

De toutes les statues équestres d'empereurs romains, seule a survécu aux invasions barbares et à l'érosion des siècles celle de Marc Aurèle, le moins empereur de tous, et qui se serait accommodé de n'importe quelle autre condition.

*

Levé avec force projets en tête, j'allais travailler, j'en étais convaincu, toute la matinée. A peine m'étais-je assis à ma table, que l'odieuse, l'infâme, et persuasive rengaine : « Qu'es-tu venu chercher dans ce monde? » brisa net mon élan. Et je regagnai, comme d'ordinaire, mon lit avec l'espoir de trouver quelque réponse, de me rendormir plutôt.

*

On opte, on tranche aussi longtemps qu'on s'en tient à la surface des choses; dès qu'on va au fond, on ne peut plus trancher ni opter, on ne peut plus que regretter la surface...

*

La peur d'être dupe est la version vulgaire de la recherche de la Vérité.

*

Quand on se connaît bien, si on ne se méprise pas totalement, c'est parce qu'on est trop las pour se livrer à des sentiments extrêmes.

*

Il est desséchant de suivre une doctrine, une croyance, un système — pour un écrivain surtout; à moins qu'il ne vive, comme cela arrive souvent, en contradiction avec les idées dont il se réclame. Cette contradiction, ou cette trahison, le stimule, et le maintient dans l'insécurité, la gêne et la honte, conditions propices à la production.

*

Le Paradis était l'endroit où l'on savait tout mais où l'on expliquait rien. L'univers d'avant le péché, d'avant le *commentaire*...

*

Je n'ai pas la foi, heureusement. L'aurais-je, que je vivrais avec la peur constante de la perdre. Ainsi, loin de m'aider, ne ferait-elle que me nuire.

*

Un imposteur, un « fumiste », conscient de l'être, donc spectateur de soi-même, est nécessairement plus avancé dans la connaissance qu'un esprit posé, plein de mérites, et tout d'une pièce.

*

Quiconque possède un corps a droit au titre de réprouvé. Si, de plus, il est affligé d'une « âme », il n'y a pas d'anathème auquel il ne puisse prétendre.

*

Suprémie du regret : les actes que nous n'avons pas accomplis, forment, du fait qu'ils nous poursuivent, et que nous y pensons sans cesse, le seul contenu de notre conscience.

*

On voudrait parfois être cannibale, moins pour le plaisir de dévorer tel ou tel que pour celui de le vomir.

*

Ne plus vouloir être homme..., rêver d'une autre forme de déchéance.

*

Chaque fois qu'on se trouve à un tournant, le mieux est de s'allonger et de laisser passer les heures. Les résolutions prises debout ne valent rien : elle sont dictées soit par l'orgueil, soit par la peur. Couché, on connaît toujours ces deux fléaux mais sous une forme plus atténuée, plus intemporelle.

*

Quand quelqu'un se plaint que sa vie n'a pas abouti, on n'a qu'à lui rappeler que la vie elle-même est dans une situation analogue, sinon pire.

*

Les œuvres meurent; les fragments, n'ayant pas vécu, ne peuvent davantage mourir.

*

L'horreur de l'accessoire me paralyse. Or, l'accessoire est l'essence de la communication (et donc de la pensée), il est la chair et le sang de la parole et de l'écriture. Vouloir y renoncer — autant fornicuer avec un squelette.

*

Le contentement que l'on retire de l'accomplissement d'une tâche (surtout lorsqu'on n'y croit pas et qu'on la méprise même) montre bien à quel point on appartient encore à la tourbe.

*

Mon mérite n'est pas d'être totalement inefficace mais de m'être voulu tel.

*

Si je ne renie pas mes origines, c'est qu'il vaut mieux, en définitive, n'être rien du tout qu'un semblant de quelque chose.

*

Mélange d'automatisme et de caprice, l'homme est un robot avec des failles, un robot *détraqué*. Pourvu qu'il le demeure et qu'on ne le redresse pas un jour!

*

Ce que chacun, qu'il ait de la patience ou non, attend depuis toujours, c'est évidemment la mort. Mais il ne le sait que lorsqu'elle arrive..., lorsqu'il est trop tard pour pouvoir en jouir.

*

L'homme a certainement commencé à prier bien avant d'avoir su parler, car les affres qu'il dut connaître en quittant l'animalité, en la reniant, comment aurait-il pu les supporter sans des grognements et des gémissements, préfigurations, signes avant-coureurs de la prière?

*

En art et en tout, le commentateur est d'ordinaire plus averti et plus lucide que le commenté. C'est l'avantage de l'assassin sur la victime.

*

« Rendons grâce aux dieux, qui ne retiennent personne de force dans la vie. »

Sénèque (dont le style, suivant Caligula, manque de *ciment*) est ouvert à l'essentiel, et cela non pas tant à cause de son affiliation au stoïcisme que de son exil de huit ans en Corse, particulièrement sauvage à l'époque. Cette épreuve a conféré à un esprit frivole une dimension qu'il n'aurait pas acquise normalement. Elle l'a dispensé du concours d'une maladie.

*

Cet instant-ci, mien encore, le voilà qui s'écoule, qui m'échappe, le voilà englouti. Vais-je me commettre avec le suivant? Je m'y décide : il est là, il m'appartient, et déjà il est loin. Du matin au soir, fabriquer du passé!

*

Après avoir, en pure perte, tout tenté du côté des mystiques, il ne lui restait plus qu'une issue : sombrer dans la sagesse...

*

Dès qu'on se pose des questions dites philosophiques et qu'on emploie l'inévitable jargon, on prend un air supérieur, agressif, et cela dans un domaine où, l'insoluble étant de rigueur, l'humilité devrait l'être aussi. Cette anomalie n'est qu'apparente. Plus les questions qu'on aborde sont de taille, plus on perd la tête : on finit même par se prêter à soi-même les dimensions qu'elles possèdent. Si l'orgueil des théologiens est plus « puant » encore que celui des philosophes, c'est qu'on ne s'occupe pas impunément de Dieu : on en arrive à s'arroger malgré soi quelques-uns de ses attributs, les pires s'entend.

*

En paix avec lui-même et le monde, l'esprit s'étiole. Il s'épanouit à la moindre contrariété. La pensée n'est en somme que l'exploitation éhontée de nos gênes et de nos disgrâces.

*

Ce corps, fidèle autrefois, me désavoue, ne me suit plus, a cessé d'être mon complice. Rejeté, trahi, mis au rancart, que deviendrais-je si de vieilles infirmités, pour me marquer leur loyauté, ne venaient me tenir compagnie à toute heure du jour et de la nuit?

*

Les gens « distingués » n'inventent pas en matière de langage. Y excellent au contraire tous ceux qui improvisent par forfanterie ou se vautrent dans une grossièreté teintée d'émotion. Ce sont des natures, ils vivent à même les mots. Le génie verbal serait-il l'apanage des mauvais lieux? Il exige en tout cas un minimum de dégueulasserie.

*

On devrait s'en tenir à un seul idiome, et en approfondir la connaissance à chaque occasion. Pour un écrivain, bavarder avec une concierge est bien plus profitable que s'entretenir avec un savant dans une langue étrangère.

*

« ...le sentiment d'être tout et l'évidence de n'être rien ». Le hasard me fit tomber, dans ma jeunesse, sur ce bout de phrase. J'en fus bouleversé. Tout ce que je ressentais alors, et tout ce que je devais ressentir par la suite, se trouvait ramassé dans cette extraordinaire formule banale, synthèse de dilatation et d'échec, d'extase et d'impasse. Le plus souvent ce n'est pas d'un paradoxe, c'est d'un truisme que surgit une révélation.

*

La poésie exclut calcul et préméditation : elle est inachèvement, pressentiment, gouffre. Ni géométrie ronronnant, ni succession d'adjectifs exsangues. Nous sommes tous trop blessés et trop déçus, trop fatigués et trop barbares dans notre fatigue, pour apprécier encore le *métier*.

*

L'idée de progrès, on ne peut s'en passer, et pourtant elle ne mérite pas qu'on s'y arrête. C'est comme le « sens » de la vie. Il *faut* que la vie en ait un. Mais en existe-t-il un seul qui, à l'examen, ne se révèle pas dérisoire?

*

Des arbres massacrés. Des maisons surgissent. Des gueules, des gueules partout. L'homme *s'étend*. L'homme est le cancer de la terre.

*

L'idée de fatalité a quelque chose d'enveloppant et de voluptueux : elle vous tient chaud.

*

Un troglodyte qui aurait parcouru toutes les nuances de la satiété...

*

Le plaisir de se calomnier vaut de beaucoup celui d'être calomnié.

*

Mieux que personne je connais le danger d'être né avec une soif de tout. Un cadeau empoisonné, une vengeance de la Providence. Ainsi grevé, je ne pouvais arriver à rien, sur le plan spirituel s'entend, le seul qui importe. Nullement accidentel, mon échec se confond avec mon essence.

*

Les mystiques et leurs « œuvres complètes ». Quand on s'adresse à Dieu, et à Dieu seul, comme ils le prétendent, on devrait se garder d'écrire. Dieu ne *lit* pas...

*

Chaque fois que je pense à l'essentiel, je crois l'entrevoir dans le silence ou l'explosion, dans la stupeur ou le cri. Jamais dans la parole.

*

Quand on rumine à longueur de journée sur l'inopportunité de la naissance, tout ce qu'on projette et tout ce qu'on exécute semble piètre et futile. On est comme un fou qui, guéri, ne ferait que penser à la crise qu'il a traversée, au « rêve » dont il émerge; il y reviendrait sans cesse, de sorte que sa guérison ne lui serait d'aucun profit.

*

L'appétit de tourment est pour certains ce qu'est l'appât du gain pour d'autres.

*

L'homme est parti du mauvais pied. La mésaventure au paradis en fut la première conséquence. Le reste devait suivre.

*

Je ne comprendrai jamais comment on peut vivre en sachant qu'on n'est pas — pour le moins! — éternel.

*

L'être idéal? Un ange dévasté par l'humour.

*

Quand, à la suite d'une série de questions sur le désir, le dégoût et la sérénité, on demande au Bouddha : « Quel est le but, le sens dernier du nirvâna? » il ne répond pas. Il *sourit*. On a beaucoup épilogué sur ce sourire, au lieu d'y voir une réaction normale devant une question sans objet. C'est ce que nous faisons devant les *pourquoi* des enfants. Nous sourions, parce qu'aucune réponse n'est concevable, parce que la réponse serait encore plus dénuée de sens que la question. Les enfants n'admettent une limite à rien; ils veulent toujours regarder au-delà, voir ce qu'il y a après. Mais il n'y a pas d'après. Le nirvâna est une limite, la limite. Il est libération, impasse suprême...

*

L'existence, c'est certain, pouvait avoir quelque attrait avant l'avènement du bruit, mettons avant le néolithique.

A quand l'homme qui saura nous défaire de tous les hommes?

*

On a beau se dire qu'on ne devrait pas dépasser en longévité un mort-né, au lieu de décamper à la première occasion, on s'accroche, avec l'énergie d'un aliéné, à une journée de plus.

*

La lucidité n'extirpe pas le désir de vivre, tant s'en faut, elle rend seulement impropre à la vie.

*

Dieu : une maladie dont on se croit guéri parce que plus personne n'en meurt.

*

L'inconscience est le secret, le « principe de vie » de la vie. Elle est l'unique recours contre le moi, contre le mal d'être individualisé, contre l'effet débilitant de l'état de conscience, état si redoutable, si dur à affronter, qu'il devrait être réservé aux athlètes seulement.

*

Toute réussite, dans n'importe quel ordre, entraîne un appauvrissement intérieur. Elle nous fait oublier ce que nous sommes, elle nous prive du supplice de nos limites.

*

Je ne me suis jamais pris pour un *être*. Un non-citoyen, un marginal, un rien du tout qui n'existe que par l'excès, par la surabondance de son néant.

*

Avoir fait naufrage quelque part entre l'épigramme et le soupir!

*

La souffrance ouvre les yeux, aide à voir des choses qu'on n'aurait pas perçues autrement. Elle n'est donc utile qu'à la connaissance, et, hors de là, ne sert qu'à envenimer l'existence. Ce qui, soit dit en passant, favorise encore la connaissance.

« Il a souffert, donc il a compris. » C'est tout ce qu'on peut dire d'une victime de la maladie, de l'injustice, ou de n'importe quelle variété d'infortune. La souffrance n'améliore personne (sauf ceux qui étaient déjà *bons*), elle est oubliée comme sont oubliées toutes choses, elle n'entre pas dans le « patrimoine de l'humanité », ni ne se conserve d'aucune manière, mais se perd comme tout se perd. Encore une fois, elle ne sert qu'à ouvrir les yeux.

*

L'homme a dit ce qu'il avait à dire. Il devrait se reposer maintenant. Il n'y consent pas, et bien qu'il soit entré dans sa phase de survivant, il se trémousse comme s'il était au seuil d'une carrière mirobolante.

*

Le cri n'a de sens que dans un univers créé. S'il n'y a pas de créateur, à quoi rime d'attirer l'attention sur soi?

*

« Arrivé sur la place de la Concorde, ma pensée était de me détruire. »
Rien, dans toute la littérature française, ne m'aura poursuivi autant.

*

En tout, seuls comptent le commencement et le dénouement, le faire et le défaire. La voie vers l'être et la voie hors de l'être, c'est cela la respiration, le souffle, alors que l'être comme tel n'est qu'un étouffoir.

*

A mesure que le temps passe, je me persuade que mes premières années furent un paradis. Mais je me trompe sans doute. Si jamais paradis il y eut, il me faudrait le chercher avant toutes mes années.

*

Règle d'or : laisser une image incomplète de soi...

*

Plus l'homme est homme, plus il perd en réalité : c'est le prix qu'il doit payer pour son essence distincte. S'il parvenait à aller jusqu'au bout de sa singularité, et qu'il devînt homme d'une façon totale, absolue, il n'aurait plus rien en lui qui rappelât quelque genre d'existence que ce fût.

*

Le mutisme devant les arrêts du sort, la redécouverte, après des siècles d'imploration tonitruante, du *Tais-toi* antique, voilà à quoi nous devrions nous astreindre, voilà notre lutte, si toutefois ce mot est propre lorsqu'il s'agit d'une défaite prévue et acceptée.

*

Tout succès est infamant : on ne s'en remet jamais, à ses propres yeux s'entend.

*

Les affres de la vérité sur soi sont au-dessus de ce qu'on peut supporter. Celui qui ne se ment pas à lui-même (si tant est qu'un tel être existe), combien il est à plaindre!

*

Je ne lirai plus les sages. Ils m'ont fait trop de mal. J'aurais dû me livrer à mes instincts, laisser s'épanouir ma folie. J'ai fait tout le contraire, j'ai pris le masque de la raison, et le masque a fini par se substituer au visage et par usurper le reste.

*

Dans mes moments de mégalomanie, je me dis qu'il est impossible que mes diagnostics soient erronés, que je n'ai qu'à patienter, qu'à attendre jusqu'à la fin, jusqu'à l'avènement du dernier homme, du seul être à même de me donner raison...

*

L'idée qu'il eût mieux valu ne jamais exister est de celles qui rencontrent le plus d'opposition. Chacun, incapable de se regarder autrement que de l'intérieur, se croit nécessaire, voire indispensable, chacun se sent et se perçoit comme une réalité absolue, comme un tout, comme le tout. Dès l'instant qu'on s'identifie entièrement avec son propre être, on réagit comme Dieu, on *est* Dieu.

C'est seulement quand on vit à la fois à l'intérieur et en marge de soi-même, qu'on peut concevoir, en toute sérénité, qu'il eût été préférable que l'accident qu'on est ne se fût jamais produit.

*

Si je suivais ma pente naturelle, je ferais tout sauter. Et c'est parce que je n'ai pas le courage de la suivre que, par pénitence, j'essaie de m'abrutir au contact de ceux qui ont trouvé la paix.

*

Un écrivain ne nous a pas marqué parce que nous l'avons beaucoup lu mais parce que nous avons pensé à lui plus que de raison. Je n'ai pratiqué spécialement ni Baudelaire ni Pascal mais je n'ai cessé de songer à leurs misères, lesquelles m'ont accompagné partout aussi fidèlement que les miennes.

*

A chaque âge, des signes plus ou moins distincts nous avertissent qu'il est temps de vider les lieux. Nous hésitons, nous ajournons, persuadés que, la vieillesse enfin venue, ces signes

deviendront si nets que balancer encore serait inconvenant. Nets, ils le sont en effet, mais nous n'avons plus assez de vigueur pour accomplir le seul acte décent qu'un vivant puisse commettre.

*

Le nom d'une vedette, célèbre dans mon enfance, me revient soudain à l'esprit. Qui se souvient encore d'elle? Bien plus qu'une ruminant philosophique, ce sont des détails de cet acabit qui nous révèlent la scandaleuse réalité et irréalité du temps.

*

Si nous réussissons à durer malgré tout, c'est parce que nos infirmités sont si multiples et si contradictoires, qu'elles s'annulent les unes les autres.

*

Les seuls moments auxquels je pense avec réconfort, sont ceux où j'ai souhaité n'être rien pour personne, où j'ai rougi à l'idée de laisser la moindre trace dans la mémoire de qui que ce soit...

*

Condition indispensable à l'accomplissement spirituel : avoir toujours mal misé...

*

Si nous voulons voir diminuer le nombre de nos déceptions ou de nos fureurs, il importe, en toute circonstance, de nous rappeler que nous sommes là pour nous rendre malheureux les uns les autres, et que s'insurger contre cet état de choses c'est saper le fondement même de la vie en commun.

*

Une maladie n'est bien nôtre qu'à partir du moment où on nous en dit le nom, où on nous met la corde au cou...

*

Toutes mes pensées sont tournées vers la résignation, et cependant il ne se passe pas de jour que je ne concocte quelque ultimatum à l'adresse de Dieu ou de n'importe qui.

*

Quand chacun aura compris que la naissance est une défaite, l'existence, enfin supportable, apparaîtra comme le lendemain d'une capitulation, comme le soulagement et le repos du vaincu.

*

Tant que l'on croyait au Diable, tout ce qui arrivait était intelligible et clair; depuis qu'on n'y croit plus, il faut, à propos de chaque événement, chercher une explication nouvelle, aussi laborieuse qu'arbitraire, qui intrigue tout le monde et ne satisfait personne.

*

La Vérité, nous ne la poursuivons pas toujours; mais quand nous la recherchons avec soif, avec violence, nous haïssons tout ce qui est *expression*, tout ce qui relève des mots et des formes, tous les mensonges nobles, encore plus éloignés du vrai que les vulgaires.

*

N'est réel que ce qui procède de l'émotion ou du cynisme. Tout le reste est « talent ».

*

Vitalité et refus vont de pair. L'indulgence, signe d'anémie, supprime le rire, puisqu'elle s'incline devant toutes les formes de la dissemblance.

*

Nos misères physiologiques nous aident à envisager l'avenir avec confiance : elles nous dispensent de trop nous tracasser, elles font de leur mieux pour qu'aucun de nos projets de longue haleine n'ait le temps d'user toutes nos disponibilités d'énergie.

*

L'Empire craquait, les Barbares se déplaçaient... Que faire, sinon s'évader du siècle?
Heureux temps où l'on avait où fuir, où les espaces solitaires étaient accessibles et accueillants!
Nous avons été dépossédés de tout, même du désert.

*

Pour celui qui a pris la fâcheuse habitude de démasquer les apparences, *événement* et *malentendu* sont synonymes.

Aller à l'essentiel, c'est abandonner la partie, c'est s'avouer vaincu.

*

X a sans doute raison de se comparer à un « volcan », mais il a tort d'entrer dans des détails.

*

Les pauvres, à force de penser à l'argent, et d'y penser sans arrêt, en arrivent à perdre les avantages spirituels de la non-possession et à descendre aussi bas que les riches.

*

La psyché — de l'air sans plus, du vent en somme, ou, au mieux, de la fumée —, les premiers Grecs la considéraient ainsi, et on leur donne volontiers raison toutes les fois qu'on est las de farfouiller dans son moi ou dans celui des autres, en quête de profondeurs insolites et, si possible, suspectes.

*

Le dernier pas vers l'indifférence est la destruction de l'idée même d'indifférence.

*

Marcher dans une forêt entre deux haies de fougères transfigurées par l'automne, c'est cela un *triomphe*. Que sont à côtés suffrages et ovations?

*

Rabaisser les siens, les vilipender, les pulvériser, s'en prendre aux fondations, se frapper soi-même à la base, ruiner son point de départ, se punir de ses origines..., maudire tous ces non-élus, engeance mineure, quelconque, tiraillée entre l'imposture et l'élégie, et dont la seule mission est de ne pas en avoir...

*

Ayant détruit toutes mes attaches, je devrais éprouver une sensation de liberté. J'en éprouve une en effet, si intense que j'ai peur de m'en réjouir.

*

Quand la coutume de regarder les choses en face tourne à la manie, on pleure le fou qu'on a été et qu'on n'est plus.

XI

Quelqu'un que nous plaçons très haut nous devient plus proche quand il accomplit un acte indigne de lui. Par là, il nous dispense du calvaire de la vénération. Et c'est à partir de ce moment que nous éprouvons à son égard un véritable attachement.

*

Rien ne surpasse en gravité les vilenies et les grossièretés que l'on commet par timidité.

*

Flaubert, devant le Nil et les Pyramides, ne songeait, suivant un témoin, qu'à la Normandie, qu'aux mœurs et aux paysages de la future *Madame Bovary*. Rien ne semblait exister pour lui en dehors d'elle. Imaginer, c'est se restreindre, c'est exclure : sans une capacité démesurée de refus, nul projet, nulle œuvre, nul moyen de réaliser quoi que ce soit.

*

Ce qui ressemble de près ou de loin à une victoire me paraît à tel point un déshonneur, que je ne peux combattre, en toute circonstance, qu'avec le ferme propos d'avoir le dessous. J'ai dépassé le stade où les êtres importent, et ne vois plus aucune raison de lutter dans les mondes connus.

*

On n'enseigne la philosophie que dans l'agora, dans un jardin ou chez soi. La chaire est le tombeau du philosophe, la mort de toute pensée vivante, la chaire est l'esprit en deuil.

*

Que je puisse désirer encore, cela prouve bien que je n'ai pas une perception exacte de la réalité, que je divague, que je suis à mille lieues du Vrai. « L'homme, lit-on dans le *Dhammapada*, n'est la proie du désir que parce qu'il ne voit pas les choses telles qu'elles sont. »

*

Je tremblais de rage : mon honneur était en jeu. Les heures passaient, l'aube approchait. Allais-je, à cause d'une vétille, gâcher ma nuit? J'avais beau essayer de minimiser l'incident, les raisons que j'inventais pour me calmer demeuraient sans effet. Ils ont osé me faire ça! J'étais sur le point d'ouvrir la fenêtre et de hurler comme un fou furieux, quand l'image de notre planète tournant comme une toupie s'empara tout à coup de mon esprit. Ma rage retomba aussitôt.

*

La mort n'est pas tout à fait inutile. C'est quand même grâce à elle qu'il nous sera donné peut-être de recouvrer l'espace d'avant la naissance, notre seul espace...

*

Qu'on avait raison autrefois de commencer la journée par une prière, par un appel au secours! Faute de savoir à qui nous adresser, nous finirons par nous prosterner devant la première divinité maboule.

*

La conscience aiguë d'avoir un corps, c'est cela l'absence de santé.
... Autant dire que je ne me suis jamais bien porté.

*

Tout est duperie, je l'ai toujours su; cependant cette certitude ne m'a apporté aucun apaisement, sauf aux moments où elle m'était violemment présente à l'esprit...

*

La perception de la précarité hissée au rang de vision, d'expérience mystique.

*

La seule manière de supporter revers après revers est d'aimer l'idée même de revers. Si on y parvient, plus de surprises : on est supérieur à tout ce qui arrive, on est une victime invincible.

*

Dans les sensations de douleurs très fortes, beaucoup plus que dans les faibles, on s'observe, on se dédouble, on demeure extérieur à soi, quand bien même on gémit ou on hurle. Tout ce qui confine au supplice réveille en chacun le psychologue, le curieux, ainsi que l'expérimentateur : on veut voir jusqu'où on peut aller dans l'intolérable.

*

Qu'est-ce que l'injustice auprès de la maladie? Il est vrai qu'on peut trouver injuste le fait d'être malade. C'est d'ailleurs ainsi que réagit chacun, sans se soucier de savoir s'il a raison ou tort.

La maladie *est* : rien de plus réel qu'elle. Si on la déclare injuste, il faut oser en faire autant de l'être lui-même, parler en somme de l'*injustice d'exister*.

*

La création, telle qu'elle était, ne valait pas cher; rafistolée, elle vaut encore moins. Que ne l'a-t-on pas laissée dans sa vérité, sa nullité première!

Le Messie à venir, le vrai, on comprend qu'il tarde à se manifester. La tâche qui l'attend n'est pas aisée : comment s'y prendrait-il pour délivrer l'humanité de la *manie du mieux*?

*

Quand, furieux de s'être trop habitué à soi-même, on se met à se détester, on s'aperçoit bientôt que c'est pis qu'avant, que se haïr renforce encore davantage les liens avec soi.

*

Je ne l'interromps pas, le laisse peser les mérites de chacun, j'attends qu'il m'exécute... Son incompréhension des êtres est confondante. Subtile et candide à la fois, il vous juge comme si vous étiez une entité ou une catégorie. Le temps n'ayant pas eu de prise sur lui, il ne peut admettre que je sois en dehors de tout ce qu'il défend, que plus rien de ce qu'il prône ne me regarde encore.

Le dialogue devient sans objet avec quelqu'un qui échappe au défilé des années. Je demande à ceux que j'aime de me faire la grâce de vieillir.

*

Le trac devant quoi que ce soit, devant le plein et le vide également. Le trac *originel*...

*

Dieu *est*, même s'il n'est pas.

*

D. est incapable d'assimiler le Mal. Il en constate l'existence mais il ne peut l'incorporer à sa pensée. Sortirait-il de l'enfer qu'on ne le saurait pas, tant, dans ses propos, il au-dessus de ce qui lui nuit.

Les épreuves qu'il a endurées, on en chercherait en vain le moindre vestige dans ses idées. De temps en temps il a des réflexes, des réflexes seulement, d'homme blessé. Fermé au négatif, il ne discerne pas que tout ce que nous possédons n'est qu'un capital de non-être. Cependant plus d'un de ses gestes révèle un esprit démoniaque. Démoniaque sans le savoir. C'est un destructeur obnubilé et stérilisé par le Bien.

*

La curiosité de mesurer ses progrès dans la déchéance, est la seule raison qu'on a d'avancer en âge. On se croyait arrivé à la limite, on pensait que l'horizon était à jamais bouché, on se lamentait, on se laisser aller au découragement. Et puis on s'aperçoit qu'on peut tomber plus bas encore, qu'il y a du nouveau, que tout espoir n'est pas perdu, qu'il est possible de s'enfoncer un peu plus et d'écarter ainsi le danger de se figer, de se scléroser...

*

« La vie ne semble un bien qu'à l'insensé », se plaisait à dire, il y a vingt-trois siècles, *Hégésias*, philosophe cyrénaïque, dont il ne reste à peu près que ce propos... S'il y a une œuvre qu'on aimerait réinventer, c'est bien la sienne.

*

Nul n'approche de la condition du sage s'il n'a pas la bonne fortune d'être oublié de son vivant.

*

Penser, c'est saper, c'est *se* saper. Agir entraîne moins de risques, parce que l'action remplit l'intervalle entre les choses et nous, alors que la réflexion l'élargit dangereusement.

... Tant que je m'abandonne à un exercice physique, à un travail manuel, je suis heureux, comblé; dès que je m'arrête, je suis pris d'un mauvais vertige, et ne songe plus qu'à déguerpir pour toujours.

*

Au point le plus bas de soi-même, quand on touche le fond et qu'on palpe l'abîme, on est soulevé d'un coup — réaction de défense ou orgueil ridicule — par le sentiment d'être *supérieur* à Dieu. Le côté grandiose et impur de la tentation d'en finir.

*

Une émission sur les loups, avec des exemples de hurlement. Quel langage! Il n'en existe pas de plus déchirant. Jamais je ne l'oublierai, et il me suffira à l'avenir, dans des moments de trop grande solitude, de me le rappeler distinctement, pour avoir le sentiment d'appartenir à une communauté.

*

A partir du moment où la défaite était en vue, Hitler ne parlait plus que de victoire. Il y croyait — il se comportait en tout cas comme s'il y croyait — et il resta jusqu'à la fin claquemuré dans son optimisme, dans sa foi. Tout s'effondrait autour de lui, chaque jour apportait un démenti à ses espérances mais, persistant à escompter l'impossible, s'aveuglant comme seuls les incurables savent le faire, il eut la force d'aller jusqu'au bout, d'inventer horreur après horreur, et de continuer au-delà de sa folie, au-delà même de sa destinée. C'est ainsi qu'on peut dire de lui, de lui qui a tout raté, qu'il s'est réalisé mieux qu'aucun autre mortel.

*

« Après moi le déluge » est la devise inavouée de tout un chacun : si nous admettons que d'autres nous survivent, c'est avec l'espoir qu'ils en seront punis.

*

Un zoologiste qui, en Afrique, a observé de près les gorilles, s'étonne de l'uniformité de leur vie et de leur grand désœuvrement. Des heures et des heures sans rien faire... Ils ne connaissent donc pas l'ennui?

Cette question est bien d'un *homme*, d'un singe occupé. Loin de fuir la monotonie, les animaux la recherchent, et ce qu'ils redoutent le plus c'est de la voir cesser. Car elle ne cesse que pour être remplacée par la peur, cause de tout affairément.

L'inaction est divine. C'est pourtant contre elle que l'homme s'est insurgé. Lui seul, dans la nature, est incapable de supporter la monotonie, lui seul veut à tout prix que quelque chose arrive, n'importe quoi. Par là, il se montre indigne de son ancêtre : le besoin de nouveauté est le fait d'un gorille fourvoyé.

*

Nous approchons de plus en plus de l'Irrespirable. Quand nous y serons parvenus, ce sera le grand Jour. Nous n'en sommes hélas! qu'à la veille.

*

Une nation n'atteint à la prééminence et ne la conserve qu'aussi longtemps qu'elle accepte des conventions nécessairement ineptes, et qu'elle est inféodée à des préjugés, sans les prendre pour tels. Dès qu'elle les appelle par leur nom, tout est démasqué, tout est compromis.

Vouloir dominer, jouer un rôle, faire la loi, ne va pas sans une forte dose de stupidité : l'histoire, dans son essence, est *stupidité*... Elle continue, elle avance, parce que les nations liquident leurs préjugés à tour de rôle. Si elles s'en débarrassaient en même temps, il n'y aurait plus qu'une bienheureuse désagrégation universelle.

*

On ne peut pas vivre sans mobiles. Je n'ai plus de mobiles, et je vis.

*

J'étais en parfaite santé, j'allais mieux que jamais. Tout à coup un froid me saisit pour lequel il me parut évident qu'il n'y avait pas de remède. Que m'arrivait-il? Ce n'était pourtant pas la première fois

qu'une telle sensation me submergeait. Mais auparavant je la supportais sans essayer de la comprendre. Cette fois-ci, je voulais savoir, et tout de suite. J'écartai hypothèse après hypothèse : il ne pouvait être question de maladie. Pas ombre d'un symptôme auquel m'accrocher. Que faire? J'étais en pleine déroute, incapable de trouver ne serait-ce qu'un simulacre d'explication, lorsque l'idée me vint — et ce fut un vrai soulagement — qu'il ne s'agissait là que d'une version du grand, de l'ultime froid, que c'était lui simplement qui s'exerçait, qui faisait une répétition...

*

Au paradis, les objets et les êtres, assiégés de tous côtés par la lumière, ne projettent pas d'ombre. Autant dire qu'ils manquent de réalité, comme tout ce qui est inentamé par les ténèbres et déserté par la mort.

*

Nos premières intuitions sont les vraies. Ce que je pensais d'un tas de choses dans ma prime jeunesse, me paraît de plus en plus juste, et, après tant d'égarements et de détours, j'y reviens maintenant, tout affligé d'avoir pu ériger mon existence sur la ruine de ces évidences-là.

*

Un lieu que j'ai parcouru, je ne m'en souviens que si j'ai eu la veine d'y connaître quelque anéantissement par le cafard.

*

A la foire, devant ce bateleur qui grimaçait, gueulait, se fatiguait, je me disais qu'il faisait son devoir, lui, alors que moi j'esquivais le mien.

*

Se manifester, œuvrer, dans n'importe quel domaine, est le fait d'un fanatique plus ou moins camouflé. Si on ne s'estime pas investi d'une mission, exister est difficile; agir, impossible.

*

La certitude qu'il n'y a pas de salut est une forme de salut, elle est même *le* salut. A partir de là on peut aussi bien organiser sa propre vie que construire une philosophie de l'histoire. L'insoluble comme solution, comme seule issue...

*

Mes infirmités m'ont gâché l'existence, mais c'est grâce à elles que j'existe, que je m'imagine que j'existe.

*

L'homme ne m'intéresse que depuis qu'il ne croit plus en lui-même. Tant qu'il était en pleine ascension, il ne méritait qu'indifférence. Maintenant il suscite un sentiment nouveau, une sympathie spéciale : l'horreur *attendrie*.

*

J'ai beau m'être débarrassé de tant de superstitions et de liens, je ne puis me tenir pour libre, pour éloigné de tout. La folie du désistement, ayant survécu aux autres passions, n'accepte pas de me

quitter : elle me harasse, elle persévère, elle exige que je continue à renoncer. Mais à quoi? Que me reste-t-il à rejeter? Je me le demande. Mon rôle est fini, ma carrière achevée, et cependant rien n'est changé à ma vie, j'en suis au même point, je dois me désister encore et toujours.

XII

Il n'est pas de position plus fausse que d'avoir compris et de rester encore en vie.

*

Quand on considère froidement cette portion de durée impartie à chacun, elle paraît également satisfaisante et également dérisoire, qu'elle s'étende sur un jour ou sur un siècle.

« J'ai fait mon temps. » — Il n'est pas d'expression qu'on puisse proférer avec plus d'à-propos à n'importe quel instant d'une vie, au premier y compris.

*

La mort est la providence de ceux qui auront eu le goût et le don du fiasco, elle est la récompense de tous ceux qui n'ont pas abouti, qui ne tenaient pas à aboutir... Elle leur donne raison, elle est leur triomphe. En revanche, pour les autres, pour ceux qui ont peiné pour réussir, et qui ont réussi, quel démenti, quelle giflé!

*

Un moine d'Égypte, après quinze ans de solitude complète, reçut de ses parents et de ses amis tout un paquet de lettres. Il ne les ouvrit pas, il les jeta au feu, pour échapper à l'agression des souvenirs. On ne peut rester en communion avec soi-même et ses pensées, si on permet aux revenants de se manifester, de sévir. Le *désert* ne signifie pas tant une vie nouvelle que la mort du passé : on s'est enfin évadé de sa propre histoire. Dans le siècle, non moins que les thébaïdes, les lettres qu'on écrit, comme celles qu'on reçoit, témoignent qu'on est enchaîné, qu'on n'a brisé aucun lien, qu'on n'est qu'un esclave et qu'on mérite de l'être.

*

Un peu de patience, et le moment viendra où plus rien ne sera encore possible, où l'humanité, acculée à elle-même, ne pourra dans aucune direction exécuter un seul pas de plus.

Si on parvient à se représenter en gros ce spectacle sans précédent, on voudrait quand même des *détails*... Et on a peur malgré tout de manquer la fête, de n'être plus assez jeune pour avoir la chance d'y assister.

*

Qu'il sorte de la bouche d'un épicier ou d'un philosophe, le mot *être*, si riche, si tentant, si lourd de signification en apparence, ne veut en fait rien dire du tout. Il est incroyable qu'un esprit sensé puisse s'en servir en quelque occasion que ce soit.

*

Debout, au milieu de la nuit, je tournais dans ma chambre avec la certitude d'être un élu et un scélérat, double privilège, naturel pour celui qui veille, révoltant ou incompréhensible pour les captifs de la logique diurne.

*

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir eu une enfance malheureuse. La mienne fut bien plus qu'heureuse. Elle fut *couronnée*. Je ne trouve pas de meilleur qualificatif pour désigner ce qu'elle eut de triomphal jusque dans ses affres. Cela devait se payer, cela ne pouvait rester impuni.

*

Si j'aime tant la correspondance de Dostoïevski, c'est qu'il n'y est question que de maladie et d'argent, uniques sujets « brûlants ». Tout le reste n'est que fioritures et fatras.

*

Dans cinq cent mille ans l'Angleterre sera, paraît-il, entièrement recouverte d'eau. Si j'étais Anglais, je déposerais les armes toute affaire cessante.

Chacun a son unité de temps. Pour tel, c'est la journée, la semaine, le mois ou l'année; pour tel autre, c'est dix ans, voire cent... Ces unités, encore à l'échelle humaine, sont compatibles avec n'importe quel projet et n'importe quelle besogne.

Il en est qui prennent comme unité le temps même et qui s'élèvent parfois au-dessus : pour eux, quelle besogne, quel projet méritent d'être pris au sérieux? Qui voit trop loin, qui est contemporain de *tout* l'avenir, ne peut plus s'affairer, ni même bouger...

*

La pensée de la précarité m'accompagne en toute occasion : en mettant, ce matin, une lettre à la poste, je me disais qu'elle s'adressait à un *mortel*...

*

Une seule expérience absolue, à propos de n'importe quoi, et vous faites, à vos propres yeux, figure de survivant.

*

J'ai toujours vécu avec la conscience de l'impossibilité de vivre. Et ce qui m'a rendu l'existence supportable, c'est la curiosité de voir comment j'allais passer d'une minute, d'une journée, d'une année à l'autre.

*

La première condition pour devenir un saint est d'aimer les fâcheux, de supporter les *visites*...

*

Secouer les gens, les tirer de leur sommeil, tout en sachant que l'on commet là un crime, et qu'il vaudrait mille fois mieux les y laisser persévérer, puisque aussi bien lorsqu'ils s'éveillent on n'a rien à leur proposer...

*

Port-Royal. Au milieu de cette verdure, tant de combats et de déchirements à cause de quelques vétilles! Toute croyance, au bout d'un certain temps, paraît gratuite et incompréhensible, comme du reste la contre-croyance qui l'a ruinée. Seul subsiste l'abasourdissement que l'une et l'autre provoquent.

*

Un pauvre type qui *sente* le temps, qui en est victime, qui en crève, qui n'éprouve rien d'autre, qui est temps à chaque instant, connaît ce qu'un métaphysicien ou un poète ne devine qu'à la faveur d'un effondrement ou d'un miracle.

*

Ces grondements intérieurs qui n'aboutissent à rien, et où l'on est réduit à l'état de volcan grotesque.

*

Chaque fois que je suis saisi par un accès de fureur, au début je m'en afflige et me méprise, ensuite je me dis : quelle chance, quelle aubaine ! Je suis encore en vie, je fais toujours partie de ces fantômes en chair et en os...

*

Le télégramme que je venais de recevoir n'en finissait pas. Toutes mes prétentions et toutes mes insuffisances y passaient. Tel travers, à peine soupçonné par moi-même, y était désigné, proclamé. Quelle divination, et quelle minutie ! Au bout de l'interminable réquisitoire, nul indice, nulle trace qui permît d'en identifier l'auteur. Qui pouvait-il bien être ? et pourquoi cette précipitation et ce recours insolite ? A-t-on jamais dit son fait à quelqu'un avec plus de rigueur dans la hargne ? D'où est-il surgi ce justicier omniscient qui n'ose se nommer, ce lâche au courant de tous mes secrets, cet inquisiteur qui ne m'accorde aucune circonstance atténuante, même pas celle qu'on reconnaît au plus endurci des tortionnaires ? Moi aussi j'ai pu m'égarer, moi aussi j'ai droit à quelque indulgence. Je recule devant l'inventaire de mes défauts, je suffoque, je ne peux plus supporter ce défilé de vérités... Maudite dépêche ! Je la déchire, et me réveille...

*

Avoir des opinions est inévitable, est normal ; avoir des convictions l'est moins. Toutes les fois que je rencontre quelqu'un qui en possède, je me demande quel vice de son esprit, quelle fêlure les lui a fait acquérir. Si légitime que soit cette question, l'habitude que j'ai de me la poser, me gâche le plaisir de la conversation, me donne mauvaise conscience, me rend odieux à mes propres yeux.

*

Il fut un temps où écrire me semblait chose importante. De toutes mes superstitions, celle-ci me paraît la plus compromettante et la plus incompréhensible.

*

J'ai abusé du mot *dégoût*. Mais quel autre vocable choisir pour désigner un état où l'exaspération est sans cesse corrigée par la lassitude et la lassitude par l'exaspération ?

*

Pendant toute la soirée, ayant tenté de le définir, nous avons passé en revue les euphémismes qui permettent de ne pas prononcer, à son sujet, le mot de perfidie. Il n'est pas perfide, il est seulement tortueux, diaboliquement tortueux, et, en même temps, innocent, naïf, voire angélique. Qu'on se représente, si on peut, un mélange d'Aliocha et de Smerdiakov.

*

Quand on ne croit plus en soi-même, on cesse de produire ou de batailler, on cesse même de se poser des questions ou d'y répondre, alors que c'est le contraire qui devrait avoir lieu, vu que c'est justement à partir de ce moment qu'étant libre d'attaches, on est apte à saisir le vrai, à discerner ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. Mais une fois tarie la confiance à son propre rôle, ou à son propre lot, on devient incurieux de tout, même de la « vérité », bien qu'on en soit plus près que jamais.

*

Au Paradis, je ne tiendrais pas une « saison », ni même un jour. Comment expliquer alors la nostalgie que j'en ai? Je ne l'explique pas, elle m'habite depuis toujours, elle était en moi avant moi.

*

N'importe qui peut avoir de loin en loin le sentiment de n'occuper qu'un point et un instant; connaître ce sentiment jour et nuit, toutes les heures en fait, cela est moins commun, et c'est à partir de cette expérience, de cette donnée, qu'on se tourne vers le nirvâna ou le sarcasme, ou vers les deux à la fois.

*

Bien qu'ayant juré de ne jamais pécher contre la sainte concision, je reste toujours complice des mots, et si je suis séduit par le silence, je n'ose y entrer, je rôde seulement à sa périphérie.

*

On devrait établir le degré de vérité d'une religion d'après le cas qu'elle fait du Démon : plus elle lui accorde une place éminente, plus elle témoigne qu'elle se soucie du réel, qu'elle se refuse aux supercheries et au mensonge, qu'elle est sérieuse, qu'elle tient plus à constater qu'à divaguer, qu'à consoler.

*

Rien ne mérite d'être défait, sans doute parce que rien ne méritait d'être fait. Ainsi on se détache de tout, de l'originel autant que de l'ultime, de l'avènement comme de l'effondrement.

*

Que tout ait été dit, qu'il n'y ait plus rien à dire, on le sait, on le sent. Mais ce qu'on sent moins est que cette évidence confère au langage un statut étrange, voire inquiétant, qui le rachète. Les mots sont enfin sauvés, parce qu'ils ont cessé de vivre.

*

L'immense bien et l'immense mal que j'aurais retirés de mes ruminations sur la condition des morts.

*

L'indéniable avantage de vieillir est de pouvoir observer de près la lente et méthodique dégradation des organes; ils commencent tous à craquer, les uns d'une façon voyante, les autres, discrète. Ils se détachent du corps, comme le corps se détache de nous : il nous échappe, il nous fuit, il ne nous appartient plus. C'est un transfuge que nous ne pouvons même pas dénoncer, puisqu'il ne s'arrête nulle part et ne se met au service de personne.

*

Je ne me lasse pas de lire sur les ermites, de préférence sur ceux dont on a dit qu'ils étaient « fatigués de chercher Dieu ». Je suis ébloui par les ratés du Désert.

*

Si, on ne sait comment, Rimbaud avait pu continuer (autant se représenter les lendemains de l'inouï, un Nietzsche en pleine production après *Ecce Home*), il aurait fini par reculer, par s'assagir, par commenter ses explosions, par les expliquer, et s'expliquer. Sacrilège dans tous les cas, l'excès de conscience n'étant qu'une forme de profanation.

*

Je n'ai approfondi qu'une seule idée, à savoir que tout ce que l'homme accomplit se retourne nécessairement contre lui. L'idée n'est pas neuve, mais je l'ai vécue avec une force de conviction, un acharnement dont jamais fanatisme ni délire n'a approché. Il n'est martyr, il n'est déshonneur que je ne souffrirais pour elle, et je ne l'échangerais contre aucune autre vérité, contre aucune autre révélation.

*

Aller plus loin encore que le Bouddha, s'élever au-dessus du nirvâna, apprendre à s'en passer..., n'être plus arrêté par rien, même par l'idée de délivrance, la tenir pour une simple halte, une gêne, une éclipse...

*

Mon faible pour les dynasties condamnées, pour les empires croulants, pour les Montezuma de toujours, pour ceux qui croient aux signes, pour les déchirés et les traqués, pour les intoxiqués d'inéluctable, pour les menacés, pour les dévorés, pour tous ceux qui attendent leur bourreau...

*

Je passe sans m'arrêter devant la tombe de ce critique dont j'ai remâché maints propos fielleux. Je ne m'arrête pas davantage devant celle du poète qui, vivant, ne songea qu'à sa dissolution finale. D'autres noms me poursuivent, des noms d'ailleurs, liés à un enseignement impitoyable et apaisant, à une vision bien faite pour expulser de l'esprit toutes les obsessions, même les funèbres. *Nâgârjuna*, *Candrakîrti*, *Çantideva* —, pourfendeurs non pareils, dialecticiens travaillés par l'obsession du salut, acrobates et apôtres de la Vacuité..., pour qui, sages entre les sages, l'univers n'était qu'un mot...

*

Le spectacle de ces feuilles si empressées de tomber, j'ai beau l'observer depuis tant d'automnes, je n'en éprouve pas moins chaque fois une surprise où « le froid dans le dos » l'emporterait de loin sans l'irruption, au dernier moment, d'une allégresse dont je n'arrive pas à démêler l'origine.

*

Il est des moments où, si éloignés que nous soyons de toute foi, nous ne concevons que Dieu comme interlocuteur. Nous adresser à quelqu'un d'autre nous semble une impossibilité ou une folie. La solitude, à son stade extrême, exige une forme de conversation, extrême elle aussi.

*

L'homme dégage une odeur spéciale : de tous les animaux, lui seul sent le cadavre.

*

Les heures ne voulaient pas couler. Le jour semblait lointain, inconcevable. Au vrai, ce n'est pas le jour que j'attendais mais l'oubli de ce temps rétif qui refusait d'avancer. Heureux, me disais-je, le condamné à mort qui, la veille de l'exécution, est du moins sûr de passer une bonne nuit!

*

Vais-je pouvoir rester encore debout? vais-je m'écrouler?

*

S'il y a une sensation *intéressante*, c'est bien celle qui nous donne l'avant-goût de l'épilepsie.

*

Quiconque se survit se méprise sans se l'avouer, et parfois sans le savoir.

*

Quand on a dépassé l'âge de la révolte, et qu'on se déchaîne encore, on se fait à soi-même l'effet d'un Lucifer gâteux.

*

Si on ne portait pas les stigmates de la vie, qu'il serait aisé de s'esquiver, et comme tout irait tout seul!

*

Mieux que personne, je suis capable de pardonner sur le coup. L'envie de me venger ne me vient que tard, trop tard, au moment où le souvenir de l'offense est sur le point de s'effacer, et où, l'incitation à l'acte devenue quasi nulle, je n'ai plus que la ressource de déplorer mes « bons sentiments ».

*

Ce n'est que dans la mesure où, à chaque instant, on se frotte à la mort, qu'on a chance d'entrevoir sur quelle insanité se fonde toute existence.

*

En tout dernier lieu, il est absolument indifférent que l'on soit quelque chose, que l'on soit même Dieu. De cela, avec un peu d'insistance on pourrait faire convenir à peu près tout le monde. Mais alors comment se fait-il que chacun aspire à un surcroît d'être, et qu'il n'y ait personne qui s'astreigne à baisser, à descendre vers la carence idéale?

*

Selon une croyance assez répandue parmi certaines peuplades, les morts parlent la même langue que les vivants, avec cette différence que pour eux les mots ont un sens opposé à celui qu'ils avaient: grand signifie petit, proche lointain, blanc noir...

Mourir se réduirait donc à cela? N'empêche que, mieux que n'importe quelle invention funèbre, ce retournement complet du langage indique ce que la mort comporte d'inhabituel, de sidérant...

*

Croire à l'avenir de l'homme, je le veux bien, mais comment y arriver lorsqu'on est malgré tout en possession de ses facultés? Il y faudrait leur débâcle quasi totale, et encore!

*

Une pensée qui n'est pas secrètement marquée par la fatalité, est interchangeable, ne vaut rien, n'est que pensée...

*

A Turin, au début de sa crise, Nietzsche se précipitait sans cesse vers son miroir, s'y regardait, s'en détournait, s'y regardait de nouveau. Dans le train qui le conduisait à Bâle, la seule chose qu'il réclamait avec insistance c'était un miroir encore. Il ne savait plus qui il était, il se cherchait, et lui, si attaché à sauvegarder son identité, si avide de soi, n'avait plus, pour se retrouver, que le plus grossier, le plus lamentable des recours.

*

Je ne connais personne de plus inutile et de plus inutilisable que moi. C'est là une donnée que je devrais accepter tout simplement, sans en tirer la moindre fierté. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, la conscience de mon inutilité ne me servira à rien.

*

Quel que soit le cauchemar qu'on fait, on y joue un rôle, on en est le protagoniste, on y est quelqu'un. C'est pendant la nuit que le déshérité triomphe. Si on supprimait les mauvais rêves, il y aurait des révolutions en série.

*

L'effroi devant l'avenir se greffe toujours sur le *désir* d'éprouver cet effroi.

*

Tout à coup, je me trouvais seul devant... Je sentis, en cet après-midi de mon enfance, qu'un événement très grave venait de se produire. Ce fut mon premier éveil, le premier indice, le signe avant-coureur de la conscience. Jusqu'alors je n'avais été qu'un *être*. A partir de ce moment, j'étais plus et moins que cela. Chaque *moi* commence par une fêlure et une révélation.

*

Naissance et chaîne sont synonymes. Voir le jour, voir des menottes...

*

Dire : « Tout est illusoire », c'est sacrifier à l'illusion, c'est lui reconnaître un haut degré de réalité, le plus haut même, alors qu'au contraire on voulait la discréditer. Que faire? Le mieux est de cesser de la proclamer ou de la dénoncer, de s'y asservir en y pensant. Est entrave même l'idée qui disqualifie toutes les idées.

*

Si on pouvait dormir vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on rejoindrait vite la marasme primordial, la béatitude de cette torpeur sans faille d'avant le Genèse — rêve de toute conscience excédée d'elle-même.

*

Ne pas naître est sans contredit la meilleure formule qui soit. Elle n'est malheureusement à la portée de personne.

*

Nul plus que moi n'a aimé ce monde, et cependant me l'aurait-on offert sur un plateau, même enfant je me serais écrié : « Trop tard, trop tard ! »

*

Qu'avez-vous, mais qu'avez-vous donc ? — Je n'ai rien, je n'ai rien, j'ai fait seulement un bond hors de mon sort, et je ne sais plus maintenant vers quoi me tourner, vers quoi courir...



Cioran

Syllogismes de l'amertume



folio  essais

Écrit en français, publié à Paris en 1952.

Atrophie du verbe

Formés à l'école des velléitaires, idolâtres du fragment et du stigmaté, nous appartenons à un temps clinique où comptent seuls les *cas*. Nous nous penchons sur ce qu'un écrivain a tu, sur ce qu'il aurait pu dire, sur ses profondeurs muettes. S'il laisse une *œuvre*, s'il s'explique, il s'est assuré notre oubli.

Magie de l'artiste irréalisé..., d'un vaincu qui laisse perdre ses déceptions, qui ne sait pas les faire fructifier.

*

Tant de pages, tant de livres qui furent nos sources d'émotion, et que nous relisons pour y étudier la qualité des adverbes ou la propriété des adjectifs!

*

Dans la stupidité il est un sérieux qui, mieux orienté, pourrait multiplier la somme des chefs-d'œuvre.

*

Sans nos doutes sur nous-mêmes, notre scepticisme serait lettre morte, inquiétude conventionnelle, doctrine philosophique.

*

Les « vérités », nous ne voulons plus en supporter le poids, ni en être dupes ou complices. Je rêve d'un monde où l'on mourrait pour une virgule.

*

Combien j'aime les esprits de second ordre (Joubert, entre tous) qui, par délicatesse, vécurent à l'ombre du génie des autres et, craignant d'en avoir, se refusèrent au leur!

*

Si Molière se fût replié sur ses gouffres, Pascal — avec le sien — eût fait figure de journaliste.

*

Avec des certitudes, point de style : le souci de bien-dire est l'apanage de ceux qui ne peuvent s'endormir dans une foi. A défaut d'un appui solide, ils s'accrochent aux mots, — semblants de réalité; tandis que les autres, forts de leurs convictions, en méprisent l'apparence et se prélassent dans le confort de l'improvisation.

*

Méfiez-vous de ceux qui tournent le dos à l'amour, à l'ambition, à la société. Ils se vengeront d'y avoir *renoncé*.

*

L'histoire des idées est l'histoire de la rancune des solitaires.

*

Plutarque, aujourd'hui, écrirait les *Vies parallèles des Ratés*.

*

Le romantisme anglais fut un mélange heureux de laudanum, d'exil et de phtisie; le romantisme allemand, d'alcool, de province et de suicide.

*

Certains esprits auraient dû vivre dans une ville d'Allemagne à l'époque romantique. On imagine bien un Gérard von Nerval à Tubingue ou à Heidelberg!

*

L'endurance des Allemands ne connaît pas de limites; et cela jusque dans la folie : Nietzsche supporta la sienne onze ans, Hölderlin quarante.

*

Luther, préfiguration de l'homme moderne, a assumé tous les genres de déséquilibre : un Pascal et un Hitler cohabitaient en lui.

*

« ... le vrai seul est aimable. » — C'est de là que proviennent les lacunes de la France, son refus du Flou et du Fumeux, son anti-poésie, son anti-métaphysique.

Plus encore que Descartes, Boileau devait peser sur tout un peuple et en censurer le génie.

*

L'Enfer — aussi exact qu'un procès-verbal;

Le Purgatoire — faux comme toute allusion au Ciel;

Le Paradis — étalage de fictions et de fadeurs...

La Trilogie de Dante constitue la plus haute réhabilitation du diable qu'ait entreprise un chrétien.

*

Shakespeare : rendez-vous d'une rose et d'une hache...

*

Rater sa vie, c'est accéder à la poésie — sans le support du talent.

*

Seuls les esprits superficiels abordent une idée avec délicatesse.

*

La mention des déboires administratifs (« the law's delay, the insolence of office ») parmi les motifs justifiant le suicide, me paraît la chose la plus profonde qu'ait dite Hamlet.

*

Les modes d'expression étant usés, l'art s'oriente vers le non-sens, vers un univers privé et incommunicable. Un frémissement *intelligible*, que ce soit en peinture, en musique ou en poésie, nous semble à juste titre désuet ou vulgaire. Le *public* disparaîtra bientôt; l'art le suivra de près.

Une civilisation qui commença par les cathédrales devait finir par l'hermétisme de la schizophrénie.

*

Quand nous sommes à mille lieues de la poésie, nous y participons encore par ce besoin subit de hurler, — dernier stade du lyrisme.

*

Être un Raskolnikov — sans l'excuse du meurtre.

*

Ne cultivent l'aphorisme que ceux qui ont connu la peur *au milieu* des mots, cette peur de crouler avec *tous les mots*.

*

Que ne pouvons-nous revenir aux âges où aucun vocable n'entravait les êtres, au laconisme de l'interjection, au paradis de l'hébétude, à la stupeur joyeuse d'avant les idiomes!

*

Il est aisé d'être « profond » : on n'a qu'à se laisser submerger par ses propres tares.

*

Tout mot me fait mal. Combien pourtant il me serait doux d'entendre des fleurs bavarder sur la mort!

*

Modèles de style : le juron, le télégramme et l'épithaphe.

*

Les romantiques furent les derniers spécialistes du suicide. Depuis, on le bâcle... Pour en améliorer la qualité, nous avons grand besoin d'un nouveau mal du siècle.

*

Dépouiller la littérature de son fard, en voir le vrai visage, est aussi périlleux que déposséder la philosophie de son charabia. Les créations de l'esprit se réduiraient-elles à la transfiguration de bagatelles? Et n'y aurait-il quelque substance qu'en dehors de l'articulé, dans le rictus ou la catalepsie?

*

Un livre qui, après avoir tout démoli, ne se démolit pas lui-même, nous aura exaspérés en vain.

*

Monades disloquées, nous voici à la fin des tristesses prudentes et des anomalies prévues : plus d'un signe annonce l'hégémonie du délire.

*

Les « sources » d'un écrivain, ce sont ses hontes; celui qui n'en découvre pas en soi, ou s'y dérobe, est voué au plagiat ou à la critique.

*

Tout Occidental tourmenté fait penser à un héros dostoïevskien qui aurait un compte en banque.

*

Le bon dramaturge doit posséder le sens de l'assassinat; depuis les Élisabéthains, qui sait encore tuer ses personnages?

*

La cellule nerveuse s'est si bien habituée à tout, qu'il nous faut désespérer de concevoir jamais une insanité qui, pénétrant dans les cerveaux, les ferait éclater.

*

Depuis Benjamin Constant, personne n'a retrouvé le *ton* de la déception.

*

Qui s'est approprié les rudiments de la misanthropie, s'il veut aller plus avant, doit se mettre à l'école de Swift : il y apprendra comment donner à son mépris des hommes l'intensité d'une névralgie.

*

Avec Baudelaire, la physiologie est entrée dans la poésie; avec Nietzsche dans la philosophie. Par eux, les troubles des organes furent élevés au chant et au concept. Proscrits de la santé, il leur incombait d'assurer une carrière à la maladie.

*

Mystère, — mot dont nous nous servons pour tromper les autres, pour leur faire croire que nous sommes plus profonds qu'eux.

*

Si Nietzsche, Proust, Baudelaire ou Rimbaud survivent à la fluctuation des modes, ils le doivent au désintéressement de leur cruauté, à leur chirurgie démoniaque, à la générosité de leur fiel. Ce qui fait durer une œuvre, ce qui l'empêche de dater, c'est sa férocité. Affirmation gratuite? Considérez le prestige de l'Évangile, livre agressif, livre venimeux s'il en fût.

*

Le public se précipite sur les auteurs dits « humains »; il sait qu'il n'a rien à en craindre : arrêtés comme lui à mi-chemin, ils lui proposeront un arrangement avec l'Impossible, une vision cohérente du Chaos.

*

Le débraillement verbal des pornographes émane souvent d'un excès de pudeur, de la honte d'étaler leur « âme » et surtout de la nommer : il n'est pas de mot plus indécent en aucune langue.

*

Qu'une réalité se cache derrière les apparences, cela est, somme toute, possible; que le langage puisse la rendre, il serait ridicule de l'espérer. Pourquoi s'encombrer alors d'une opinion plutôt que d'une autre, reculer devant le banal ou l'inconcevable, devant le devoir de dire et d'écrire n'importe quoi? Un minimum de sagesse nous obligerait à soutenir toutes les thèses en même temps, dans un éclectisme du sourire et de la destruction.

*

La peur de la stérilité conduit l'écrivain à produire au-delà de ses ressources et à ajouter aux mensonges vécus tant d'autres qu'il emprunte ou forge. Sous des « Œuvres complètes » gît un imposteur.

*

Le pessimiste doit s'inventer chaque jour d'autres raisons d'exister : c'est une victime du « sens » de la vie.

*

Macbeth : un stoïcien du crime, un Marc Aurèle avec un poignard.

*

L'Esprit est le grand profiteuse des défaites de la chair. Il s'enrichit à ses dépens, la saccage, exulte à ses misères; il vit de banditisme. — La civilisation doit sa fortune aux exploits d'un brigand.

*

Le « talent » est le moyen le plus sûr de fausser tout, de défigurer les choses et de se tromper sur soi. L'existence *vraie* appartient à ceux-là seuls que la nature n'a accablés d'aucun don. Aussi serait-il malaisé d'imaginer univers plus faux que l'univers littéraire, ou homme plus dénué de *réalité* que l'homme de lettres.

*

Point de salut, sinon dans l'*imitation* du silence. Mais notre loquacité est prénatale. Race de phraseurs, de spermatozoïdes verbeux, nous sommes *chimiquement* liés au Mot.

*

La poursuite du signe au détriment de la chose signifiée; le langage considéré comme une fin en soi, comme un concurrent de la « réalité »; la manie verbale, chez les philosophes même; le besoin

de se renouveler *au niveau des apparences*; — caractéristiques d'une civilisation où la syntaxe prime l'absolu, et le grammairien le sage.

*

Goethe, artiste complet, est notre antipode : un exemple pour autrui. Étranger à l'inachèvement, à cet idéal moderne de la perfection, il se refusait à comprendre les dangers des autres; quant aux siens, il les assimila si bien qu'il n'en souffrit point. Sa claire destinée nous décourage; après l'avoir fouillée en vain pour y découvrir des secrets sublimes ou sordides, nous nous abandonnons au mot de Rilke : « Je n'ai pas d'organe pour Goethe. »

*

On ne saurait trop blâmer le XIX^e siècle d'avoir favorisé cette engeance de glossateurs, ces machines à lire, cette malformation de l'esprit qu'incarne le Professeur, — symbole du déclin d'une civilisation, de l'avilissement du goût, de la suprématie du labeur sur le caprice.

Voir tout de l'extérieur, systématiser l'ineffable, ne regarder rien en face, faire l'inventaire des vues des autres!... Tout commentaire d'une œuvre est mauvais ou inutile, car tout ce qui n'est pas direct est nul.

Jadis, les professeurs s'acharnaient de préférence sur la théologie. Du moins avaient-ils l'excuse d'enseigner l'absolu, de s'être limités à Dieu, alors qu'à notre époque, rien n'échappe à leur compétence meurtrière.

*

Ce qui nous distingue de nos prédécesseurs, c'est notre sans-gêne à l'égard du Mystère. Nous l'avons même débaptisé : ainsi est né l'Absurde...

*

Supercherie du style : donner aux tristesses usuelles une tournure insolite, enjoliver des petits malheurs, habiller le vide, exister *par le mot*, par la phraséologie du soupir et du sarcasme!

*

Il est incroyable que la perspective d'avoir un biographe n'ait fait renoncer personne à avoir une vie.

*

Assez naïf pour me mettre en quête de la Vérité, j'avais fait jadis — en pure perte — le tour de bien des disciplines. Je commençais à m'affermir dans le scepticisme, lorsque l'idée me vint de consulter, ultime recours, la Poésie : qui sait? peut-être me serait-elle profitable, peut-être cache-t-elle sous son arbitraire quelque révélation définitive. Recours illusoire! elle était allée plus avant que moi dans la négation, elle me fit perdre jusqu'à mes *incertitudes*...

*

Pour qui a *respiré* la Mort, quelle désolation que les odeurs du Verbe!

*

Les défaites étant à l'ordre du jour, il est naturel que Dieu en bénéficie. Grâce aux snobs qui le plaignent ou le malmènent, il jouit d'une certaine vogue. Mais combien de temps sera-t-il encore *intéressant*?

*

« Il avait du talent : pourtant plus personne ne s'en occupe. Il est oublié. — Ce n'est que justice : il n'a pas su prendre toutes ses précautions pour être *mal* compris. »

*

Rien ne dessèche tant un esprit que sa répugnance à concevoir des idées obscures.

*

Que fait le sage? Il se résigne à voir, à manger, etc., il accepte malgré lui cette « plaie à neuf ouvertures » qu'est le corps selon la Bhagavad-Gîta. — La sagesse? Subir dignement l'humiliation que nous infligent nos trous.

*

Le poète : un malin qui peut se morfondre à plaisir, qui s'acharne aux perplexités, qui s'en procure par tous les moyens. Ensuite, la naïve postérité s'apitoie sur lui...

*

Presque toutes les oeuvres sont faites avec des éclairs d'*imitation*, avec des frissons appris et des extases pillées.

*

Prolixe par essence, la littérature vit de la pléthore des vocables, du cancer du mot.

*

L'Europe n'offre pas encore assez de décombres pour que l'épopée y fleurisse. Cependant tout fait prévoir que, jalouse de Troie et prête à l'imiter, elle fournira des thèmes si importants que le roman et la poésie n'y suffiront plus...

*

S'il n'avait gardé une dernière illusion, je me réclamerais volontiers d'Omar Khayyam, de ses tristesses sans réplique; mais il *croyait* encore au vin.

*

Le meilleur de moi-même, ce rien de lumière qui m'éloigne de tout, je le dois à mes rares entretiens avec quelques salauds amers, avec quelques salauds inconsolés qui, victimes de la rigueur de leur cynisme, ne pouvaient plus s'attacher à aucun vice.

*

Avant d'être une erreur de fond, la vie est une faute de goût que la mort ni même la poésie ne parviennent à corriger.

*

Dans ce « grand dortoir », comme un texte taoïste appelle l'univers, le cauchemar est le seul mode de lucidité.

*

Ne vous exercez pas aux Lettres si, avec une âme obscure, vous êtes hantés par la clarté. Vous ne laisserez après vous que des soupirs intelligibles, pauvres bribes de votre refus d'être vous-même.

*

Dans les tourments de l'intellect, il y a une tenue qu'on chercherait vainement dans ceux du coeur. Le scepticisme est l'élégance de l'anxiété.

*

Être *moderne*, c'est bricoler dans l'Incurable.

*

Tragi-comédie du disciple : j'ai réduit ma pensée en poussière, pour enchérir sur les moralistes qui ne m'avaient appris qu'à l'émettre...

L'escroc du Gouffre

Chaque pensée devrait rappeler la ruine d'un sourire.

*

Avec force précautions, je rôde autour des profondeurs, leur soutire quelques vertiges et me débine, comme un escroc du Gouffre.

*

Tout penseur, au début de sa carrière, opte malgré lui pour la dialectique ou pour les saules pleureurs.

*

Bien avant que physique et psychologie fussent nées, la douleur désintégrait la matière, et le chagrin, l'âme.

*

Cette espèce de malaise lorsqu'on essaie d'imaginer la vie quotidienne des grands esprits... Vers deux heures de l'après-midi, que pouvait bien faire Socrate?

*

Si nous croyons avec tant d'ingénuité aux idées, c'est que nous oublions qu'elles ont été conçues par des mammifères.

*

Une poésie digne de ce nom commence par l'expérience de la fatalité. Il n'y a que les mauvais poètes qui soient *libres*.

*

Dans l'édifice de la pensée, je n'ai trouvé aucune catégorie sur laquelle reposer mon front. En revanche, quel oreiller que le Chaos!

*

Pour punir les autres d'être plus heureux que nous, nous leur inoculons — faute de mieux — nos angoisses. Car nos douleurs, hélas! ne sont pas contagieuses.

*

Rien n'étanche ma soif de doutes : que n'ai-je le bâton de Moïse pour en faire jaillir du roc même!

*

En dehors de la dilatation du moi, fruit de la paralysie générale, nul remède aux crises d'anéantissement, à l'asphyxie dans le rien, à l'horreur de n'être qu'une âme dans un crachat.

*

Si de la tristesse j'ai à peine tiré quelques idées, c'est que je l'ai trop aimée pour permettre à l'esprit de l'appauvrir en s'y exerçant.

*

Une vogue philosophique s'impose comme une vogue gastronomique : on ne réfute pas plus une idée qu'une sauce.

*

Tout aspect de la pensée a son *moment*, sa frivolité : ainsi de nos jours, l'idée de Néant... Combien semblent révolus la Matière, l'Énergie, l'Esprit! Par bonheur, le lexique est riche : chaque génération peut y puiser et en tirer un vocable, aussi important que les autres — inutilement défunts.

*

Nous sommes tous des farceurs : nous *survivons* à nos problèmes.

*

Du temps où le Diable florissait, les paniques, les effrois, les troubles étaient des maux bénéficiant d'une protection surnaturelle : on savait qui les provoquait, qui présidait à leur épanouissement; abandonnés maintenant à eux-mêmes, ils tournent en « drames intérieurs » ou dégénèrent en « psychoses », en pathologie sécularisée.

*

En nous obligeant à sourire tour à tour aux idées de ceux que nous sollicitons, la Misère dégrade notre scepticisme en gagne-pain.

*

La plante est légèrement atteinte; l'animal s'ingénie à se détraquer; chez l'homme s'exaspère l'anomalie de tout ce qui respire.

La Vie! combinaison de chimie et de stupeur... Allons-nous nous réfugier dans l'équilibre du minéral? enjambe à reculons le règne qui nous en sépare, et imiter la pierre *normale*?

*

D'aussi loin qu'il me souvienne, je n'ai fait que détruire en moi la fierté d'être homme. Et je déambule à la périphérie de l'Espèce comme un monstre timoré, sans assez d'envergure pour me réclamer d'une autre bande de singes.

*

L'Ennui nivelle les énigmes; c'est une rêverie *positiviste*...

*

Il est une *angoisse* *infuse* qui nous tient lieu de science et d'intuition.

*

Si loin s'étend la mort, tant elle prend de place, que je ne sais plus *où* mourir.

*

Devoir de la lucidité : arriver à un désespoir *correct*, à une férocité olympienne.

*

Le bonheur est tellement rare parce qu'on n'y accède qu'*après* la vieillesse, dans la sénilité, — faveur dévolue à bien peu de mortels.

*

Nos flottements portent la marque de notre probité; nos assurances, celle de notre imposture. La malhonnêteté d'un penseur se reconnaît à la somme d'idées *précises* qu'il avance.

*

Je me suis enfoncé dans l'Absolu en fat; j'en suis sorti en troglodyte.

*

Le cynisme de l'extrême solitude est un calvaire qu'atténue l'insolence.

*

La mort pose un problème qui se substitue à tous les autres. Quoi de plus funeste à la philosophie, à la croyance naïve en la hiérarchie des perplexités?

*

Dans cet univers provisoire, nos axiomes n'ont qu'une valeur de *faits divers*.

*

L'Angoisse était déjà un produit courant au temps des cavernes. On se figure le sourire de l'homme de Néanderthal , s'il eût prévu que des philosophes viendraient un jour en réclamer la paternité.

*

Le tort de la philosophie est d'être trop *supportable*.

*

Les abouliques, laissant les idées telles quelles, devraient seuls y avoir accès. Quand les affaires s'en emparent, la douce pagaille quotidienne s'organise en tragédie.

*

L'avantage qu'il y a à se pencher sur la vie et la mort, c'est de pouvoir en dire n'importe quoi.

*

Le sceptique voudrait bien souffrir, comme le reste des hommes, pour les chimères qui font vivre. Il n'y parvient pas : c'est un martyr du *bon sens*.

*

Objection contre la science : ce monde ne *mérite* pas d'être connu.

*

Comment peut-on être philosophe? Comment avoir le front de s'attaquer au temps, à la beauté, à Dieu, et au reste? L'esprit s'enfle et sautille sans vergogne. Métaphysique, poésie, — impertinences d'un pou...

*

Stoïcisme de parade : être un passionné du « Nil admirari », un hystérique de l'ataraxie.

*

Si je puis lutter contre un accès de dépression, au nom de quelle vitalité m'acharner contre une obsession qui m'appartient, qui me *précède*? Que je me porte bien, j'emprunte le chemin qui me plaît; « atteint » ce n'est plus moi qui décide : c'est mon mal. Pour les obsédés point d'option : leur obsession a déjà opté pour eux, avant eux. On *se* choisit quand on dispose de virtualités indifférentes; mais la netteté d'un mal devance la diversité des routes ouvertes au choix. Se demander si on est libre ou non, — vétille aux yeux d'un esprit qu'entraînent les calories de ses délires. Pour lui, prôner la liberté, c'est faire montre d'une santé déshonorante.

La liberté? Sophisme des bien portants.

*

Non content des souffrances réelles, l'anxieux s'en impose d'imaginaires; c'est un être pour qui l'irréalité existe, doit exister; sans quoi où puiserait-il la ration de tourments qu'exige sa nature?

*

Pourquoi ne me comparerais-je pas aux plus grands saints? — Ai-je dépensé moins de folie pour sauvegarder mes contradictions qu'ils n'en dépensèrent pour surmonter les leurs?

*

Quand l'Idée se cherchait un refuge, elle devait être vermoulue, puisqu'elle n'a trouvé que l'hospitalité du cerveau.

*

Technique que nous pratiquons à nos dépens, la psychanalyse dégrade nos risques, nos dangers, nos gouffres; elle nous dépouille de nos impuretés, de tout ce qui nous rendait curieux de nous-mêmes.

*

Qu'il y ait ou non une solution aux problèmes, cela ne trouble qu'une minorité; que les sentiments n'aient point d'issue, ne débouchent sur rien, se perdent en eux-mêmes, voilà le drame inconscient de tous, l'*insoluble affectif* dont chacun souffre sans y réfléchir.

*

C'est porter atteinte à une idée que de l'approfondir : c'est lui ôter le charme, voire la vie...

*

Avec un peu plus de chaleur dans le nihilisme, il me serait possible — en niant *tout* — de secouer mes doutes et d'en triompher. Mais je n'ai que le goût de la négation, je n'en ai pas la *grâce*.

*

Avoir éprouvé la fascination des extrêmes, et s'être arrêté quelque part entre le dilettantisme et la dynamite!

*

C'est l'Intolérable, et non point l'Évolution, qui devrait être le dada de la biologie.

*

Ma cosmogonie ajoute au chaos primordial une infinité de points suspensifs.

*

Avec chaque idée qui naît en nous, quelque chose en nous pourrit.

*

Tout problème profane un mystère; à son tour, le problème est profané par sa solution.

*

Le pathétique trahit une profondeur de mauvais goût; de même cette volupté de la sédition où se complurent un Luther, un Rousseau, un Beethoven, un Nietzsche. Les *grands accents*, — plébéianisme des solitaires...

*

Ce besoins de remords qui précède le Mal, que dis-je! qui le crée...

*

Supporterais-je une seule journée, sans cette charité de ma folie qui me promet le Jugement dernier pour le lendemain?

*

Nous souffrons : le monde extérieur commence à exister...; nous souffrons trop : il s'évanouit. La douleur ne le suscite que pour en démasquer l'irréalité.

*

La pensée qui s'affranchit de tout parti pris se désagrège, et imite l'incohérence et l'éparpillement des choses qu'elle veut saisir. Avec des idées « fluides », on *s'étend* sur la réalité, on l'épouse; on ne l'explique pas. Ainsi, on paye cher le « système » dont on n'a pas voulu.

*

Le Réel me donne de l'asthme.

*

Il nous répugne de mener jusqu'au bout une pensée déprimante, fût-elle inattaquable; nous lui résistons au moment où elle affecte nos entrailles, où elle devient malaise, vérité et désastre de la chair. — Je n'ai jamais lu un sermon de Bouddha ou une page de Schopenhauer sans *broyer du rose...*

*

On rencontre la Subtilité :

chez les théologiens. Ne pouvant prouver ce qu'ils avancent, ils sont tenus de pratiquer tant de distinctions qu'elles égarent l'esprit : ce qu'ils veulent. Quelle virtuosité ne faut-il pas pour classer les anges par dizaines d'espèces! N'insistons pas sur Dieu : son « infini », en les usant, a fait tomber en déliquescence nombre de cerveaux;

chez les oisifs, — chez les mondains, chez les races nonchalantes, chez tous ceux qui se nourrissent de mots. La conversation — mère de la subtilité... Pour y avoir été insensibles, les Allemands se sont engloutis dans la métaphysique. Mais les peuples bavards, les Grecs anciens et les Français, rompus aux grâces de l'esprit, ont excellé dans la *technique des riens*;

chez les persécutés. Astreints au mensonge, à la ruse, à la resquille, ils mènent une vie double et fausse : *l'insincérité* — par besoin — excite l'intelligence. Sûrs d'eux, les Anglais sont endormants : ils payent ainsi les siècles de liberté où ils purent vivre sans recourir à l'astuce, au sourire sournois, aux expédients. On comprend pourquoi, à l'antipode, les Juifs ont le privilège d'être le peuple le plus éveillé;

chez les femmes. Condamnées à la pudeur, elles doivent camoufler leurs désirs, et mentir : *le mensonge est une forme de talent*, alors que le respect de la « vérité » va de pair avec la grossièreté et la lourdeur;

chez les tarés — qui ne sont pas internés..., chez ceux dont rêverait un code pénal idéal.

*

Jeune encore, on s'essaie à la philosophie, moins pour y chercher une vision qu'un stimulant; on s'acharne sur les idées, on devine le délire qui les a produites, on rêve de l'imiter et de l'exagérer. L'adolescence se complaît à la jonglerie des altitudes; dans un penseur, elle aime le saltimbanque; dans Nietzsche, nous aimions Zarathoustra, ses poses, sa clownerie mystique, vraie *foire des cimes...*

Son idolâtrie de la force relève moins d'un snobisme évolutionniste que d'une tension intérieure qu'il a projeté au-dehors, d'une ivresse qui interprète le devenir, et l'accepte. Une image fausse de la vie et de l'histoire devait en résulter. Mais il fallait passer par là, par l'orgie philosophique, par le culte de la vitalité. Ceux qui s'y sont refusés ne connaîtront jamais le retournement, l'antipode et les grimaces de ce culte; ils resteront fermés aux sources de la déception.

Nous avons cru avec Nietzsche à la pérennité des transes; grâce à la maturité de notre cynisme, nous sommes allés plus loin que lui. L'idée de surhomme ne nous paraît plus qu'une élucubration; elle nous semblait aussi exacte qu'une donnée d'expérience. Ainsi l'enchanteur de notre jeunesse s'efface. Mais *qui* de lui — s'il fut *plusieurs* — demeure encore? C'est l'expert en déchéances, le *psychologue*, psychologue agressif, point seulement observateur comme les moralistes. Il scrute en

ennemi et il se crée des ennemis. Mais ses ennemis il les tire de soi, comme les vices qu'il dénonce. S'acharne-t-il contre les faibles? il fait de l'introspection; et quand il attaque la décadence, il décrit son état. Toutes ses haines se portent indirectement contre lui-même. Ses défaillances, il les proclame et les érige en idéal; s'il s'exècre, le christianisme ou le socialisme en pâtit. Son diagnostic du nihilisme est irréfutable : c'est qu'il est lui-même nihiliste, et qu'il l'avoue. Pamphlétaire amoureux de ses adversaires, il n'aurait pu *se* supporter s'il n'avait combattu avec soi, contre soi, s'il n'avait placé ses misères ailleurs, dans les autres : *il s'est vengé sur eux de ce qu'il était*. Ayant pratiqué la psychologie en héros, il propose, aux passionnés d'Inextricable, une diversité d'impasses.

Nous mesurons sa fécondité aux possibilités qu'il nous offre de le renier continuellement sans l'épuiser. Esprit nomade, il s'entend à varier ses déséquilibres. Sur toutes choses, il a soutenu le pour et le contre : c'est là le procédé de ceux qui s'adonnent à la spéculation faute de pouvoir écrire des tragédies, de s'éparpiller en de multiples destins. — Toujours est-il qu'en étalant ses hystéries, Nietzsche nous a débarrassés de la pudeur des nôtres; ses misères nous furent salutaires. Il a ouvert l'âge des « complexes ».

*

Le philosophe « généreux » oublie à ses dépens que d'un système seules survivent les vérités nuisibles.

*

A l'âge où, par inexpérience, on prend goût à la philosophie, je décidai de faire une thèse comme tout le monde. Quel sujet choisir? J'en voulais un à la fois rebattu et insolite. Lorsque je crus l'avoir trouvé, je me hâtai de le communiquer à mon maître.

— Que penseriez-vous d'une *Théorie générale des larmes*? Je me sens de taille à y travailler.

— C'est possible, me dit-il, mais vous aurez fort à faire pour trouver une bibliographie.

— Qu'à cela ne tienne. L'Histoire tout entière m'appuiera de son autorité, lui répondis-je d'un ton d'impertinence et de triomphe.

Mais comme, impatient, il me jetait un regard de dédain, je résolus sur le coup de tuer en moi le *disciple*.

*

En d'autres temps, le philosophe qui n'écrivait pas mais réfléchissait n'encourait pas le mépris; depuis que l'on se prosterne devant l'efficace, l'oeuvre est devenue l'absolu du vulgaire; ceux qui n'en produisent pas sont considérés comme « ratés » Mais ces « ratés » eussent été les sages d'un autre temps; ils rachèteront le nôtre pour n'y avoir pas laissé de trace.

*

Vient l'heure où le sceptique, après avoir mis tout en question, n'a plus de *quoi* douter; et c'est alors qu'il suspend pour de bon son jugement. Que lui reste-t-il? S'amuser ou s'engourdir, — la frivolité ou l'animalité.

*

Plus d'une fois il m'est advenu d'entrevoir l'automne du cerveau, le dénouement de la conscience, la dernière *scène* de la raison, puis une lumière qui me glaçait le sang!

*

Vers une sagesse végétale : j'abjurerais toutes mes terreurs pour le *sourire* d'un arbre...

Temps et anémie

Qu'elle m'est proche cette vieille folle qui courait après le temps, qui voulait rattraper un *morceau* de temps!

*

Il existe un rapport entre la déficience de notre sang et notre dépaysement dans la durée : tant de globules blancs, tant d'instants vides... Nos états *conscients* ne procèdent-ils-pas de la décoloration de nos désirs?

*

Surpris en plein midi par la frayeur délicieuse du vertige, à quoi l'attribuer? au sang, à l'azur? ou à l'anémie, située à mi-chemin entre les deux?

*

La pâleur nous montre jusqu'où le corps peut comprendre l'âme.

*

Avec tes veines chargées de nuits, tu n'as pas plus ta place parmi les hommes qu'une épitaphe au milieu d'un cirque.

*

Au plus fort de l'Incuriosité, on pense à une bonne crise d'épilepsie comme à une terre promise.

*

On se ruine d'autant plus à une passion que l'objet en est plus diffus; la mienne fut l'Ennui : j'ai succombé à son imprécision.

*

Le temps m'est interdit. Ne pouvant en suivre la cadence, je m'y accroche ou le contemple, mais n'y suis jamais : il n'est pas mon *élément*. Et c'est en vain que j'espère un peu du temps de tout le monde!

*

La leucémie est le jardin où fleurit Dieu.

*

Si la foi, la politique ou la bestialité entament le désespoir, tout laisse intacte la mélancolie : elle ne saurait cesser qu'avec notre sang.

*

L'ennui est une angoisse larvaire; le cafard, une haine rêveuse.

*

Nos tristesses prolongent le mystère qu'ébauche le sourire des momies.

*

Utopie noire, l'anxiété seule nous fournit des *précisions* sur l'avenir.

*

Vomir? prier? — L'Ennui nous fait monter vers un ciel de Crucifixion qui nous laisse dans la bouche un arrière-goût de saccharine.

*

J'ai longtemps cru aux vertus métaphysiques de la Fatigue : il est vrai qu'elle nous plonge jusqu'aux racines du Temps; mais qu'en rapportons-nous? Quelques fadaïses sur l'éternité.

*

« Je suis comme une marionnette cassée dont les yeux seraient tombés à l'intérieur. »
Ce propos d'un malade mental pèse plus lourd que l'ensemble des œuvres d'introspection.

*

Quand tout s'affadit autour de nous, quel tonique que la curiosité de savoir *comment* nous perdrons la raison!

*

S'il nous était loisible de quitter à notre gré le néant de l'apathie, pour le dynamisme du remords!

*

Auprès de l'ennui qui m'attend, celui qui m'habite me paraît si agréablement insupportable que je tremble d'en épuiser la terreur.

*

Dans un monde sans mélancolie, les rossignols se mettraient à roter.

*

Quelqu'un emploie-t-il à tout propos le mot « vie »? — sachez que c'est un malade.

*

L'intérêt que nous portons au Temps émane d'un snobisme de l'Irréparable.

*

Pour s'initier à la tristesse, à l'artisanat du Vague, certains mettent une seconde, d'autres une vie.

*

Maintes fois je me suis retiré dans cette chambre de débarras qu'est le Ciel, maintes fois j'ai céder au besoin d'*étouffer* en Dieu!

*

Je ne suis moi-même qu'au-dessus ou au-dessous de moi, dans la rage ou l'abattement; à mon niveau habituel, j'ignore que j'existe.

*

Il n'est pas aisé d'acquérir une névrose; qui y réussit dispose d'une fortune que tout fait prospérer : les succès comme les défaites.

*

Nous ne pouvons agir qu'en fonction d'une durée limitée : une journée, une semaine, un mois, un an, dix ans ou une vie. Que si, par malheur, nous rapportons nos actes au Temps, temps et actes s'évaporent : et c'est l'aventure dans le *rien*, la genèse du Non.

*

Tôt ou tard, chaque désir doit rencontrer sa lassitude : sa vérité...

*

Conscience du temps : attentat au temps...

*

Grâce à la mélancolie — cet alpinisme des paresseux — nous escaladons *de notre lit* tous les sommets et rêvons au-dessus de tous les précipices.

*

S'ennuyer c'est chiquer du temps.

*

Le fauteuil, ce grand responsable, ce promoteur de notre « âme ».

*

Je prends une résolution *debout*, je m'allonge — et l'annule.

*

On s'accommoderait aisément des chagrins si la raison ou le foie n'y succombait.

*

J'ai cherché en moi mon propre modèle. Pour ce qui est de l'imiter, je m'en suis remis à la dialectique de l'indolence. Il est tellement plus agréable de ne pas *se* réussir.

*

Avoir dédié à l'idée de mort toutes les heures qu'un métier aurait réclamées... Les débordements métaphysiques sont le propre des moines, des débauchés et des clochards. Un emploi eût fait de Bouddha même un simple *mécontent*.

*

Obligez les hommes à s'allonger pendant des jours et des jours : les canapés réussiraient où les guerres et les slogans ont échoué. Car les opérations de l'Ennui dépassent, en efficacité, celles des armes et des idéologies.

*

Nos dégoûts? — Détours du dégoût de nous-mêmes.

*

Quand je surprends en moi un mouvement de révolte, j'avale un somnifère ou consulte un psychiatre. Tous les moyens sont bons pour celui qui poursuit l'Indifférence sans y être prédisposé.

*

Prémisse des fainéants, de ces métaphysiciens nés, le Vide est la certitude que découvrent, au bout de leur carrière, et comme récompense à leurs déceptions, les braves gens et les philosophes de métier.

*

A mesure que nous liquidons nos hontes, nous jetons nos masques. Le jour arrive où notre jeu s'arrête : plus de hontes, plus de masques. Et plus de *public*. — Nous avons trop présumé de nos secrets, de la vitalité de nos misères.

*

J'ai journallement des apartés avec mon squelette, et cela, jamais ma chair ne me le pardonnera.

*

Ce qui perd la joie, c'est son manque de rigueur; contemplez, d'autre part, la logique du fiel...

*

Si une seule fois tu fus triste *sans motif*, tu l'as été toute ta vie sans le savoir.

*

Je vadrouille à travers les jours comme une putain dans un monde sans trottoirs.

*

On ne lie partie avec la vie que lorsqu'on dit — *de tout cœur* — une banalité.

*

Entre l'Ennui et l'Extase se déroule toute notre expérience du temps.

*

Votre vie a-t-elle abouti? — Vous ne connaîtrez jamais l'*orgueil*.

*

Nous nous retranchons derrière notre visage; le fou se trahit par le sien. Il s'offre, se dénonce aux autres. Ayant perdu son masque, il publie son angoisse, l'impose au premier venu, affiche ses énigmes. Tant d'indiscrétion irrite. Il est normal qu'on le ligote et qu'on l'isole.

*

Toutes les eaux sont couleur de noyade.

*

Soit passion du remords, soit insensibilité, je n'ai rien entrepris pour sauver le peu d'absolu que renferme ce monde.

*

Le Devenir : une agonie *sans dénouement*.

*

Au rebours des plaisirs, les douleurs ne conduisent pas à la satiété. Il n'est point de lépreux *blasé*.

*

La tristesse : un appétit qu'aucun malheur ne rassasie.

*

Rien ne nous flatte tant que l'obsession de la mort; l'*obsession*, et non la mort.

*

Ces heures où il me semble inutile de me lever aiguissent ma curiosité des Incurables. Rivés à leur lit, et à l'Absolu, qu'ils doivent en savoir long sur les choses! Mais je ne me rapproche d'eux que par les virtuosités de la torpeur, par les ruminations de la grasse matinée.

*

Tant que l'ennui se borne aux affaires du cœur tout est encore possible; qu'il se répande dans la sphère du jugement, c'en est fait de nous.

*

Nous ne méditons guère debout, encore moins en marchant. C'est de notre acharnement à garder la position verticale que l'Action est née; ainsi, pour protester contre ses méfaits, devrions-nous imiter le maintien des cadavres.

*

Le Désespoir est le toupet du malheur, une forme de provocation, une philosophie pour époques indiscrètes.

*

On ne redoute plus le lendemain, lorsqu'on apprend à puiser à pleines mains dans le Vide. L'ennui opère des prodiges : il convertit la vacuité en substance, il est lui-même *vide nourricier*.

*

Plus je vieillis, moins je me plais à faire mon petit Hamlet. Déjà je ne sais plus, à l'égard de la mort, quel tourment éprouver...

Occident

Orgueil moderne : j'ai perdu l'amitié d'un homme que j'estimais, pour m'être acharné à lui répéter que j'étais plus dégénéré que lui...

*

C'est en vain que l'Occident se cherche une forme d'agonie digne de son passé.

*

Don Quichotte représente la jeunesse d'une civilisation : il *s'inventait* des événements; — nous ne savons comment échapper à ceux qui nous pressent.

*

L'Orient s'est penché sur les fleurs et le renoncement. Nous lui opposons les machines et l'effort, et cette mélancolie galopante, — dernier sursaut de l'Occident.

*

Quelle tristesse de voir des grandes nations mendier un supplément d'avenir!

*

Notre époque sera marquée par le romantisme des apatrides. Déjà se forme l'image d'un univers où plus personne n'aura *droit de cité*.

Dans tout citoyen d'aujourd'hui gît un métèque futur.

*

Mille ans de guerre consolidèrent l'Occident; un siècle de « psychologie » l'a réduit aux abois.

*

Par les sectes, la foule participe à l'Absolu et un peuple manifeste sa vitalité. Ce furent elles qui préparèrent, en Russie, la Révolution et le déluge slave.

Depuis que le catholicisme présente une belle rigueur, la sclérose le gagne; sa carrière n'est pas finie pour autant : il lui reste à porter le deuil de la latinité.

*

Notre mal étant le mal de l'histoire, de l'éclipse de l'histoire, force nous est de renchérir sur le mot de Valéry, d'en aggraver la portée : nous savons maintenant que *la* civilisation est mortelle, que nous galopons vers des horizons d'apoplexie, vers les miracles du pire, vers l'âge d'or de l'effroi.

*

Par l'intensité de ses conflits, le XVI^e siècle nous est plus proche qu'aucun autre; mais je ne vois pas de Luther, de Calvin en notre temps. Comparés à ces géants, et à leurs contemporains, nous sommes des pygmées promus, par la fatalité du savoir, à un destin monumental. — Si l'allure nous

fait défaut, nous marquons toutefois un point sur eux : dans leurs tribulations, ils avaient le recours, la lâcheté de se compter parmi les élus. La Prédestination, seule idée chrétienne encore tentante, gardait pour eux sa double face. Pour nous, il n'y a plus d'élus.

*

Écoutez les Allemands et les Espagnols *s'expliquer* : ils feront résonner à vos oreilles toujours la même rengaine : tragique, tragique... C'est leur manière de vous faire comprendre leurs calamités ou leurs stagnations, leur façon d'aboutir...

Tournez-vous vers les Balkans; vous entendrez à tout propos : destin, destin... Par quoi des peuples, trop près de leurs origines, camouflent leurs tristesses inopérantes. C'est la discrétion des troglodytes.

*

Au contact des Français, on apprend à être malheureux *gentiment*.

*

Les peuples qui n'ont pas le goût des balivernes, de la frivolité et de l'à-peu-près, qui *vivent* dans leurs exagérations verbales, sont une catastrophe pour les autres et pour eux-mêmes. Ils s'appesantissent sur des riens, mettant du sérieux dans l'accessoire et du tragique dans le menu. Qu'ils s'encombrent encore d'une passion pour la fidélité et d'une détestable répugnance à trahir, on ne peut plus rien espérer d'eux, sinon leur ruine. Pour corriger leurs mérites, pour remédier à leur profondeur, il faut les convertir au Midi et leur inoculer le virus de la farce.

Si Napoléon avait occupé l'Allemagne avec des Marseillais, la face du monde eût été tout autre.

*

Pourra-t-on méridionaliser les peuples graves? L'avenir de l'Europe est suspendu à cette question. Si les Allemands se remettent à travailler comme naguère, l'Occident est perdu; de même si les Russes ne retrouvent pas leur vieille amour de la paresse. Il faudrait développer chez les uns et les autres le goût du farniente, de l'apathie et de la sieste, leur faire miroiter les délices de l'avachissement et de la versatilité.

... A moins de nous résigner aux solutions que la Prusse, ou la Sibérie, infligerait à notre dilettantisme.

*

Point d'évolution ni d'élan qui ne soient destructeurs, du moins à leurs moments d'intensité.

Le *devenir* d'Héraclite brave les temps; celui de Bergson rejoint les tentatives ingénues et les vieilleries philosophiques.

*

Heureux ces moines qui, vers la fin du Moyen Age, couraient de ville en ville annoncer la fin du monde! Leurs prophéties tardaient-elles à s'accomplir? Qu'importe! Ils pouvaient se déchaîner, donner libre carrière à leurs effarements, s'en décharger sur les foules; — thérapeutique illusoire dans un âge comme le nôtre où la panique, entrée dans les mœurs, a perdu ses vertus.

*

Pour manier les hommes, il faut pratiquer leurs vices et en rajouter. Voyez les papes : tant qu'ils forniquaient, s'adonnaient à l'inceste et assassinaient, ils dominaient le siècle; et l'Église était toute puissante. Depuis qu'ils en respectent les préceptes, ils ne font que déchoir ; l'abstinence, comme la

modération, leur aura été fatale; devenus respectables, plus personne ne les craint. Crépuscule édifiant d'une institution.

*

Le préjugé de l'honneur est le fait d'une civilisation rudimentaire. Il disparaît avec l'avènement de la lucidité, avec le règne des lâches, de ceux qui, ayant tout « compris », n'ont plus rien à défendre.

*

Pendant trois siècles, l'Espagne a gardé jalousement le secret de l'Inefficacité; ce secret, l'Occident tout entier le possède aujourd'hui; il ne l'a pas dérobé, il l'a découvert par ses propres efforts, *par introspection*.

*

Par la barbarie, Hitler a essayé de sauver toute une civilisation. Son entreprise fut un échec; — elle n'en est pas moins la dernière *initiative* de l'Occident.

Sans doute, ce continent aurait mérité mieux. A qui la faute s'il n'a pas su produire un monstre d'une autre qualité?

*

Rousseau fut un fléau pour la France, comme Hegel pour l'Allemagne. Aussi indifférente à l'hystérie qu'aux systèmes, l'Angleterre a composé avec la médiocrité; sa « philosophie » a établi la valeur de la *sensation*; sa politique, celle de l'*affaire*. L'empirisme fut sa réponse aux élucubrations du Continent; le Parlement, son défi à l'utopie, à la pathologie héroïque.

Point d'équilibre politique sans nullités de bon aloi. Qui provoque les catastrophes? Les possédés de la bougeotte, les impuissants, les insomniaques, les artistes ratés qui ont porté couronne, sabre ou uniforme, et, plus qu'eux tous, les optimistes, ceux qui *espèrent* sur le dos des autres.

*

Il n'est pas élégant d'abuser de la malchance; certains individus, comme certains peuples, s'y complaisent tant, qu'ils déshonorent la tragédie.

*

Les esprits lucides, pour donner un caractère officiel à leur lassitude et l'imposer aux autres, devraient se constituer en une *Ligue de la Déception*. Ainsi réussiraient-ils peut-être à atténuer la pression de l'histoire, à rendre l'avenir facultatif...

*

Tour à tour j'ai adoré et exécré nombre de peuples; — jamais il ne me vint à l'esprit de renier l'Espagnol que j'eusse aimé être...

*

I. — Instincts vacillants, croyances avariées, marottes et radotages. Partout des conquérants à la retraite, des rentiers de l'héroïsme, en face de jeunes Alaric qui guettent les Rome et les Athènes, partout des paradoxes de lymphatiques. Autrefois les boutades de salon traversaient les pays, déroutaient la sottise ou l'affinaient. L'Europe, coquette et intraitable, était dans la fleur de l'âge; — décrépite aujourd'hui, elle n'excite plus personne. Des barbares cependant attendent d'en hériter les dentelles et s'irritent de sa longue agonie.

II. — France, Angleterre, Allemagne; Italie peut-être. Le reste... Par quel accident s'arrête une civilisation? Pourquoi la peinture hollandaise ou la mystique espagnole ne fleurirent-elles qu'un instant? Tant de peuples qui survécurent à leur génie! Aussi leur déclassement est-il tragique; mais celui de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre tient d'un irréparable interne, de l'achèvement d'un processus, d'un devoir mené à bien; il est naturel, explicable, mérité. Pouvait-il en être autrement? Ces pays ont prospéré et se sont ruinés ensemble, par esprit de concurrence, de fraternité, et de haine; cependant, sur le reste du globe, la pègre fraîche emmagasinait des énergies, se multipliait et attendait.

Des tribus aux instincts impérieux s'agglutinent pour former une grande puissance; vient le moment où, résignées et branlantes, elles soupirent après un rôle subalterne. Quand on n'envahit plus, on consent à être envahi. Le drame d'Annibal fut de naître trop tôt; quelques siècles plus tard, il eût trouvé les portes de Rome ouvertes. L'Empire était vacant, comme l'Europe de nos jours.

III. — Nous avons tous goûté au mal de l'Occident. L'art, l'amour, la religion, la guerre, — nous en savons trop pour y croire encore; et puis, tant de siècles s'y usèrent... L'époque du *fini* dans la plénitude est révolue; la matière des poèmes? Exténuée. — Aimer? la racaille même répudie le « sentiment ». — La piété? Fouillez les cathédrales : ne s'y agenouille plus que l'ineptie. Qui veut encore combattre? Le héros est périmé; seul le carnage impersonnel a cours. Nous sommes des fantoches clairvoyants, tout juste propres à faire des simagrées devant l'irréremédiable.

L'Occident? Un *possible* sans lendemain.

IV. — Ne pouvant défendre nos astuces contre les muscles, nous allons être de moins en moins utilisables à quelque fin que ce soit : le premier venu nous ligotera. Contemplez l'Occident : il déborde de savoir, de déshonneur et de flemme. A ceci devaient aboutir les croisés, les chevaliers, les pirates, à la stupeur d'une mission accomplie.

Lorsque Rome repliait ses légions, elle ignorait l'Histoire, et les leçons des crépuscules. Tel n'est point notre cas. Quel sombre Messie va s'abattre sur nous!

*

Quiconque, par distraction ou incompetence, arrête tant soit peu l'humanité dans sa marche, en est le bienfaiteur.

*

Le catholicisme n'a créé l'Espagne que pour mieux l'étouffer. C'est un pays où l'on voyage pour admirer l'Église, et pour deviner le plaisir qu'il peut y avoir à assassiner un curé.

*

L'Occident fait des progrès, il arbore timidement son gâtisme, — et déjà j'envie moins ceux qui, ayant vu Rome sombrer, croyaient jouir d'une désolation unique, intransmissible.

*

Les vérités de l'humanisme, la confiance en l'homme et le reste, n'ont encore qu'une vigueur de fictions, qu'une prospérité d'ombres. L'Occident *était* ces vérités; il n'est plus que ces fictions, que ces ombres. Aussi démuné qu'elles, il ne lui est pas donné de les vérifier. Il les traîne, les expose, mais ne les *impose* plus; elles ont cessé d'être *menaçantes*. Aussi, ceux qui s'accrochent à l'humanisme se servent-ils d'un vocable exténué, sans support affectif, d'un vocable spectral.

*

Après tout, ce continent n'a peut-être pas joué sa dernière carte. S'il se mettait à démoraliser le reste du monde, à y répandre ses relents? — Ce serait pour lui une manière de conserver encore son prestige et d'exercer son rayonnement.

*

Dans l'avenir, si l'humanité doit se recommencer, elle le fera avec ses déchets, avec les mongols de partout, avec la lie des continents; une civilisation caricaturale se dessinera, à laquelle ceux qui produisirent la véritable assisteront impuissants, honteux, prostrés, pour, en dernier lieu, se réfugier dans l'idiotie où ils oublieront l'éclat de leurs désastres.

Le cirque de la solitude

I

Nul ne peut veiller sur sa solitude s'il ne sait se rendre odieux.

*

Je ne vis que parce qu'il est en mon pouvoir de mourir quand bon me semblera : sans l'*idée* du suicide, je me serais tué depuis toujours.

*

Le scepticisme qui ne contribue pas à la ruine de notre santé n'est qu'un exercice intellectuel.

*

Nourrir dans le dénuement une hargne de tyran, étouffer sous une cruauté rentrée, se haïr, faute de subalternes à massacrer, d'empire à épouvanter, être un Tibère pauvre...

*

Ce qui irrite dans le désespoir, c'est son bien-fondé, son évidence, sa « documentation » : c'est du reportage. Examinez, au contraire, l'espoir, sa générosité *dans le faux*, sa manière d'affabuler, son refus de l'évènement : une aberration, une fiction. Et c'est dans cette aberration que réside la vie, et de cette fiction qu'elle s'alimente.

*

César? Don Quichotte? Lequel des deux, dans ma présomption, voulais-je prendre comme modèle? Il n'importe. Le fait est qu'un jour, d'une contrée lointaine, je partis à la conquête du monde, de toutes les perplexités du monde...

*

Lorsque d'une mansarde je considère la cité, il me semble tout aussi honorable d'y être sacristain que souteneur.

*

S'il me fallait renoncer à mon dilettantisme, c'est dans le hurlement que je me spécialiserais.

*

On cesse d'être jeune au moment où l'on ne choisit plus ses ennemis, où l'on se contente de ceux qu'on a sous la main.

*

Toutes nos rancunes viennent de ce que, restés au-dessous de nous-mêmes, nous n'avons pu nous rejoindre. Cela nous ne le pardonnerons jamais aux *autres*.

*

A la dérive dans le Vague, je m'accroche au moindre chagrin comme à une planche de salut.

*

Voulez-vous multiplier les déséquilibrés, aggraver les troubles mentaux, construire des maisons d'aliénés dans tous les coins de la ville?

Interdisez le *juron*.

Vous comprendrez alors ses vertus libératrices, sa fonction thérapeutique, la supériorité de sa méthode sur celle de la psychanalyse, des gymnastiques orientales ou de l'Église, vous comprendrez surtout que c'est grâce à ses merveilles, à son assistance de chaque instant que la plupart de nous doivent de n'être ni criminels ni fous.

*

Nous naissons avec une telle capacité d'admirer que dix autres planètes ne sauraient l'épuiser; — la terre y réussit d'office.

*

Se lever en thaumaturge résolu à peupler sa journée de miracles, et puis retomber sur son lit pour remâcher jusqu'au soir des ennuis d'amour et d'argent...

*

J'ai perdu au contact des hommes toute la fraîcheur de mes névroses.

*

Rien ne trahit tant le vulgaire que son refus d'être déçu.

*

Quand je n'ai pas un sou en poche, je m'efforce d'imaginer *le ciel de la lumière sonore* qui constitue, selon le bouddhisme japonais, une des étapes que le sage doit franchir pour surmonter le monde, — et peut-être l'argent, ajouterai-je.

*

De toutes les calomnies la pire est celle qui vise notre paresse, qui en conteste l'authenticité.

*

Dans mon enfance, nous nous amusions, mes camarades et moi, à regarder les fossoyeurs au travail. Parfois il nous passait un crâne avec lequel nous jouions au football. C'était pour nous une joie que nulle pensée funèbre ne venait ternir.

Pendant bien des années, j'ai vécu dans un milieu de curés ayant à leur actif mille et mille extrême-onctions; pourtant, je n'en ai connu aucun qui fût intrigué par la Mort. Plus tard je devais comprendre que le seul cadavre dont nous puissions tirer quelque profit est celui qui *se prépare* en nous.

*

Sans Dieu tout est néant; et Dieu? Néant suprême.

II

Le désir de mourir fut mon seul et unique souci; je lui ai tout sacrifié, même la mort.

*

Pour peu qu'un animal se détraque, il commence à ressembler à l'homme. Regardez un chien furieux ou aboulisque : on dirait qu'il attend son romancier ou son poète.

*

Toute expérience profonde se formule en termes de physiologie.

*

D'un caractère, la flatterie fait une marionnette, et, un instant, sous sa douceur, les yeux les plus vifs prennent une expression bovine. S'insinuant plus loin que la maladie, et altérant, en égale mesure, les glandes, les entrailles et l'esprit, elle est la seule arme dont nous disposions pour asservir nos semblables, les démoraliser et les corrompre.

*

Dans le pessimiste se concertent une bonté inefficace et une méchanceté inassouvie.

*

J'ai expédié Dieu par besoin de recueillement, je me suis débarrassé d'un dernier *fâcheux*.

*

Plus les malheurs nous entourent, plus ils nous rendent futiles : notre démarche même en est changée. Ils nous invitent à parader, ils étouffent notre personne pour éveiller en nous le *personnage*.

*

... N'eût été l'impertinence de me croire l'être le plus malheureux de la terre, il y a longtemps que je me serais effondré.

*

C'est une grande injure à l'homme de penser que, pour se détruire, il aurait besoin d'un adjuvant, d'un destin... N'a-t-il pas déjà dépensé le plus clair de soi-même à liquider sa propre légende? Dans ce refus de durer, dans cette horreur de soi, réside son excuse ou, comme on disait autrefois, sa grandeur.

*

Pourquoi nous retirer et abandonner la partie, quand il nous reste tant d'êtres à *décevoir*?

*

Les passions, les accès de foi, les intolérances, quand j'y suis sujet, je descendrais volontiers dans la rue me battre et mourir, en partisan du Vague, en forcené du Peut-être...

*

Tu as rêvé d'incendier l'univers, et tu n'as pas même réussi à communiquer ta flamme aux mots, à en *allumer* un seul!

*

Mon dogmatisme s'étant écoulé en jurons, que puis-je faire d'autre qu'être sceptique?

*

Au beau milieu d'études sérieuses, je découvris que j'allais mourir un jour...; ma modestie en fut ébranlée. Convaincu qu'il ne me restait plus rien à apprendre, j'abandonnai mes études pour mettre le monde au courant d'une si remarquable découverte.

*

Esprit positif qui a mal tourné, le Démolisseur croit, dans sa candeur, que les vérités valent la peine d'être détruites. C'est un technicien à rebours, un pédant du vandalisme, un évangéliste égaré.

*

En vieillissant on apprend à troquer ses terreurs contre des ricanements.

*

Ne me demandez plus mon programme : *respirer*, n'en est-ce pas un?

*

La meilleure manière de nous éloigner des autres est de les inviter à jouir de nos défaites; après, nous sommes sûrs de les haïr pour le reste de nos jours.

*

« Vous devriez travailler, gagner votre vie, rassembler vos forces. — Mes forces? Je les ai gaspillées, je les ai toutes employées à effacer en moi les vestiges de Dieu... Et maintenant je serai pour toujours *inoccupé*. »

*

Tout acte flatte l'hyène en nous.

*

Au plus profond de nos défaillances, nous saisissons tout à coup l'*essence* de la mort; — perception limite, rebelle à l'expression; déroute métaphysique que les mots ne sauraient perpétuer. Cela explique pourquoi, sur ce thème, les interjections d'une vieille illettrée nous éclairent davantage que le jargon d'un philosophe.

*

La nature n'a créé les individus que pour soulager la Douleur, pour l'aider à s'éparpiller à leurs dépens.

*

Alors qu'il faut la sensibilité d'un écorché ou une longue tradition de vice pour associer au plaisir la conscience du plaisir, la douleur et la conscience de la douleur se confondent même chez l'imbécile.

*

Escamoter la souffrance, la dégrader en volupté, — supercherie de l'introspection, manège des délicats, diplomatie du gémissement.

*

A changer si souvent d'attitude à l'égard du soleil, je ne sais plus sur quel pied le traiter.

*

On ne découvre une saveur aux jours que lorsqu'on se dérobe à l'obligation d'avoir un destin.

*

Plus les hommes me sont indifférents, plus ils me troublent; et quand je les méprise, je ne puis les approcher sans bégayer.

*

Si on pressait le cerveau d'un fou, le liquide qui en sortirait paraîtrait du sirop auprès du fiel que sécrètent certaines tristesses.

*

Que personne n'essaie de vivre s'il n'a fait son éducation de victime.

*

Plus encore qu'une réaction de défense, la timidité est une *technique*, sans cesse perfectionnée par la mégalomanie des incompris.

*

Lorsqu'on n'a pas eu la chance d'avoir des parents alcooliques, il faut s'intoxiquer toute sa vie pour compenser la lourde hérédité de leurs vertus.

*

Peut-on parler honnêtement d'autre chose que de Dieu ou de soi?

III

L'odeur de la créature nous met sur la piste d'une divinité fétide.

*

Si l'Histoire avait un but, notre sort, à nous autres qui n'avons rien accompli, — combien il serait lamentable! Mais dans le non-sens général, nous nous dressons, roulures inefficaces, canailles fières d'avoir eu raison.

*

Quelle inquiétude lorsqu'on n'est pas sûr de ses doutes, et que l'on se demande : sont-ce véritablement des doutes?

*

Qui n'a pas contredit ses instincts, qui ne s'est pas imposé une longue période d'ascèse sexuelle, ou n'a point connu les dépravations de l'abstinence, sera fermé au langage du crime comme à celui de l'extase : il ne comprendra jamais les obsessions du marquis de Sade ni celles de saint Jean de la Croix.

*

Le moindre assujettissement, fût-ce au désir de mourir, démasque notre fidélité à l'imposture du « moi ».

*

Quand vous subissez la tentation du Bien, allez au marché, choisissez dans la foule une vieille, la plus déshéritée, et marchez-lui sur les pieds. Sa verve excitée, vous la regarderez sans lui répondre, pour qu'elle puisse, grâce au frisson que donne l'abus de l'adjectif, connaître enfin un moment d'auréole.

*

A quoi bon se défaire de Dieu pour retomber en soi? A quoi bon cette substitution de charognes?

*

Le mendiant est un pauvre qui, impatient d'aventures, a abandonné la pauvreté pour explorer les jungles de la pitié.

*

On ne peut éviter les défauts des hommes sans fuir, par là même, leurs vertus. Ainsi on se ruine par la sagesse.

*

Sans l'espoir d'une douleur plus grande, je ne pourrais supporter celle du moment, fût-elle infinie.

*

Espérer, c'est *démentir* l'avenir.

*

De toute éternité, Dieu a choisi pour nous, jusqu'à nos cravates.

*

Point d'action ni de réussite sans une attention totale aux causes *secondaires*.
La « vie » est une occupation d'insecte.

*

La ténacité que j'ai déployée à combattre la magie du suicide m'eût largement suffi à faire mon salut, à me pulvériser en Dieu.

*

Quand rien ne nous aiguillonne plus, le « cafard » est là, dernier stimulant. Ne sachant plus nous en passer, nous le poursuivons dans le divertissement comme dans l'oraison. Et tant nous redoutons d'en être privés, que « Donnez-nous notre cafard quotidien » devient le refrain de nos attentes et de nos implorations.

*

Quelque intime que l'on soit des opérations de l'esprit, on ne peut *penser* plus de deux ou trois minutes par jour; — à moins que, par goût ou profession, l'on ne s'exerce, pendant des heures, à brutaliser les mots pour en extraire des idées.

L'intellectuel représente la disgrâce majeure, l'échec culminant de l'homo sapiens.

*

Ce qui me donne l'illusion de n'avoir jamais été dupe, c'est que je n'ai rien aimé sans du même coup le haïr.

*

Nous avons beau être versés dans la satiété, nous resterons les caricatures de notre précurseur, de Xerxès. N'est-ce pas lui qui promet par édit une récompense à celui qui inventerait une volupté nouvelle? — C'est là le geste le plus moderne de l'antiquité.

*

Plus un esprit court de *dangers*, plus il ressent le besoin de paraître superficiel, de se donner un air de frivolité, et de multiplier les malentendus à son sujet.

*

Passé la trentaine, on ne devrait pas plus s'intéresser aux événements qu'un astronome aux potins.

*

L'idiot seul est équipé pour respirer.

*

Avec l'âge, ce ne sont pas tant nos facultés intellectuelles qui diminuent que cette *force de désespérer* dont, jeunes, nous ne savions apprécier le charme ni le ridicule

*

Quel dommage que, pour aller à Dieu, il faille passer par la foi!

*

La vie, — ce pompiérisme de la matière.

*

Réfutation du suicide : n'est-il pas inélégant d'abandonner un monde qui s'est mis si volontiers au service de notre tristesse?

*

Que l'on s'enivre sans désespérer, on n'arrivera point à l'assurance de ce Crésus d'asile qui disait: « Pour être tranquille, je me suis acheté l'air tout entier, et j'en ai fait ma propriété. »

*

La gêne que nous éprouvons devant un homme ridicule vient de ce qu'il est impossible de l'imaginer sur son lit de mort.

*

Ne se suicident que les optimistes qui ne peuvent plus l'être. Les autres, n'ayant aucune raison de vivre, pourquoi en auraient-ils de mourir?

*

Les esprits bilieux? Ce sont ceux qui se vengent sur leurs pensées de la gaieté qu'ils prodiguèrent dans leur commerce avec les autres.

*

J'ignorais tout d'elle; notre entretien n'en prit pas moins le tour le plus macabre : je lui parlai de la mer, de ce commentaire à l'Ecclésiaste. Et quelle ne fut pas ma stupéfaction quand, au bout de ma tirade sur l'hystérie des flots, elle lâcha le mot : « Il n'est pas bon de s'attendrir sur soi. »

*

Malheur à l'incroyant qui, face à ses insomnies, ne dispose que d'un stock réduit de prières!

*

Est-ce un simple hasard si tous ceux qui m'ont ouvert des horizons sur la mort étaient des déchets de la société?

*

Pour le fou, n'importe quel bouc émissaire est bon. Il supporte ses déroutes en accusateur; les objets lui paraissant aussi coupables que les êtres, il accable qui il veut; le Délire est une économie d'expansion; — tenus à plus de discrimination, nous nous replions sur nos défaites, nous nous y agrippons, faute d'en trouver au-dehors la cause ou l'aliment; le bon sens nous astreint à une économie fermée, à l'autarcie de l'échec.

*

« Il sied mal, me disiez-vous, de pester sans cesse contre l'ordre des choses. — Est-ce ma faute si je ne suis qu'un parvenu de la névrose, un Job à la recherche d'une lèpre, un Bouddha de pacotille, un Scythe flemmard et fourvoyé? »

*

Satires et soupirs me semblent également valables. Que j'ouvre un pamphlet ou au « Ars moriendi », tout y est vrai... Avec la désinvolture de la pitié, je m'étends sur les vérités et me confonds avec les mots.

« Tu seras objectif! » — malédiction du nihiliste qui *croit à tout*.

*

A l'apogée de nos dégoûts, un rat paraît s'être infiltré dans notre cerveau pour y rêver.

*

Ce ne sont pas les préceptes du stoïcisme qui nous signaleront l'utilité des avanies ou la séduction des coups du sort. Les manuels d'insensibilité sont trop raisonnables. Mas si chacun faisait sa petite expérience de clochard! Endosser des loques, se poster à un carrefour, tendre la main aux passants, essuyer leur mépris ou les remercier de leur obole, — quelle discipline! Ou sortir dans la rue, insulter des inconnus, s'en faire gifler...

Longtemps j'ai fréquenté les tribunaux à seule fin d'y contempler les récidivistes, leur supériorité sur les lois, leur empressement à la déchéance. Et pourtant ils sont piteux comparés aux grues, à l'aisance qu'elles montrent en correctionnelle. Tant de détachement déconcerte; point d'amour-propre; les injures ne les font pas saigner; aucun adjectif ne les blesse. Leur cynisme est la forme de leur honnêteté. Une fille de dix-sept ans, majestueusement affreuse, réplique au juge qui essaie de lui arracher la promesse de ne plus hanter les trottoirs : « Je ne peux pas vous le promettre, monsieur le Juge. »

On ne mesure sa propre force que dans l'humiliation. Pour nous consoler des hontes que nous n'avons pas connues, nous devrions nous en infliger à nous-même, cracher dans le miroir, en attendant que le public nous honore de sa salive. Que Dieu nous préserve d'un sort *distingué*!

*

J'ai tant choyé l'idée de fatalité, je l'ai nourrie au prix de si grands sacrifices, qu'elle a fini par s'incarner : d'abstraction qu'elle était, la voilà qui palpite, se dresse devant moi, et m'écrase de toute la vie que je lui ai donnée.

Religion

Si je croyais en Dieu, ma fatuité n'aurait pas de bornes : je me promènerais tout nu dans les rues...

*

Tant les saints ont recouru à la facilité du paradoxe qu'il est impossible de ne pas les citer dans les salons.

*

Quand on est dévoré d'un tel appétit de souffrir qu'il faudrait — pour en venir à bout — mille et mille existences, on conçoit de quel enfer a dû surgir l'idée de transmigration.

*

Hors la matière, tout est musique : Dieu même n'est qu'une hallucination sonore.

*

Poursuivre les antécédents d'un soupir, cela peut nous amener à l'instant d'avant, — comme au sixième jour de la Création.

*

L'orgue seul nous fait comprendre comment l'éternité peut *évoluer*.

*

Ces nuits où l'on ne peut plus avancer en Dieu, où on l'a parcouru en tous sens, où on l'a usé à force de le piétiner, ces nuits dont on émerge avec l'idée de le jeter au rebut..., d'enrichir le monde d'un déchet.

*

Sans la vigilance de l'ironie, qu'il serait aisé de fonder une religion! Il suffirait de laisser les badauds s'attrouper autour de nos transes loquaces.

*

Ce n'est pas Dieu, c'est la Douleur qui jouit des avantages de l'ubiquité.

*

Dans les épreuves cruciales, la cigarette nous est d'une aide plus efficace que les Évangiles.

*

Suso raconte qu'avec un stylet il se grava, à l'endroit du cœur, le nom de Jésus. Il ne saigna pas en vain : quelque temps après, une lumière émanait de sa plaie.

Que n'ai-je une plus grande force dans l'incrédulité! que ne puis-je, inscrivant dans ma chair un autre nom, le nom de l'Adversaire, lui servir d'enseigne lumineuse!

*

J'ai voulu me fixer dans le Temps; il était inhabitable. Quand je me suis tourné vers l'Éternité, j'ai perdu pied.

*

Vient un moment où chacun se dit : « ou Dieu ou moi », et s'engage dans un combat dont tous deux sortent amoindris.

*

Le secret d'un être coïncide avec les souffrances qu'il espère.

*

Ne connaissant plus, en fait d'expériences religieuses, que les inquiétudes de l'érudition, les modernes *pèsent* l'Absolu, en étudient les variétés, et réservent leurs frissons aux mythes, — ces vertiges pour consciences historiennes. Ayant cessé de prier, on épilogue sur la prière. Plus d'exclamations; rien que des théories. La Religion boycotte la foi. Jadis, avec amour ou haine, on s'aventurait en Dieu, lequel, de Rien inépuisable qu'il était, n'est plus maintenant — au grand désespoir des mystiques et des athées — qu'un *problème*.

*

Comme tout iconoclaste, j'ai brisé mes idoles pour sacrifier à leurs débris.

*

La sainteté me fait frémir : cette ingérence dans les malheurs d'autrui, cette barbarie de la charité, cette pitié *sans scrupules*...

*

D'où vient notre obsession du Reptile? — Ne serait-ce point de notre crainte d'une dernière tentation, d'une chute prochaine, et, cette fois, irréparable, qui nous ferait perdre jusqu'à la *mémoire* du Paradis?

*

Ce temps où, au lever, j'écoutais une marche funèbre que je fredonnais le long du jour et qui, au soir, usée, s'évanouissait en *hymne*...

*

Combien le christianisme est coupable d'avoir corrompu le scepticisme! Un Grec n'aurait jamais associé le gémissement au doute. Il reculerait plein d'horreur devant Pascal et plus encore devant l'inflation de l'âme qui, depuis la Croix, démonétise l'esprit.

*

Être plus inutilisable qu'un saint...

*

Dans la nostalgie de la mort, une si grande mollesse descend sur nous, une telle modification s'accomplit dans nos veines, que nous oublions la mort pour ne plus songer qu'à la chimie du sang.

*

La Création fut le premier acte de sabotage.

*

L'incroyant acoquiné à l'Abîme et furieux de ne pouvoir s'en arracher déploie un zèle mystique à construire un monde aussi dénué de profondeur qu'un ballet de Rameau.

*

Dans l'Ancien Testament on savait intimider le Ciel, on le menaçait du poing : la prière était une querelle entre la créature et son créateur. Vint l'Évangile pour les raccommorder : c'est là le tort impardonnable du christianisme.

*

Ce qui vit sans mémoire n'est pas sorti du Paradis : les plantes s'y délectent toujours. Elles ne furent pas condamnées au Pêché, à cette impossibilité d'*oublier*; mais nous, remords ambulants, etc., etc.

(Regretter le Paradis! — On ne saurait être plus démodé, ni pousser plus loin la passion de la désuétude ou le provincialisme.)

*

« Seigneur, sans toi je suis fou, encore plus fou qu'avec toi! » — Tel serait, au mieux, le résultat d'une reprise de contact entre le raté d'en bas et le raté d'en haut.

*

Le grand forfait de la douleur est d'avoir *organisé* le Chaos, de l'avoir dégradé en univers.

*

Quelle tentation que les églises, s'il n'y avait pas les fidèles mais seulement ces crispations de Dieu dont l'orgue nous entretient!

*

Quand je frôle le Mystère sans pouvoir en rire, je me demande à quoi sert ce vaccin contre l'absolu qu'est la lucidité.

*

Que de tracasseries pour s'installer dans le désert! Plus malins que les premiers ermites, nous avons appris à le chercher en nous-mêmes.

*

C'est en mouchard que j'ai rôdé autour de Dieu; incapable de l'implorer, je l'ai espionné.

*

Depuis deux-mille ans, Jésus se venge sur nous de n'être pas mort sur un canapé.

*

Les dilettantes n'ont cure de Dieu; les fous et les ivrognes, ces grands spécialistes, en font l'objet de leurs ruminations.

C'est à un reste de jugement que nous devons le privilège d'être encore superficiels

*

Éliminer de soi les toxines du temps pour garder celles de l'éternité, — tel est l'enfantillage du mystique.

*

La possibilité de se renouveler par l'hérésie confère au croyant une nette supériorité sur l'incroyant.

*

On n'est jamais plus bas que lorsqu'on regrette les anges..., si ce n'est lorsqu'on souhaite prier jusqu'à la liquéfaction du cerveau.

*

Plus encore que la religion, le cynisme commet l'erreur d'accorder trop d'attention à l'homme.

*

Entre les Français et Dieu s'interpose l'astuce.

*

Comme il se doit, j'ai fait le tour des arguments favorables à Dieu : son inexistence m'a semblé en ressortir intacte. Il a le génie de se faire infirmer par toute son œuvre; ses défenseurs le rendent odieux, ses adorateurs suspect. Qui craint de l'aimer n'a qu'à ouvrir saint Thomas...

Et je pense à cet universitaire d'Europe centrale interrogeant une de ses élèves sur les preuves de l'existence de Dieu; elle s'exécute : argument historique, ontologique, etc. Mais elle s'empresse d'ajouter : « Pourtant je n'y crois pas. » Le professeur s'irrite, reprend les preuves une à une; elle hausse les épaules, persiste dans son incrédulité. Alors le maître se dresse, *rouge* de foi : « Mademoiselle, je vous donne ma parole d'honneur qu'Il existe! »

... Argument qui, à lui seul, vaut toutes les Sommes théologiques.

Que dire de l'Immortalité? Vouloir l'élucider, ou simplement l'aborder, relève de l'aberration ou de la fumisterie. Des traités n'en exposent pas moins l'impossible fascination. A les en croire, nous n'avons qu'à nous fier à quelques déductions hostiles au Temps... Et nous voici pourvus d'éternité, indemnes de poussière, exempts d'agonie.

Ce ne sont pas ces balivernes qui m'ont fait douter de ma fragilité. Combien, en revanche, m'ont troublé les méditations d'un vieil ami, musicien ambulant et fou! Comme tous les détraqués, il se pose des problèmes : il en a « résolu » une quantité. Ce jour-là, après qu'il eut fait son tour aux terrasses des cafés, il vint m'interroger sur... l'immortalité. « Elle est impensable », lui dis-je, tout

ensemble séduit et rebuté par ses yeux inactuels, ses rides, ses loques. Une certitude l'animait : « Tu as tort de ne pas y croire; si tu n'y crois pas, tu ne survivras pas. Je suis sûr que la mort ne pourra rien sur moi. D'ailleurs, quoi que tu dises, tout a une âme. Tiens, as-tu vu les oiseaux voltiger dans les rues, puis s'élever tout à coup au-dessus des maisons pour *regarder* Paris? Ça a une âme, ça ne peut pas mourir! »

*

Pour reprendre son ascendant sur les esprits, il faudrait au catholicisme un pape furieux, rongé de contradictions, dispensateur d'hystérie, dominé par une rage d'hérétique, un barbare que ne gêneraient pas deux mille ans de théologie. — A Rome et dans le reste de la chrétienté, les ressources en démence sont-elles complètement taries? Depuis la fin du XVI^e siècle, l'Église, humanisée, ne produit plus que des schismes de second ordre, des saints quelconques, des excommunications dérisoires. Et si un fou ne parvenait pas à la sauver, du moins la précipiterait-il dans un *autre* abîme.

*

De tout ce que les théologiens ont conçu, les seules pages lisibles et les seules paroles vraies sont celles dédiées à l'Adversaire. Combien leur ton change, leur verve s'allume lorsqu'ils tournent le dos à la Lumière pour vaquer aux Ténèbres! On dirait qu'ils redescendent dans leur élément, qu'ils se redécouvrent. Ils peuvent haïr enfin, ils y sont autorisés : ce n'est plus du ronron sublime ni des ressassements édifiants. La haine peut être vile; s'en défaire pourtant est plus dangereux qu'en abuser. L'Église, dans sa haute sagesse, a épargné aux siens de tels risques; pour satisfaire leurs instincts, elle les excite contre le Malin; ils s'y cramponnent et le grignotent : par bonheur, c'est un os inépuisable... Si on le leur ôtait, ils succomberaient au vice ou à l'apathie.

*

Lors même que nous croyons avoir délogé Dieu de notre âme, il y traîne encore : nous sentons bien qu'il s'y ennuie, mais nous n'avons plus assez de foi pour le divertir...

*

Quel secours la religion peut-elle apporter à un croyant déçu par Dieu et le Diable?

*

Pourquoi déposerais-je les armes? — Je n'ai pas vécu toutes les contradictions, je garde toujours l'espoir d'une *impasse* nouvelle.

*

Voilà tant d'années que je me déchristianise à *vue d'œil*!

*

Toute croyance rend insolent; nouvellement acquise, elle avive les mauvais instincts; ceux qui ne la partagent pas font figure de vaincus et d'incapables, ne méritant que pitié et mépris. Observez les néophytes en politique et surtout en religion, tous ceux qui ont réussi à intéresser Dieu à leurs combines, les convertis, les nouveaux riches de l'Absolu. Confrontez leur impertinence avec la modestie et les bonnes manières de ceux qui sont en train de perdre leur foi et leurs convictions...

*

Aux frontières de soi-même. « Ce que j'ai souffert, ce que je souffre, personne ne le saura jamais, même pas moi. »

*

Quand, par appétit de solitude, nous avons brisé nos liens, le Vide nous saisit : plus rien, plus personne... Qui liquider encore? Où dénicher une victime durable? — Une telle perplexité nous ouvre à Dieu : du moins avec Lui, sommes-nous sûrs de pouvoir *rompre* indéfiniment...

Vitalité de l'amour

Ne sacrifient à l'ennui que les natures érotiques, déçues d'avance par l'amour.

*

Un amour qui s'en va est une si riche épreuve philosophique que, d'un coiffeur, elle fait un émule de Socrate.

*

L'art d'aimer? C'est savoir joindre à un tempérament de vampire la discrétion d'une anémone.

*

Dans la recherche du tourment, dans l'acharnement à la souffrance, il n'est guère que le jaloux pour concurrencer le martyr. Cependant on canonise l'un et on ridiculise l'autre.

*

Pourquoi le « corbillard du Mariage » (the Marriage hearse)? pourquoi pas le corbillard de l'Amour? — Combien la restriction de Blake est regrettable!

*

Onan, Sade, Masoch, — quels veinards! Leurs noms, comme leurs exploits, ne dateront jamais.

*

Vitalité de l'Amour : on ne saurait médire sans injustice d'un sentiment qui a survécu au romantisme et au bidet.

*

Tel qui se tue pour une garce fait une expérience plus complète et plus profonde que le héros qui bouleverse le monde.

*

Qui s'userait à la sexualité s'il n'espérait y perdre la raison pour un peu plus d'une seconde, pour le reste de ses jours?

*

Je rêve parfois d'un amour lointain et vaporeux comme la schizophrénie d'un parfum...

*

Sentir son cerveau : phénomène pareillement néfaste à la pensée et à la virilité.

*

Enterrer son front entre deux seins, entre deux continents de la Mort...

*

Un moine et un boucher se bagarrent à l'intérieur de chaque désir.

*

Il n'est que les passions simulées, les délires feints pour avoir quelques rapports avec l'esprit, avec le respect de nous-mêmes; les sentiments *sincères* supposent un manque d'égards envers soi.

*

Heureux en amour, Adam nous eût épargné l'Histoire.

*

J'ai toujours pensé que Diogène avait subi, dans sa jeunesse, quelque déconvenue amoureuse : on ne s'engage pas dans la voie du ricanement sans le concours d'une maladie vénérienne ou d'une boniche intraitable.

*

Il est des performances qu'on ne pardonne qu'à soi : si on se représentait les autres au plus fort d'un certain grognement, il serait impossible de leur tendre encore la main.

*

La chair est incompatible avec la charité : l'orgasme transformerait un saint en loup.

*

Après les métaphores, la pharmacie. — C'est ainsi que s'effritent les grands sentiments.

*

Commencer en poète et finir en gynécologue! De toutes les conditions, la moins enviable est celle d'amant.

*

On déclare la guerre aux glandes, et on se prosterne devant les relents d'une pouffiasse... Que peut l'orgueil contre la liturgie des odeurs, contre l'encens zoologique?

*

Concevoir un amour plus chaste qu'un printemps qui — attristé par la fornication des fleurs — pleurerait à leurs racines...

*

Je puis comprendre et légitimer les anomalies, en amour et en tout; mais qu'il y ait des impuissants parmi les sots, cela me dépasse.

*

La sexualité : blakanisme des corps, chirurgie et cendres, bestialité d'un ci-devant saint, fracas d'un risible et inoubliable effondrement...

*

Dans la volupté, comme dans les paniques, nous réintégrons nos origines; le chimpanzé, relégué injustement, atteint enfin à la gloire — l'espace d'un cri.

*

Un soupçon d'ironie dans la sexualité en fausse l'exercice, et change qui la pratique en un « fumiste » de l'Espèce.

*

Deux victimes besogneuses, émerveillées de leur supplice, de leur sudation sonore. A quel cérémonial nous astreignent la gravité des sens et le sérieux du corps!

Pouffer de rire en plein rôle, — unique moyen de défier les prescriptions du sang, les solennités de la biologie.

*

Qui n'a recueilli les confidences d'un pauvre bougre auprès duquel Tristan ferait figure de proxénète?

*

La dignité de l'amour tient dans l'affection désabusée qui survit à un instant de bave.

*

Si les impuissants savaient combien la nature fut maternelle pour eux, ils béniraient le sommeil des glandes et le vanteraient aux coins des rues.

*

Depuis que Schopenhauer eut l'inspiration saugrenue d'introduire la sexualité en métaphysique, et Freud celle de supplanter la grivoiserie par une pseudo-science de nos troubles, il est de mise que le premier venu nous entretienne de la « signification » de ses exploits, de ses timidités et de ses réussites. Toutes les confidences débutent par là; toutes les conversations y aboutissent. Bientôt nos relations avec les autres se réduiront à l'enregistrement de leurs orgasmes effectifs ou inventés... C'est le destin de notre race, dévastée par l'introspection et l'anémie, de se reproduire en paroles, d'étaler ses nuits et d'en grossir les défaillances ou les triomphes.

*

Plus un esprit est revenu de tout, plus il risque, si l'amour le frappe, de réagir en midinette.

*

Deux voies s'ouvrent à l'homme et à la femme : la férocité ou l'indifférence. Tout nous indique qu'ils prendront la seconde voie, qu'il n'y aura entre eux ni explication ni rupture, mais qu'ils continueront à s'éloigner l'un de l'autre, que la pédérastie et l'onanisme, proposés par les écoles et

les temples, gagneront les foules, qu'un tas de vices abolis seront remis en vigueur, et que des procédés scientifiques suppléeront au rendement du spasme et à la malédiction du couple.

*

Mélange d'anatomie et d'extase, apothéose de l'insoluble, aliment idéal pour la boulimie de la déception, l'Amour nous mène vers des bas-fonds de gloire...

*

Nous aimons toujours... quand même; et ce « quand même » couvre un infini.

Sur la musique

Né avec une âme habituelle, j'en ai demandé une autre à la musique : ce fut le début de malheurs inespérés...

*

Sans l'impérialisme du concept, la musique aurait tenu lieu de philosophie : c'eût été le paradis de l'évidence inexprimable, une épidémie d'extases.

*

Beethoven a vicié la musique : il y a introduit les sautes d'humeur, il y a laissé entrer la *colère*.

*

Sans Bach, la théologie serait dépourvue d'objet, la Création fictive, le néant péremptoire. S'il y a quelqu'un qui doit tout à Bach, c'est bien Dieu.

*

Que sont toutes les mélodies auprès de celle qu'étouffe en nous la double impossibilité de vivre et de mourir!

*

A quoi bon fréquenter Platon, quand un saxophone peut aussi bien nous faire entrevoir un autre monde?

*

Sans moyens de défense contre la musique, force m'est d'en subir le despotisme, et, suivant son bon plaisir, d'être dieu ou loque.

*

Il y eut un temps où, ne pouvant concevoir une éternité qui m'eût séparé de Mozart, je ne craignais plus la mort. Il en fut ainsi avec chaque musicien, avec toute la musique...

*

Chopin a promu le piano au rang de la phtisie.

*

L'univers sonore : onomatopée de l'indicible, énigme déployée, infini perçu, et insaisissable... Lorsqu'on vient d'en éprouver la séduction, on ne forme plus que le projet de se faire embaumer dans un soupir.

*

La musique est le refuge des âmes ulcérées par le bonheur.

*

Point de musique véritable qui ne nous fasse *palper* le temps.

*

L'infini *actuel*, non-sens pour la philosophie, est la réalité, l'essence même de la musique.

*

Si j'avais cédé aux flatteries de la musique, à ses appels, à tous les univers qu'elle a suscités et détruits en moi, il y a longtemps que, d'orgueil, j'aurais perdu la raison.

*

L'aspiration du Nord vers un autre ciel a engendré la musique allemande, — géométrie d'automne, alcool de concepts, ébriété métaphysique.

A l'Italie du siècle dernier — foire de sons —, il a manqué la dimension de la nuit, l'art de presser les ombres pour en extraire l'essence.

Il faut prendre parti pour Brahms ou pour le Soleil...

*

La musique, système d'adieux, évoque une physique dont le point de départ ne serait pas les atomes, mais les larmes.

*

Peut-être ai-je trop misé sur la musique, peut-être n'ai-je pas pris toutes mes précautions contre les acrobaties du sublime, contre le charlatanisme de l'ineffable...

*

Il se dégage de certains andantes de Mozart une désolation éthérée, et comme un rêve de funérailles dans une autre vie.

*

Quand la musique même est impuissante à nous sauver, un poignard brille dans nos yeux; plus rien ne nous soutient, si ce n'est la fascination du crime.

*

Combien j'aimerais périr par la musique, pour me punir d'avoir quelquefois douté de la souveraineté de ses maléfices!

Vertige de l'histoire

Au temps où l'humanité, à peine développée, s'essayait au malheur, nul ne l'aurait crue capable d'en produire un jour en série.

*

Si Noé avait eu le don de lire dans l'avenir, il n'est point douteux qu'il se fût sabordé.

*

La trépidation de l'histoire ressortit à la psychiatrie, comme d'ailleurs tous les mobiles de l'action: *bouger*, c'est faillir à la raison, c'est risquer la camisole de force.

*

Les événements, — tumeurs du Temps...

*

EVOLUTION : Prométhée, de nos jours, serait un député de l'opposition.

*

L'heure du crime ne sonne pas en même temps pour tous les peuples. Ainsi s'explique la permanence de l'histoire.

*

L'ambition de chacun de nous est de sonder le Pire, d'être le prophète parfait. Hélas! il y a tant de catastrophes auxquelles nous n'avons pas pensé!

*

Au rebours des autres siècles qui pratiquèrent la torture négligemment, celui-ci, plus exigeant, y apporte un souci de purisme qui fait honneur à notre cruauté.

*

Toute indignation — de la rouspétance au luciférianisme — marque un arrêt dans l'évolution mentale.

*

La liberté est le bien suprême pour ceux-là seuls qu'anime la *volonté* d'être hérétiques.

*

C'est flotter dans le vague que de dire : j'incline plutôt vers tel régime que vers tel autre; il serait plus exact d'affirmer : je préfère telle police à telle autre. L'histoire, en effet, se ramène à une

classification des polices; car de quoi traite l'historien, sinon de la conception que les hommes se sont faite du gendarme à travers les âges?

*

Ne nous parlez plus des peuples asservis ni de leur goût pour la liberté; les tyrans sont assassinés trop tard : c'est là leur grand excuse.

*

Dans les époques paisibles, haïssant pour le plaisir de haïr, il nous faut chercher des ennemis qui nous agréent; — souci délicieux que nous épargnent les époques mouvementées.

*

L'homme *sécète* du désastre.

*

J'aime ces peuples d'astronomes : chaldéens, assyriens, précolombiens qui, par goût du ciel, firent faillite dans l'histoire.

*

Peuple authentiquement élu, les Tziganes ne portent la responsabilité d'aucun événement ni d'aucune institution. Ils ont triomphé de la terre par leur souci de n'y rien *fonder*.

*

Quelques générations encore, et le rire, réservé aux initiés, sera aussi impraticable que l'extase.

*

Une nation s'éteint quand elle ne réagit plus aux fanfares : la Décadence est la mort de la *trompette*.

*

Le scepticisme est l'excitant des jeunes civilisations et la pudeur des vieilles.

*

Les thérapeutiques mentales foisonnent chez les peuples opulents : l'absence d'angoisses *immédiates* y entretient un climat morbide. Pour conserver son bien-être nerveux, une nation a besoin d'un malheur substantiel, d'un *objet* à ses inquiétudes, d'une terreur positive justifiant ses « complexes ». Les sociétés se consolident dans le danger et s'atrophient dans la neutralité. Là où sévissent la paix, l'hygiène et le confort, les psychoses se multiplient.

... Je viens d'un pays qui, pour n'avoir pas connu le bonheur, n'a produit qu'un seul psychanalyste.

*

Les tyrans, leur férocité assouvie, deviennent débonnaires; tout rentrerait dans l'ordre, si les esclaves, jaloux, ne prétendaient, eux aussi, assouvir la leur. L'aspiration de l'agneau à se faire loup suscite la plupart des événements. Ceux qui n'ont pas de crocs, en rêvent; ils veulent dévorer à leur

tour, et y réussissent par la bestialité du nombre.

L'histoire, — *ce dynamisme des victimes*.

*

Pour avoir rangé l'intelligence parmi les vertus et la bêtise parmi les vices, la France a élargi le domaine de la morale. De là son avantage sur les autres nations, sa vaporeuse suprématie.

*

On pourrait mesurer le degré de raffinement d'une civilisation au nombre qu'elle compte d'hépatiques, d'impuissants ou de névrosés. — Mais pourquoi se borner à ces déficients, quand il y en a tant d'autres qui attestent, par la carence de leurs viscères ou de leurs glandes, la prospérité fatale de l'Esprit.

*

Les biologiquement faibles, ne trouvant aucune satisfaction dans la vie, s'emploient à en changer les données.

Pourquoi n'a-t-on pas isolé les réformateurs aux premiers *symptômes* de foi? et qu'a-t-on attendu pour les reléguer dans un hospice ou une prison? A douze ans, le Galiléen aurait dû y avoir sa place. La société est mal organisée : elle n'entreprend rien contre les délirants qui ne meurent pas jeunes.

*

Le scepticisme répand trop tard ses bénédictions sur nous, sur nos visages détériorés par nos convictions, sur nos visages d'hyènes à idéal.

*

Un livre sur la guerre — celui de Clausewitz — fut le livre de chevet de Lénine et de Hitler. — Et l'on se demande encore pourquoi ce siècle est condamné!

*

Pour passer des cavernes aux salons, il nous a fallu un temps considérable; nous en faudra-t-il autant pour parcourir le chemin inverse, ou brûlerons-nous les étapes? — Question oiseuse pour ceux qui ne *pressentent* pas la préhistoire...

*

Toutes les calamités — révolutions, guerres, persécutions — proviennent d'un *à-peu-près*... inscrit sur un drapeau.

*

Seuls les peuples ratés s'approchent d'un idéal « humain »; les autres, ceux qui réussissent, portent les stigmates de leur gloire, de leur bestialité dorée.

*

Dans l'épouvante, nous sommes victimes d'une *agression* de l'Avenir.

*

Un homme politique qui ne donne pas quelque signe de gâtisme me fait peur.

*

Les grands peuples, ayant l'initiative de leurs misères, peuvent les varier à volonté; les petits sont réduits à celles qu'on leur impose.

*

L'anxiété — ou le fanatisme du pire.

*

Quand la pègre épouse un mythe, attendez-vous à un massacre ou, pis encore, à une nouvelle religion.

*

Les actions d'éclat sont l'apanage des peuples qui, étrangers au plaisir de s'attarder à table, ignorent la poésie du dessert et les mélancolies de la digestion.

*

Sans l'assiduité au ridicule, le genre humain eût-il duré plus d'une génération?

*

Il y a plus d'honnêteté et de rigueur dans les sciences occultes que dans les philosophies qui assignent un « sens » à l'histoire.

*

Ce siècle me reporte à l'aube des temps, aux derniers jours du Chaos. J'entends la matière geindre; les appels de l'Inanimé traversent l'espace; mes os s'enfoncent dans les préhistoires, tandis que mon sang coule dans les veines des premiers reptiles.

*

Le moindre regard sur l'itinéraire de la civilisation me donne une présomption de Cassandre.

*

La « libération » de l'homme? — Elle viendra le jour où, débarrassé de son pli finaliste, il aura compris l'accident de son apparition et la gratuité de ses épreuves, où chacun se trémoussera en supplicé sautillant et docte, et où, pour la populace elle-même, la « vie » sera réduite à ses justes proportions, à une *hypothèse de travail*.

*

Qui n'a vu un bordel à cinq heures du matin ne peut se figurer vers quelles lassitudes s'achemine notre planète.

*

L'histoire est *indéfendable*. Il faut réagir à son égard avec l'inflexible aboulie du cynique; ou sinon se ranger du côté de tout le monde, marcher avec la tourbe des révoltés, des assassins et des croyants.

*

L'expérience homme a raté? Elle avait déjà raté avec Adam. Une question pourtant est légitime : aurons-nous assez d'invention pour faire figure d'innovateurs, pour *ajouter* à un tel échec?

En attendant, persévérons dans la faute d'être homme, comportons-nous en farceurs de la Chute, soyons terriblement légers!

*

Rien ne me console de n'avoir pas connu le moment où la terre a rompu avec le soleil, si ce n'est la perspective de connaître celui où les hommes rompront avec la terre.

*

Autrefois on passait gravement d'une contradiction à une autre; nous en éprouvons tant à la fois que nous ne savons plus à laquelle nous attacher, ni laquelle résoudre.

*

Rationalistes impénitents, incapables de nous faire au Destin ou d'en apercevoir le sens, nous nous estimons le centre de nos actes, et croyons nous effondrer de *notre propre gré*. Qu'une expérience capitale intervienne dans notre vie, et le destin, d'imprécis, d'abstrait qu'il était, acquiert, à nos yeux, le prestige d'une sensation. Ainsi chacun de nous fait à sa manière son entrée dans l'Irrationnel.

*

Une civilisation au bout de son parcours, d'anomalie heureuse qu'elle était, se flétrit dans la règle, s'aligne sur des nations quelconques, se roule dans l'échec, et convertit son sort en unique problème. De cette obsession de soi, l'Espagne offre le modèle parfait. Après avoir connu, du temps des Conquistadores, une surhumanité bestiale, elle s'est employée à ruminer son passé, à rabâcher ses lacunes, à laisser moisir ses vertus et son génie; en revanche, amoureuse de son déclin, elle l'a adopté comme une nouvelle suprématie. Ce masochisme historique, comment ne pas s'apercevoir qu'il cesse d'être une singularité espagnole, pour devenir le climat et comme la recette de déchéance d'un continent?

*

Aujourd'hui, sur le thème de la caducité des civilisations, un analphabète pourrait rivaliser *en frissons* avec Gibbon, Nietzsche ou Spengler.

*

La fin de l'histoire, la fin de l'homme? est-il sérieux d'y songer? — Ce sont là événements lointains que l'Anxiété — avide de désastres *imminents* — veut précipiter à tout prix.

Aux sources du vide

Je crois au salut de l'humanité, à l'avenir du cyanure...

*

L'homme se relèvera-t-il jamais du coup mortel qu'il a porté à la vie?

*

Je ne saurais me réconcilier avec les choses, chaque instant dût-il s'arracher au temps pour me donner un baiser.

*

Il n'est qu'un esprit lézardé pour avoir des ouvertures sur l'au-delà.

*

Qui, en pleine obscurité, se cherchant dans un miroir, n'y a vu projetés les crimes qui l'*attendent*?

*

Si nous n'avions la faculté d'exagérer nos maux, il nous serait impossible de les endurer. En leur attribuant des proportions inusitées, nous nous considérons comme des réprouvés de choix, des élus à rebours, flattés et stimulés par la disgrâce.

Pour notre plus grand bien, il existe en chacun de nous un fanfaron de l'Incurable.

*

On doit tout réviser, même les sanglots...

*

Quand Eschyle ou Tacite vous semblent trop tièdes, ouvrez une Vie des Insectes — révélation de rage et d'inutilité, enfer qui, heureusement pour nous, n'aura ni dramaturge ni chroniqueur. Que resterait-il de nos tragédies si une bestiole lettrée nous présentait les siennes?

*

Vous n'agissez pas, cependant vous ressentez la fièvre des hauts faits; sans ennemi, vous menez un combat épuisant. C'est la *tension gratuite* de la névrose et qui donnerait même à un épicier des frissons de général battu.

*

Je ne puis contempler un sourire sans y lire : « Regarde-moi! c'est pour la dernière fois. »

*

Seigneur, ayez pitié de mon sang, de mon anémie en flammes!

*

Ce qu'il nous faut de concentration, d'industrie et de tact, pour détruire notre *raison d'être*!

*

Quand je m'avise que les individus ne sont que des postillons que crache la vie, et que la vie elle-même ne vaut guère mieux en regard de la matière, je me dirige vers le premier bistro avec l'idée de n'en jamais sortir. Et cependant y viderais-je mille bouteilles, qu'elles ne sauraient me donner le goût de l'Utopie, de cette croyance que quelque chose est encore possible.

*

Chacun se confine dans sa peur, — sa tout d'ivoire.

*

Le secret de mon adaptation à la vie? — J'ai changé de désespoir comme de chemise.

*

Dans tout évanouissement, on éprouve comme une dernière sensation — en Dieu.

*

Mon avidité d'agonies m'a fait mourir tant de fois qu'il me paraît indécent d'abuser encore d'un cadavre dont je ne peux plus rien tirer.

*

Pourquoi l'Être ou un autre mot à majuscule? Dieu *sonnait* mieux. Il eût fallu le garder. Car n'est-ce point les raisons d'euphonie qui devraient régler le jeu des vérités?

*

A l'état de paroxysme sans cause, la fatigue est un délire, et le fatigué, le démiurge d'un sous-univers.

*

Chaque jour est un Rubicon où j'aspire à me noyer.

*

On ne trouvera chez aucun fondateur de religion une pitié comparable à celle d'une malade de Pierre Janet. Elle avait, entre autres, des crises au sujet de « ce malheureux département de Seine-et-Oise qui enserme et contient le département de la Seine sans pouvoir jamais s'en débarrasser ».

En pitié, comme en tout, l'asile a le dernier mot.

*

Dans nos rêves perce le fou qui est en nous; après avoir commandé nos nuits, il s'endort au plus profond de nous-mêmes, dans le sein de l'Espèce; quelquefois pourtant nous l'entendons ronfler dans nos pensées...

*

Qui tremble pour sa mélancolie, qui a peur d'en guérir, avec quel soulagement il constate que ses craintes sont mal fondées, qu'elle est incurable!

*

« D'où vous viennent vos airs avantageux? — J'ai réussi à survivre, voyez-vous, à tant de nuits où je me demandais : vais-je me tuer à l'aube? »

*

L'instant où nous croyons avoir *tout* compris nous prête l'apparence d'un assassin.

*

Nous ne débouchons sur l'irrévocable qu'à partir du moment où nous ne pouvons plus renouveler nos regrets.

*

Ces idées qui survolent l'espace, et qui, tout à coup, se heurtent aux parois du crâne...

*

Une nature religieuse se définit moins par ses convictions que par le besoin de prolonger ses souffrances au-delà de la mort.

*

J'assiste, terrifié, à la diminution de ma haine des hommes, au relâchement du dernier lien qui m'unissait à eux.

*

L'insomnie est la seule forme d'héroïsme compatible avec le lit.

*

Pour un jeune ambitieux, il n'est plus grand malheur que de frayer avec des connaisseurs d'hommes. J'en ai fréquenté trois ou quatre : ils m'ont *achevé* à vingt ans.

*

La Vérité? Elle est dans Shakespeare; — un philosophe ne saurait se l'approprier sans éclater avec son système.

*

Lorsqu'on a épuisé les prétextes qui incitent à la gaieté ou à la tristesse, on en arrive à les vivre, l'une et l'autre, à l'*état pur* : on rejoint ainsi les fous...

*

Après avoir si souvent dénoncé chez les autres la folie des grandeurs, comment sans ridicule pourrais-je me croire encore l'homme inefficace par excellence, le premier parmi les inutiles?

*

« Une seule pensée adressée à Dieu vaut mieux que l'univers » (Catherine Emmerich). — Elle a raison, la pauvre sainte...

*

N'atteignent à la folie que les bavards et les taciturnes : ceux qui se sont vidés de tout mystère et ceux qui en ont trop emmagasiné.

*

Dans l'effroi — mégalomanie à rebours —, nous devenons le centre d'un tourbillon universel, tandis que les astres pirouettent autour de nous.

*

Quand sur l'Arbre de la Connaissance une idée est assez mûre, quelle volupté de s'y insinuer, d'y agir en larve, et d'en précipiter la chute!

*

Pour ne pas insulter aux croyances ou au labeur des autres, pour qu'ils ne m'accusent ni de sécheresse ni de fainéantise, je me suis lancé dans le Désarroi jusqu'à en faire ma forme de piété.

*

L'inclination au suicide est caractéristique des assassins timorés, respectueux des lois; ayant peur de tuer, ils rêvent de s'anéantir, sûrs qu'ils sont de l'impunité.

*

« Quand je me rase, me disait un demi-fou, qui, sinon Dieu, m'empêche de me couper la gorge? » — La foi ne serait, en somme, qu'un artifice de l'instinct de conservation. De la biologie partout...

*

C'est par *peur de souffrir* que nous nous évertuons à abolir la réalité. Nos efforts couronnés, cette abolition même se révèle source de souffrances.

*

Qui ne voit pas la mort en rose est affecté d'un daltonisme du cœur.

*

Pour n'avoir pas su célébrer l'avortement ou légaliser le cannibalisme, les sociétés modernes auront à résoudre leurs difficultés par des procédés autrement expéditifs.

*

Le dernier recours de ceux que le sort a frappés est l'*idée* du sort.

*

Combien j'aimerais être une plante, dussé-je veiller un excrément!

*

Cette foule d'ancêtres qui se lamentent dans mon sang... Par respect pour leurs défaites, je m'abaisse aux soupirs.

*

Tout persécute nos idées, à commencer par notre cerveau.

*

On ne peut savoir si l'homme se servira longtemps encore de la parole ou s'il recouvrera petit à petit l'*usage* du hurlement.

*

Paris, point le plus éloigné du Paradis, n'en demeure pas moins le seul endroit où il fasse bon désespérer.

*

Il est des âmes que Dieu lui-même ne pourrait sauver, dût-il se mettre à genoux, et prier pour elles.

*

Un malade me disait : « A quoi bon mes douleurs? Je ne suis pas poète pour pouvoir m'en servir ou en tirer vanité. »

*

Lorsque, liquidés les sujets de révolte, on ne sait plus contre quoi s'insurger, on est pris d'un tel vertige qu'on donnerait sa vie en échange d'un préjugé.

*

Dans la pâleur, notre sang se retire pour ne plus s'interposer entre nous et on ne sait quoi...

*

Chacun sa folie : la mienne fut de me croire normal, dangereusement normal. Et comme les autres me paraissaient fous, j'ai fini par avoir peur, peur d'eux et, plus encore, peur de moi-même.

*

Après certains accès d'éternité et de fièvre, on se demande pour quelle raison on n'a pas daigné être Dieu.

*

Les méditatifs et les charnels : Pascal et Tolstoï. Se pencher sur la mort ou l'abhorrer, la découvrir par l'esprit ou par la physiologie. — Avec des instincts minés, Pascal surmonte ses alarmes, alors que Tolstoï, furieux de périr, rappelle un éléphant hagard, une jungle terrassée. On ne médite plus aux *équateurs du sang*.

*

Celui qui, par étourderies successives, a négligé de se tuer, se fait à soi-même l'effet d'un vétéran de la douleur, d'un retraité du suicide.

*

Plus j'avance en intimité avec les crépuscules, plus je m'assure que les seuls à avoir compris quelque chose à notre horde sont les chansonniers, les charlatans et les fous.

*

Atténuer nos affres, les convertir en *doutes*, — stratagème que nous inspire la lâcheté, ce scepticisme à l'usage de tous.

*

Accès involontaire à nous-mêmes, la maladie nous astreint à la « profondeur », nous y condamne. — Le malade? Un métaphysicien malgré lui.

*

Après avoir cherché en vain un pays d'adoption, se rabattre sur la mort, pour, dans ce nouvel exil, s'installer en *citoyen*.

*

Tout être qui se *manifeste* rajeunit à sa façon le péché originel.

*

Replié sur le drame des glandes, attentif aux confidences des muqueuses, le Dégout fait de nous des physiologistes.

*

Si le sang n'avait pas ce goût fade, l'ascète se définirait par son refus d'être vampire.

*

Le spermatozoïde est le bandit à l'état pur.

*

Stocker des fatalités, se débattre entre des catéchismes et des orgies, se prélasser dans l'éperdu, et, nomade abruti, se modeler sur Dieu, cet Apatride...

*

Qui n'a connu l'humiliation ignore ce que sait qu'arriver au dernier stade de soi-même.

*

Mes doutes, je les ai acquis péniblement; mes déceptions, comme si elles *m'attendaient* depuis toujours, sont venues d'elles-mêmes, — illuminations primordiales.

*

Sur un globe qui compose son épitaphe, ayons assez de tenu pour nous comporter en cadavres gentils.

*

Que nous le voulions ou non, nous sommes tous des psychanalystes, amateurs des mystères du cœur et du caleçon, scaphandriers des horreurs. Malheur à l'esprit aux gouffres clairs!

*

Dans les lassitudes, nous glissons vers le point le plus bas de l'âme et de l'espace, vers les antipodes de l'extase, vers les sources du Vide.

*

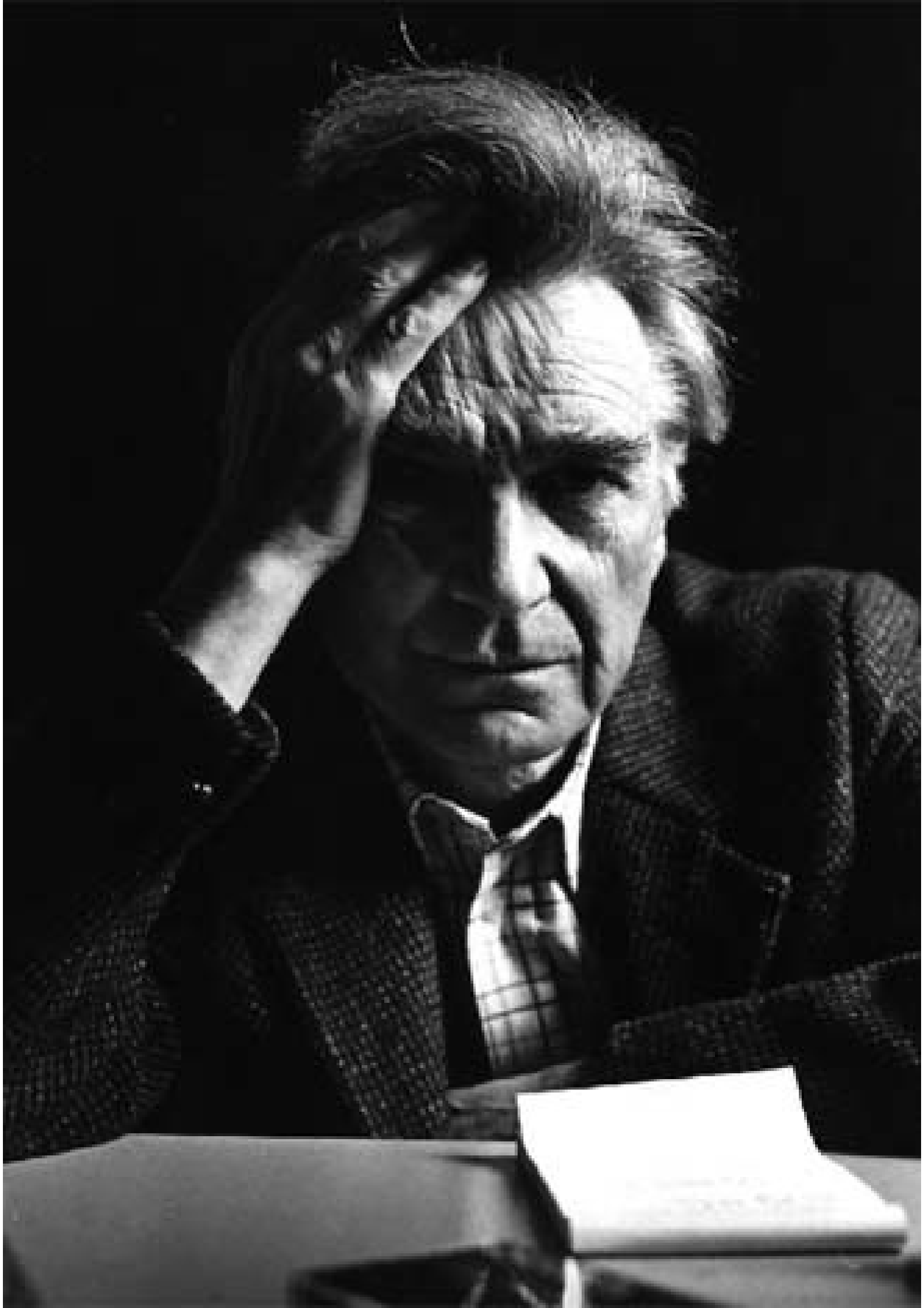
Plus nous fréquentons les hommes, plus nos pensées noircissent; et lorsque, pour les éclaircir, nous retournons à notre solitude, nous y trouvons l'ombre qu'elles y ont répandue.

*

La sagesse désabusée doit remonter à quelque ère géologique : les dinosaures en crevèrent peut-être...

*

A peine adolescent, la perspective de la mort me jetait dans des transes; pour y échapper, je me précipitais au bordel ou j'invoquais les anges. Mais, avec l'âge, on se fait à ses propres terreurs, on n'entreprend plus rien pour s'en dégager, on s'embourgeoise dans l'Abîme. — Et s'il fut un temps où je jalousais ces moines d'Égypte qui creusaient leurs tombes pour y verser des larmes, je creuserais maintenant la mienne que je n'y laisserais tomber que des mégots.





(dernier chapitre)

Écrit en français; publié à Paris en 1964.

TOMBER DU TEMPS ...

J'ai beau m'agripper aux instants, les instants se dérobent : il n'en est aucun qui ne me soit hostile, qui ne me récuise, et ne me signifie son refus de se commettre avec moi. Tous inabordables, ils proclament l'un après l'autre mon isolement et ma défaite.

Nous ne pouvons agir que si nous nous sentons portés et protégés par eux. Quand ils nous délaissent, nous manquons du ressort indispensable à la production d'un acte, qu'il soit capital ou quelconque. Démunis, sans assise nulle part, nous affrontons alors un malheur inusité : celui de n'avoir pas droit au temps.

J'entasse du révolu, ne cesse d'en fabriquer et d'y précipiter le présent, sans lui donner le loisir d'épuiser sa propre durée. Vivre, c'est subir la magie du possible; mais lorsqu'on perçoit dans le possible même du révolu *à venir*, tout devient virtuellement passé, et il n'y a plus de présent ni de futur. Ce que je distingue dans chaque instant, c'est son essoufflement et son râle, et non la transition vers un autre instant. J'élabore du temps mort, je me vautre dans l'asphyxie du devenir.

Les autres tombent dans le temps; je suis, moi, tombé du temps. À l'éternité qui s'érigeait au-dessus de lui succède cette autre qui se place au-dessous, zone stérile où l'on n'éprouve plus qu'un seul désir : réintégrer le temps, s'y élever coûte que coûte, s'en approprier une parcelle pour s'y installer, pour se donner l'illusion d'un chez-soi. Mais le temps est clos, mais le temps est hors d'atteinte : et c'est de l'impossibilité d'y pénétrer qu'est faite cette éternité négative, cette *mauvaise* éternité.

Le temps s'est retiré de mon sang; ils se soutenaient l'un l'autre et coulaient de concert; maintenant qu'ils sont figés, faut-il s'étonner que plus rien ne *devienne* ? Eux seuls, s'ils se remettaient en marche, pourraient me reclasser parmi les vivants et me désencombrer de cette sous-éternité où je croupis. Mais il ne veulent ni ne peuvent. On a dû leur jeter un sort : ils ne bougeront plus, ils sont de glace. Aucun instant à même de s'insinuer dans mes veines. Un sang polaire pour des siècles!

Tout ce qui respire, tout ce qui a couleur d'être, s'évanouit dans l'immémorial. Ai-je vraiment goûté autrefois à la sève des choses? Quelle en était la saveur? Elle m'est à présent inaccessible — et insipide. Satiété *par défaut*.

Si je ne *sens* pas le temps, si j'en suis plus éloigné que personne, je le connais en revanche, je l'observe sans cesse : il occupe le centre de ma conscience. Celui même qui en est l'auteur, comment croire qu'il l'ait pensé et qu'il y ait songé autant? Dieu, s'il est exact qu'il l'ait créée, ne saurait le connaître en profondeur, parce qu'il n'entre pas dans ses habitudes d'en faire l'objet de ses ruminations. Mais moi, telle est ma conviction, je fus évincé du temps à seule fin d'en former la matière de mes hantises. Au vrai, je me confonds avec la nostalgie qu'il m'inspire.

À supposer que j'aie vécu jadis en lui, quel était-il et par quel moyen m'en représenter la nature? L'époque où il m'était familier m'est étrangère, a déserté ma mémoire, n'appartient plus à ma vie. Et je crois même qu'il me serait plus aisé de prendre pied dans la véritable éternité que de me réinstaller en lui. Pitié pour celui qui fut dans le Temps et qui ne pourra plus jamais y être!

(Déchéance sans nom : comment ai-je pu m'enticher du temps, alors que j'ai toujours conçu mon salut en dehors de lui, comme j'ai toujours vécu avec la certitude qu'il était sur le point d'user ses dernières réserves et que, rongé du dedans, atteint dans son essence, il manquait de *durée*?)

À nous asseoir au bord des instants pour en contempler le passage, nous finissons par ne plus y démêler qu'une succession sans contenu, temps qui a perdu sa substance, temps abstrait, variété de

notre vide. Encore un coup, et, d'abstraction en abstraction, il s'amenuise par notre faute et se dissout en *temporalité*, en ombre de lui-même. Il nous revient maintenant de lui redonner vie et d'adopter à son égard une attitude nette, dépourvue d'ambiguïté. Comment y parvenir, quand il inspire des sentiments irréconciliables, un paroxysme de répulsion et de fascination?

Les façons équivoques du temps se retrouvent chez tous ceux qui en font leur préoccupation majeure, et qui, tournant le dos à ce qu'il contient de positif, se pencheront sur ses côtés douteux, sur la confusion qu'il réalise en lui entre l'être et le non-être, sur son sans-gêne et sa versatilité, sur ses apparences louches, son double jeu, son insincérité foncière. Un *faux jeton* à l'échelle métaphysique. Plus on l'examine, plus on l'assimile à un *personnage*, qu'on ne cesse de suspecter et qu'on aimerait démasquer. Et dont on finit par subir l'ascendant et l'attrait. De là à l'idolâtrie et à l'esclavage, il n'y a qu'un pas.

J'ai trop *désiré* le temps pour ne pas en fausser la nature, je l'ai isolé du monde, en ai fait une réalité indépendante de toute autre réalité, un univers solitaire, un succédané d'absolu : singulière opération qui le disjoint de tout ce qu'il suppose et de tout ce qu'il entraîne, métamorphose du figurant en protagoniste, promotion abusive et inévitable. Qu'il ait réussi à m'obnubiler, je ne saurais le nier. Il n'en demeure pas moins qu'il n'a pas prévu qu'un jour je passerais à son égard de l'obsession à la lucidité; avec tout ce que cela implique de menace pour lui.

Il est ainsi constitué qu'il ne résiste pas à l'insistance que l'esprit met à le sonder. Son épaisseur y disparaît, sa trame s'effiloche, et il n'en reste que des lambeaux dont l'analyste doit se contenter. C'est qu'il n'est pas fait pour être connu, mais vécu; le scruter, le fouiller, c'est l'avilir, c'est le transformer en objet. Qui s'y applique en viendra à traiter de la sorte son propre moi. Toute forme d'analyse étant une profanation, il est indécent de s'y adonner. À mesure que, pour les remuer, nous descendons dans nos secrets, nous passons de l'embarras au malaise et du malaise à l'horreur. La connaissance de soi se paye toujours trop cher. Comme d'ailleurs la connaissance tout court. Quand l'homme en aura atteint le fond, il ne daignera plus vivre. Dans un univers *expliqué*, rien n'aurait encore un sens, si ce n'est la folie. Une chose dont on a fait le tour cesse de compter. De même, avons-nous pénétré quelqu'un? Le mieux pour lui est de disparaître. C'est moins par réaction de défense que par pudeur, par désir de cacher leur irréalité, que les vivants portent tous un masque. Le leur arracher, c'est les perdre et se perdre. Décidément, il ne fait pas bon s'attarder sous l'Arbre de la Science.

Il y a quelque chose de sacré dans tout être qui ne sait pas qu'il existe, dans toute forme de vie indemne de conscience. Celui qui n'a jamais envié le végétal est passé à côté du drame humain.

Pour avoir trop médité du temps, le temps se venge : il me met en position de quémendeur, il m'oblige à le regretter. Comment ai-je pu l'assimiler à l'enfer? L'enfer, c'est ce présent qui ne bouge pas, cette tension dans la monotonie, cette éternité renversée qui ne s'ouvre sur rien, même pas sur la mort, alors que le temps, qui coulait, qui se déroulait, offrait du moins la consolation d'une attente, fût-elle funèbre. Mais qu'attendre ici, à la limite inférieure de la chute, où il n'est nul moyen de choir davantage, où même l'espoir d'un autre abîme fait défaut? Et qu'attendre encore de ces maux qui nous guettent, se signalent sans arrêt, qui ont seuls l'air d'exister et qui seuls existent en effet? Si on peut tout recommencer à partir de la frénésie, qui représente un sursaut de vie, une virtualité de lumière, il n'en va pas de même de cette désolation sous-temporelle, annihilation à petite dose, enfoncement dans une répétition sans issue, démoralisante et opaque, dont on ne saurait émerger qu'à la faveur de la frénésie justement.

Quand l'éternel présent cesse d'être le *temps* de Dieu pour devenir celui du Diable, tout se gâte, tout devient ressassement de l'intolérable, tout sombre dans ce gouffre où l'on escompte en vain le dénouement, où l'on pourrit dans l'immortalité. Celui qui y tombe se tourne et se retourne, s'agite sans profit et ne produit rien. C'est ainsi que toute forme de stérilité et d'impuissance participe de l'enfer.

On ne peut se croire libre quand on se retrouve toujours avec soi, devant soi, devant le *même*. Cette identité, tout ensemble fatalité et hantise, nous enchaîne à nos tares, nous tire en arrière, et nous rejette hors du nouveau, hors du temps. Et quand on en est rejeté, on se *souvient* de l'avenir, on n'y court plus.

Si sûr qu'on soit de n'être pas libre, il est des certitudes auxquelles on se résigne difficilement. Comment agir en se sachant déterminé, comment vouloir en *automate*? Dans nos actes il existe par bonheur une marge d'indétermination, dans nos actes seulement : je peux différer de faire telle ou telle chose; il m'est en revanche impossible d'être autre que je suis. Si, en surface, j'ai une certaine latitude de manœuvrer, tout est, en profondeur, à jamais *arrêté*. De la liberté, le mirage seul est réel; sans lui, la vie ne serait guère praticable, ni même concevable. Ce qui nous incite à nous croire libres, c'est la conscience que nous avons de la nécessité en général et de nos entraves en particulier; conscience implique distance et toute distance suscite en nous un sentiment d'autonomie et de supériorité, lequel, il va sans dire, ne comporte qu'une valeur subjective. En quoi la conscience de la mort en adoucit l'idée ou en fait reculer l'avènement? Savoir qu'on est mortel, c'est en réalité mourir deux fois, non, toutes les fois que l'on sait qu'on doit mourir.

Ce qui est beau dans la liberté, c'est qu'on s'y attache dans la mesure même où elle paraît impossible. Ce qui est plus beau encore, c'est qu'on ait pu la nier et que cette négation ait constitué le grand recours et le fond de plus d'une religion, de plus d'une civilisation. Nous ne saurions assez louer l'Antiquité d'avoir cru que nos destinées étaient inscrites dans les astres, qu'il n'y avait nulle trace d'improvisation ou de hasard dans nos bonheurs ni dans nos malheurs. Pour n'avoir su opposer à une si noble « superstition » que les « lois de l'hérédité », notre science s'est disqualifiée à jamais. Nous avons chacun notre « étoile », nous voilà esclaves d'une odieuse chimie. C'est l'ultime dégradation de l'idée de destin.

Il n'est nullement improbable qu'une crise individuelle devienne un jour le fait de tous et qu'elle acquière ainsi, non plus une signification psychologique, mais historique. Il ne s'agit pas là d'une simple hypothèse; il est des signes qu'il faut s'habituer à lire.

Après avoir gâché l'éternité vraie, l'homme est tombé dans le temps, où il a réussi, sinon à prospérer, du moins à vivre : ce qui est certain, c'est qu'il s'en est accommodé. Le processus de cette chute et de cet accommodement a nom Histoire.

Mais voici que le menace une autre chute, dont il est encore malaisé d'apprécier l'ampleur. Cette fois-ci, il ne s'agira plus pour lui de tomber de l'éternité, mais du temps; et, tomber du temps, c'est tomber de l'histoire, c'est, le devenir suspendu, s'enliser dans l'inerte et le morne, dans l'absolu de la stagnation, où le verbe lui-même s'enlise, faute de pouvoir se hisser au blasphème ou à l'imploration. Imminente ou non, cette chute est possible, voire inévitable. Quand elle sera le partage de l'homme, il cessera d'être un animal historique. Et c'est alors qu'ayant perdu jusqu'au souvenir de la véritable éternité, de son premier bonheur, il tournera ses regards ailleurs, vers l'univers temporel, vers ce second paradis, dont il aura été banni.

Tant que nous demeurons à l'intérieur du temps, nous avons des semblables, avec lesquels nous entendons rivaliser; dès que nous cessons d'y être, tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils peuvent penser de nous, ne nous importe plus guère, parce que nous sommes si détachés d'eux et de nous-mêmes que produire une œuvre ou y songer seulement nous semble oiseux ou saugrenu.

L'insensibilité à son propre destin est le fait de celui qui est déchu du temps, et qui, à mesure que cette déchéance s'accuse, devient incapable de se manifester ou de vouloir simplement laisser des traces. Le temps, il faut bien en convenir, constitue notre élément vital; quand nous en sommes dépossédés, nous nous trouvons sans appui, en pleine irréalité ou en plein enfer. Ou dans les deux à la fois, dans l'ennui, cette nostalgie inassouvie du temps, cette impossibilité de le rattraper et de nous y insérer, cette frustration de le voir couler là-haut, au-dessus de nos misères. Avoir perdu et l'éternité et le temps! L'ennui est la rumination de cette double perte. Autant dire l'état normal, le mode de sentir officiel d'une humanité éjectée enfin de l'histoire.

L'homme se dresse contre les dieux et les renie, tout en leur reconnaissant une qualité de fantômes; quand il sera projeté au-dessous du temps, à tel point il se trouvera loin d'eux qu'il n'en conservera même pas l'idée. Et c'est en punition de cet oubli qu'il fera alors l'expérience de la déchéance complète.

Celui qui veut être plus qu'il n'est, ne manquera pas d'être moins. Au déséquilibre de la tension succédera, à plus ou moins bref délai, celui du relâchement et de l'abandon. Cette symétrie une fois

posée, il faut aller plus avant et reconnaître qu'il y a du mystère dans la déchéance. Le déchu n'a rien à voir avec le raté; il évoque plutôt l'idée de quelqu'un frappé surnaturellement, comme si une puissance maléfique se fût acharnée contre lui et eût pris possession de ses facultés.

Le spectacle de la déchéance l'emporte sur celui de la mort : tous les êtres meurent; l'homme seul est *appelé* à déchoir. Il est en porte-à-faux par rapport à la vie (comme la vie l'est du reste par rapport à la matière). Plus il s'écarte d'elle, soit en s'élevant, soit en tombant, plus il approche de sa ruine. Qu'il arrive à se transfigurer ou à se défigurer, dans les deux cas il se fourvoie. Encore faut-il ajouter que ce fourvoiement, il ne pourrait l'éviter, sans escamoter son destin.

Vouloir signifie se maintenir à tout prix dans un état d'exaspération et de fièvre. L'effort est épuisant et il n'est pas dit que l'homme puisse le soutenir toujours. Croire qu'il lui appartient de dépasser sa condition et de s'orienter vers celle de surhomme, c'est oublier qu'il a du mal à tenir le coup en tant qu'homme, et qu'il n'y parvient qu'à force de tendre sa volonté, son ressort, au maximum. Or, la volonté, qui contient un principe suspect et même funeste, se retourne contre ceux qui en abusent. Il n'est pas naturel de vouloir, ou, plus exactement, il faudrait vouloir juste assez pour vivre; dès qu'on veut en deçà ou au-delà, on se détraque et on dégringole tôt ou tard. Si le manque de volonté est une maladie, la volonté elle-même en est une autre, pire encore : c'est d'elle, de ses excès, bien plus que de ses défaillances, que dérivent toutes les infortunes de l'homme. Mais s'il veut déjà trop dans l'état où il est, qu'advviendrait-il de lui s'il accédait au rang de surhomme? Il éclaterait sans doute et s'écroulerait sur lui-même. Et c'est par un détour grandiose qu'il serait amené alors à tomber du temps pour entrer dans l'éternité d'en bas, terme inéluctable où peu importe, en fin de compte, qu'il arrive par dépérissement ou par désastre.

CIORAN

Œuvres



**QUARTO
GALLIMARD**